N° 372. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

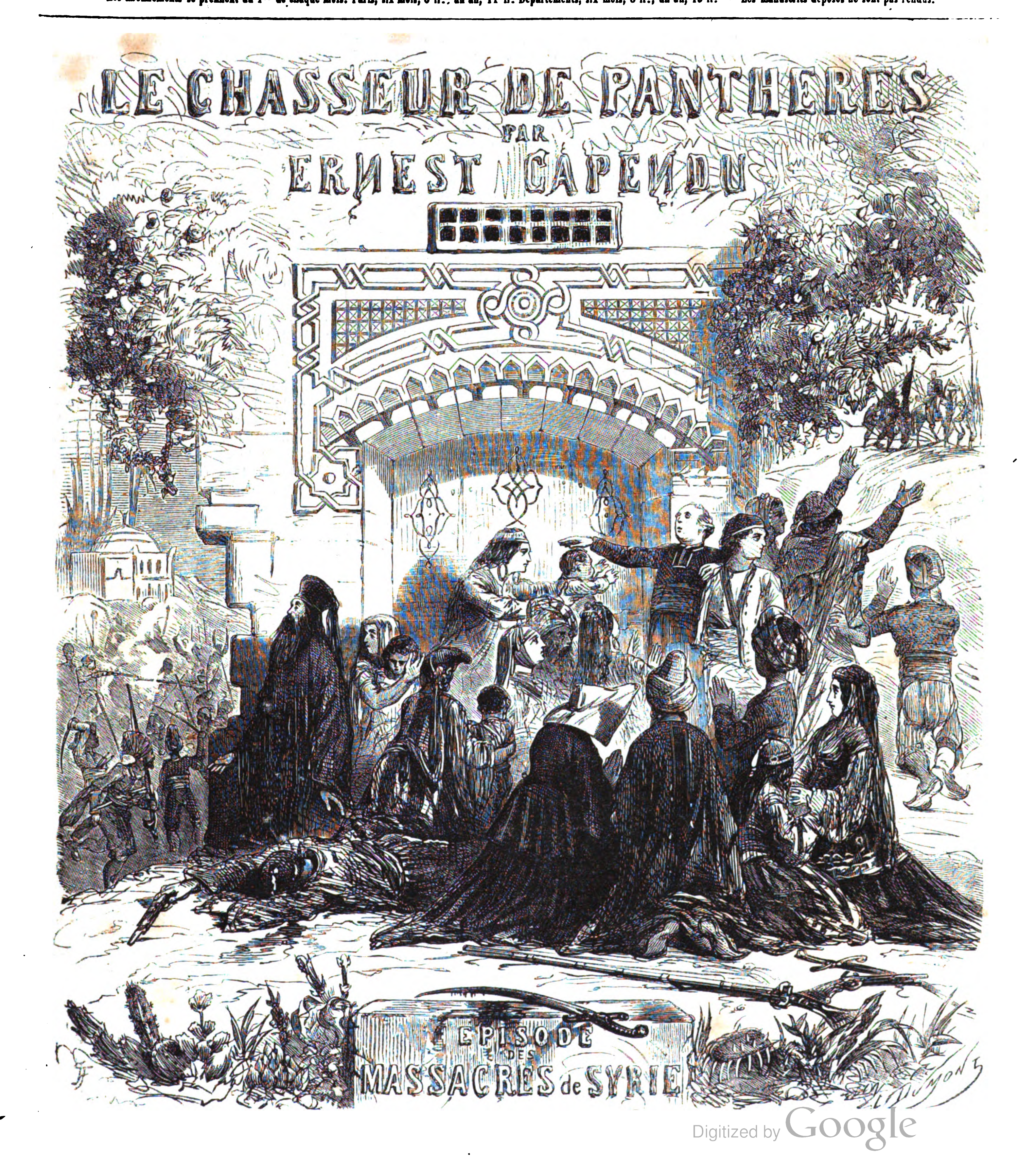
JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

24 Avril 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



SOMMAIRE. — ROMANS ET NOUVELLES : *Le Chasseur de panthères, épisode des massacres de Syrie*, par Ernest Capendu. — *L'Encarnado*, par Emmanuel Signeley. — MÉLANGES : *Les anciens supplices*. — CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES : *Eugène Scribe*, par Fontaine.

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Le 12 février 1848, deux semaines à peine avant que n'éclatât la révolution, les Maronites du Liban faisaient parvenir au ministère de Louis-Philippe une dernière pétition ou plutôt un cri suprême de douleur, contenant ce résumé effrayant des calamités qui avaient suivi dans la Syrie notre premier abandon.

« Cet abandon où nous laisse la France, s'écriaient ces malheureux, voilà la cause des malheurs qui nous ont atteints, de notre ruine immense, de notre sang versé, de l'incendie de nos maisons, de la profanation de nos églises, du déshonneur de nos filles, du massacre de nos enfants, fendus en deux par l'épée sauvage des Druses ! »

Et ce même cri de douleur qui avait retenti en 1848, devait retentir en 1860, car depuis longtemps la France avait abandonné les chrétiens du Liban, et la France est le seul appui que Dieu ait donné aux Maronites.

Dieu seul est bon pour la Syrie, disait jadis un archevêque maronite en vantant les magnificences du Liban, les richesses de la vallée de Bekaha, la fécondité des plaines d'Alep et de Damas; mais en gémissant sur la déprédation des pachas, sur la férocité des Druses, sur le fanatisme cruel de tant de sectes idolâtres qui fourmillent dans la montagne. La parole de l'archevêque est vraie depuis l'an premier de l'hégire jusqu'à nos jours : elle caractérise tout aussi bien le passé que l'époque actuelle.

En tous temps, en effet, les biens de la Syrie lui vinrent de Dieu : ses maux lui vinrent des hommes !

Cette contrée qui, dès l'origine des sociétés, fut le champ de bataille de tant de conquérants, la terre promise de la plupart des émigrés, est devenue aujourd'hui un asile de proscrits, et demeure toujours une proie facile pour les ambitieux. Chaque peuple de passage y a laissé des traînards, chaque armée des maraudeurs, chaque ancien possesseur des descendants. On y rencontre à la fois des Juifs et des Perses, des Grecs et des Latins, des Francs et des Arabes; puis des réfugiés des persécutions chrétiennes et musulmanes : les *Maronites* et les *Métualis*, des victimes des destinées les plus étranges; les *Samaritains* et les *Kédamécés*, des fous des espèces les plus honteuses; les *Kielbiehs*, qui adorent les chiens; les *Jézidis*, qui adorent le diable; des indépendants venus du nord comme du midi : les *Turkomans* et les *Bédouins*; enfin des despotes, les *Ottomans*; des fanatiques, les *Druses*; des brigands, les *Kurdes*.

Il n'y a donc, à proprement parler, pas de nation syrienne; on ne trouve dans cette belle contrée que des habitants différents d'origine, de caractères et de mœurs. Les Grecs y ont apporté leur esprit commercial, les Juifs leur passion de l'argent, les Arabes leur amour de l'indépendance, les Kurdes leur ardeur du pillage, les chrétiens leur sentiment de charité et les Druses leur féroce égoïsme; partout, sur cette terre opulente et superbe, le bien est étouffé par le mal, les plus généreuses inspirations ont à combattre les plus cruels instincts.

Ces réflexions que j'écris ici, je les faisais il y a dix ans, en 1851, alors que, quittant Beyrouth, je m'apprêtais à faire une excursion dans la montagne jusqu'à Deïr-el-Kamar, l'aire redoutable de ces avides vautours qui désolent le pays, la capitale des Druses.

Le brûlant soleil de juin heurtait contre les rochers ses rayons incandescents; la chaleur était horrible, et je me prémunissais contre ses atteintes à grand renfort de burnous amassés les uns sur les autres.

Ce jour-là j'étais donc enveloppé des pieds à la tête et mes couvertures de laine retombaient jusque sur la croupe de mon cheval, excellent coursier arabe fort laid au repos, comme tous ses semblables, mais, comme eux aussi, admirable en action. Un nègre conduisait à distance mon second cheval et portait sur son dos mon mince bagage.

J'avais pour guide un homme de vingt-cinq à trente ans, de haute taille, maigre, sec, nerveux, desséché, pour ainsi dire, par le soleil, brun rouge comme un Indien, et grave comme un Turc arménien dont il portait l'élégant costume. J'avais fait prix avec lui pour me conduire à Deïr-el-Kamar; il devait m'y accompagner, demeurer avec moi dans la ville druse et me ramener ensuite à Beyrouth.

On m'avait affirmé que la compagnie de ce grave personnage valait à elle seule toute une escorte, que, grâce à sa société, j'étais à l'abri des attaques des bandits qui désolent la contrée et surtout de la rencontre fâcheuse des panthères qui abondent dans la montagne et sont plus redoutables que le lion.

Les mahométans appelaient mon compagnon Abou'l-Abbas; les chrétiens l'avaient surnommé le *chasseur de panthères*. Il était difficile, quoiqu'en examinant Abou'l-Abbas, de définir sa nationalité. Était-il Asiatique ou Européen? Il pouvait être également l'un ou l'autre, mais comme il n'était bien certainement pas l'un et l'autre, le doute était permis, d'autant plus que lui-même paraissait fort peu fixé sur son origine. A mes questions à cet égard, il avait répondu d'une manière tellement vague que j'avais conclu qu'il avait fait son entrée dans le monde sans trop savoir par quelle porte il avait eu accès.

Était-il chrétien, juif ou musulman? Le doute existait encore à l'endroit de la religion. Abou'l-Abbas n'allait jamais à la mosquée ni jamais à l'église, pas plus qu'à la synagogue. Aussi les chrétiens et les juifs le prétendaient-ils musulman, tandis que les Turcs affirmaient qu'il devait être chrétien ou juif, ce qui se traduisait chez eux par la simple épithète de *chien*.

Abou'l-Abbas semblait fort indifférent à ces opinions partagées. Ce qu'il y avait de certain et d'incontestable, c'est qu'il était intrépide chasseur, qu'il avait tué une douzaine de panthères et trois lions dans l'espace de quelques années; qu'il connaissait toutes les passes des montagnes, tous les sentiers des forêts, toutes les routes de la plaine; qu'il ne faisait de mal à personne, mais qu'il ne souffrait jamais que personne tentât de lui faire mal. Abou'l-Abbas avait le poignet solide, l'œil sûr, la main prompte, un yatagan affilé et un énorme fusil qui portait loin et juste. Il était donc à la fois respecté et redouté, ce qui constitue une condition sociale toujours appréciable.

Nous approchions de Deïr-el-Kamar, et nous suivions lentement, au pas de nos chevaux, une route vraiment infernale, digne avenue conduisant à une cité de démons.

Lamartine avait jadis accompli ce même parcours que je suivais alors. Son *Itinéraire* ne me quittait jamais, et j'étudiais ligne à ligne, rocher à rocher, précipice à précipice, l'admirable description qu'avait tracée le grand poëte, et qui me faisait paraître l'art presque aussi sublime que la nature.

« A droite et à gauche, lisais-je en constatant de l'œil la fidélité de la description, s'élèvent, comme deux remparts perpendiculaires hauts de trois à quatre cents pieds, deux chaînes de montagnes qui semblent avoir été séparées récemment l'une de l'autre par un coup de marteau du fabricateur des mondes, ou peut-être par le tremblement de terre qui secoua le Liban jusque dans ses fondements quand le Fils de l'homme, rendant son âme à Dieu, non loin de ces mêmes montagnes, poussa ce dernier soupir qui refoula l'esprit d'erreur, d'oppression et de mensonge, et souffla la vérité, la liberté et la vie dans un monde renouvelé. Les blocs gigantesques détachés des deux flancs des montagnes, semés comme des cailloux par la main des enfants dans le lit d'un ruisseau, formaient le lit horrible, profond, immense, hérissé de ce torrent à sec; quelques-unes de ces pierres étaient des masses plus élevées et plus longues que de hautes maisons.

« Les unes étaient posées d'aplomb comme des cubes solides et éternels; les autres, suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, semblaient tomber encore, rouler toujours, et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierres, d'une avalanche intarissable de rochers; rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par un soleil brûlant; pas une herbe, pas une tige, pas une plante grimpante ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme ; c'était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chutes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre, dans un des cercles de son *Enfer*, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier. C'est un fleuve des dernières heures du monde quand le feu aura tout consumé, et que la terre, dévoilant ses entrailles, ne sera plus qu'un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible juge qui viendra la visiter. »

Il faut avoir parcouru ces lieux maudits pour comprendre toute la grandeur de cette description poétique. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette nature mouvementée, loin d'élever l'âme, lui donne les pensées les plus sinistres. On a le *spleen* sur la route de Deïr-el-Kamar, et l'on comprend que la mort descende de cette cité de repoussants fanatiques.

Nous avions traversé l'impétueux *Dhamour* (l'ancien Thamyris de la mythologie grecque) sur un grossier pont de bois chancelant et croulant, nous passâmes le torrent d'*El-Aoulâ*, sur un simple tronc d'arbre que nos chevaux franchirent en pointant les oreilles, et avec cette sûreté de pieds particulière à ceux de leur race : nous étions en plein pays druse.

Parfois nous rencontrions sur notre route de ces hommes enveloppés dans leurs longues robes : la tête ceinte du turban volumineux, la

barbe longue et tombant sur la poitrine, l'œil farouche, la physionomie basse et perfide, la bouche large et aux lèvres sèches, marchant avec la gravité du serpent qui déroule lentement ses anneaux au soleil.

Enfin nous atteignîmes la ville : Deïr-el-Kamar est située dans une vallée assez bien cultivée, riche et fertile. Les maisons sont basses et grillées ; les rues non pavées et mal entretenues, et les restes insignifiants d'un château, qui ne possède point l'élégance ordinaire de l'architecture moresque, lui donnent beaucoup plutôt l'aspect d'une grosse bourgade que d'une capitale. C'est bien là le centre d'une peuplade sauvage qu'on ne peut gouverner que par la terreur, qu'on ne peut contenir qu'avec le sabre, qui ne sait tirer aucun parti des richesses qu'elle dérobe, qui n'a d'autre luxe que celui des armes et quelquefois celui des vêtements toujours éclatants d'or, de soie, toujours brillants de couleurs.

Ce qui captive tout d'abord l'attention, c'est le palais, vide aujourd'hui, de l'ancien dominateur du Liban. Sur un mamelon s'élève une enceinte immense, toute pleine de tours carrées, de galeries qui s'étagent, d'arcades qui courent de tous côtés, de vastes écuries, de larges cours. Une chapelle chrétienne s'élève face à face avec une mosquée musulmane. Plus loin est un petit bâtiment particulier, qu'au petit nombre de ses fenêtres grillagées, qu'à ses portes basses et lourdes, qu'à ses jardins intérieurs tracés avec soin, on reconnaît facilement pour un *harem*. Dans ces jardins se dressent des fontaines d'où l'eau ne coule plus, s'étendent des parterres de fleurs que des herbes parasites remplissent seules désormais.

Ce palais, c'est l'image de la désolation, et à cette morne solitude qui vous serre le cœur, à ce silence lugubre qui vous entoure, on comprend avec quelle rapidité les ruines se font en Syrie, au milieu d'un peuple barbare : les Druses, et avec des maîtres indifférents : les Turcs. Ce désert de monuments encore debout, mais qui chancellent déjà de tous côtés, c'est *Dptédin*, l'ancienne résidence de la famille Shaab, déportée, en 1840, à Malte par l'Angleterre.

Tout est lugubre, comme ses habitants, dans la ville de Deïr-el-Kamar, et involontairement, en parcourant ses rues étroites et obscures, en me sentant au milieu de cette population de massacreurs et d'assassins, vers laquelle la curiosité m'avait poussé, je m'assurai que mes pistolets étaient bien dans les fontes de ma selle, et j'attirai à moi la carabine que je portais en bandoulière.

Abou'l-Abbas, qui remarqua mon double mouvement et en comprit le sens, sourit gravement dans sa barbe épaisse :

« Ne crains rien, me dit-il, les Druses ne flairent pas encore le sang, et les marabouts n'ont point encore prêché la guerre sainte. L'heure n'est pas venue de nouveau.

— Reviendra-t-elle donc? dis-je avec un sentiment d'horreur.

— Elle sonnera régulièrement, tant que les Druses seront Druses et tant que l'Angleterre aura intérêt à prolonger la désolation. »

Je regardai mon guide assez étonné par l'aphorisme politique que je lui entendais émettre, mais lui secoua doucement la tête et se contenta d'un mouvement d'épaule.

Nous atteignions alors la maison de M. Loiselay, négociant français, correspondant d'une maison de Marseille, établi depuis plusieurs années à Deïr-el-Kamar, et pour lequel notre consul de Beyrouth m'avait donné une lettre d'introduction.

M. Loiselay me reçut avec cette amabilité charmante, empressée d'un compatriote heureux d'avoir un hôte avec lequel il pourra parler de la patrie absente. Il me présenta à sa femme, ravissante personne, pleine de distinction, et à sa fille Victorine, un délicieux démon de huit ans, dont je devins promptement l'intime ami, grâce aux babioles que contenait ma valise.

M. Loiselay ne voulut pas que j'allasse loger autre part que chez lui, et il fut convenu que je m'installerais dans sa demeure durant mon séjour à Deïr-el-Kamar. Abou'l-Abbas fut également reçu et hébergé.

Le soir, après dîner, nous prenions le frais sur la terrasse de la maison, couchés sur de moelleux tapis de laine vierge, ayant à notre portée des pipes, du tabac et du café versé dans ces tasses exiguës, qui expliquent la quantité énorme que sont censés absorber les Turcs.

Dans la maison voisine de celle habitée par M. Loiselay, demeurait un marchand juif, Ésaü, lequel faisait sur une grande échelle, bien qu'avec les dehors les plus simples, l'important commerce des pierreries, y joignant les avantages de la banque. Ésaü était le correspondant de toutes les maisons renommées de la Syrie, et on évaluait sa fortune à des millions.

Le banquier juif avait une fille, de même âge que Victorine, belle de cette beauté biblique qu'ont conservée les filles de la Palestine. Noémie (c'était son nom) était la compagne de Victorine, et toutes deux s'aimaient d'une amitié tendre.

Rien n'était plus charmant que de contempler ces deux enfants, l'une vêtue à l'européenne, l'autre costumée richement, selon la mode de ses coreligionnaires, jouant, courant, sautant, dansant sur cette vaste terrasse qui dominait tout le panorama de la ville.

La nuit était venue, une nuit splendide, lumineuse, comme l'Orient seul en connaît. La brise bienfaisante nous apportait les parfums de la plaine et dilatait nos poitrines oppressées par la chaleur de la journée.

Dans les rues sombres, tristes, serpentant sous nos pieds, je voyais passer les Druses mêlés aux Maronites. J'avais tellement entendu parler des Druses, des horreurs qu'ils avaient commises ; leur réputation de férocité sans nom était tellement établie en Syrie que je brûlais du désir d'interroger mon hôte à l'égard de ces hommes qu'il devait si bien connaître, puisqu'il était en rapport journalier avec eux.

M. Loiselay voulut bien avoir égard à mon indiscrétion de touriste, et il s'empressa de me donner des détails sur ce que je désirais savoir.

« Le pachalik d'Acre, dans lequel est situé Deïr-el-Kamar, me dit-il, a, comme celui de Tripoli, deux natures complétement opposées : l'une âpre et sévère, l'autre gracieuse et riante. Il a deux climats : l'un presque torride, l'autre tempéré ; d'une part des vallées aux productions tropicales, d'autre part des montagnes aux escarpements arides, aux flancs péniblement cultivés. Il a aussi deux populations : l'une turbulente et l'autre tranquille ; l'une farouche et l'autre douce ; l'une idolâtre et l'autre chrétienne : les Druses et les Maronites. Ce qui fait le malheur des Maronites, c'est qu'ils sont mêlés aux Druses, ennemis sans foi et sans pitié. Ce qui fait l'infamie des Druses, c'est qu'ils ont attiré les Maronites par des promesses mensongères ; c'est qu'ils ont concédé des terres de leur plein gré aux chrétiens, et qu'ils les leur arrachent ensuite avec violence. C'est qu'ils dépouillent de la moisson ceux qui ont répandu la semence. Peuplade perfide et maudite que ces Druses qui entassent crimes sur crimes, trahisons sur trahisons ; dure aux petits, indolente et voleuse, cruelle et lâche tout ensemble ! Plutôt valets de bourreaux que bourreaux eux-mêmes, les Druses ont pour principe de pousser à bout les Maronites à force de tourments, et lorsque ceux-ci se soulèvent enfin, s'unissent pour se défendre, les Druses les vont dénoncer à la vindicte turque, et se font les exécuteurs des hautes-œuvres du pacha. Tant qu'une politique humaine et énergique à la fois n'aura pas séparé à toujours les Druses des Maronites, l'ivraie du bon grain, les troubles, les déprédations, les meurtres ne cesseront pas dans cette malheureuse contrée.

— Mais, dis-je, les Maronites n'ont-ils donc aucune protection contre les Druses

— Aucune !

— La France cependant....

— La France, interrompit mon hôte, nous abandonne depuis longtemps. La France n'a plus ici aucune prépondérance, aucune autorité. Vous avez dû vous apercevoir de cette triste vérité depuis que vous êtes en Syrie. »

Cela était vrai, en effet, et la qualité de Français, à l'époque où je voyageais en Syrie, était une cause de vexations. Depuis que nous avons repris notre place au premier rang des nations, les choses ont changé de face.

— Mais, repris-je après un moment de silence, je croyais que la Porte avait promis formellement protection aux Maronites. »

M. Loiselay sourit dédaigneusement.

« La Porte, dit-il, n'a jamais trouvé pour détruire en Syrie une anarchie de plus en plus effrayante que des expédients sans durée, que des remèdes sans valeur. Ainsi pour n'en citer que deux exemples : en 1847, son désarmement de la montagne qui ne s'est opéré que chez les Maronites et aucunement chez les Druses, et qui par conséquent a eu pour résultat de laisser les premiers sans défense à la merci des seconds et sa nomination de deux kaïmakans (chefs de Maronites) qui, détruisant l'unité du commandement, affaiblit encore les opprimés. Il n'y a rien à attendre d'un gouvernement qui promettra toujours sans tenir, parlera sans agir et ordonnera sans être obéi.

— Et l'Angleterre? demandai-je, ne peut-elle rien?

— Elle peut, mais elle ne fera jamais. L'Angleterre se gardera toujours de protéger les Maronites, et si elle doit intervenir dans le Liban ce sera, soyez-en certain, pour soigner ses intérêts commerciaux. Elle n'a aucun avantage à voir protéger les Maronites contre les Druses. Au contraire.

— Pourquoi ? » fis-je avec étonnement.

M. Loiselay se rapprocha de moi.

« Le Liban est la terre la plus riche du monde, dit-il. Si les Maronites possédaient en paix cette terre, ils ne tarderaient pas à former un peuple puissant qui contre-balancerait vite l'influence anglaise aux Indes et ferait une concurrence mortelle au commerce anglais dans le Levant. Qui pourrait dire l'influence que les Maronites n'auraient pas un jour en Asie, s'ils avaient seulement vingt ans de sécurité !

— Mais alors que faudrait-il donc faire pour protéger efficacement les Maronites ?

— Il faudrait d'abord détruire l'état intolérable de ces villages mixtes de la montagne où les Druses armés inspirent sans cesse l'effroi aux Maronites désarmés. Il faudrait aussi éloigner ces premiers naturellement nomades

et aventuriers, en les faisant indemniser, s'il y a lieu, par les Maronites devenus les héritiers des champs que les Druses laissent en friche. Il faudrait encore permettre aux chrétiens de porter, eux aussi, le yatagan et la carabine, l'épée et le fusil. Il faudrait enfin tolérer qu'ils se fortifiassent dans leurs montagnes. Alors le Liban deviendrait une Suisse orientale où, grâce à l'industrie de ses habitants, à l'activité de leur travail, à leur sécurité future, pourrait commencer pour ces peuples une ère de paix et de prospérité.

— Mais jusque-là ?

— Jusque-là nous serons toujours dans le même état, c'est-à-dire sur le cratère d'un volcan.

— En vérité! dis-je, les choses en sont à ce point?

— A ce point, me répondit M. Loiselay, que nos jours de calme peuvent être suivis à chaque instant d'un jour de massacre, et que chaque nuit nous ne savons pas si nous nous réveillerons le lendemain. L'assassinat est dans l'air ici et tenez! ce soir la ville est tranquille et paisible, n'est-ce pas? Eh bien! demain, les Druses peuvent avoir massacré les habitants et incendié les maisons.

— On ne peut donc rien prévoir?

— Rien!

— Mais, ne pus-je m'empêcher de dire, si je conçois qu'un homme seul reste dans ce pays, je ne m'explique pas comment vous, ayant une femme et un enfant....

— J'ai ma fortune à faire, interrompit M. Loiselay. Voilà la cause de mon séjour ici. Soyez convaincu que cette fortune une fois faite, je m'empresserai de retourner en France, ce beau pays que je regrette chaque jour. Oh! non certes! ma Victorine ne séjournera pas longtemps sur cette terre de sang. Depuis que j'ai un enfant, les Druses me font peur! »

Victorine venait alors près de nous avec Noémie et leurs jeux interrompirent notre conversation.

Je demeurai cinq jours à Deïr-el-Kamar, puis je pris congé de mes hôtes charmants, j'embrassai Victorine et Noémie et je me mis en route avec mon chasseur de panthères, lequel avait eu avant notre départ, une conférence secrète avec Victorine. La charmante enfant nous envoya baisers sur baisers du bout de ses jolis doigts, et nous regagnâmes avec l'adieu d'un ange, la route des démons que nous avions déjà parcourue.

Qui m'eût dit que dix ans plus tard je devais prendre la plume pour mettre en scène toute cette intéressante famille, que mon guide devait devenir le héros de l'un de mes récits et que les événements les plus horribles devaient faire revivre mes souvenirs de voyage!

Lorsque la nouvelle des massacres de Syrie arrivèrent en France, je me rappelai la conversation que nous avions eue ensemble, M. Loiselay et moi, et les événements actuels m'ont prouvé combien ce dernier avait eu raison.

Et sa fille, pauvre chère enfant, quelle destinée que la sienne au milieu de ces odieux massacres! Quelle odyssée que celle de sa vie durant les mois qui viennent de s'écouler. C'est cette odyssée que je veux raconter, car un hasard providentiel m'en a fourni tous les atroces détails.

Demeurons donc à Deïr-el-Kamar, cher lecteur; seulement franchissons l'espace des dix années qui séparent la première visite que nous venons d'y faire ensemble de celle que nous allons y faire de nouveau.

J'ai quitté Deïr-el-Kamar le 26 juin 1851, nous y rentrons le 3 juillet 1860.

I. — *La fête.*

Deux points principaux de l'histoire du peuple druse sont toujours demeurés dans l'ombre : son origine d'abord, sur laquelle une foule d'opinions différentes ont toujours été émises sans qu'aucune ne soit appuyée sur des preuves irrécusables; et sa religion, à propos de laquelle on n'est pas fixé davantage.

Cette religion semble être un mélange des opinions de Zoroastre, de la métempsycose indienne et des dogmes mahométans, juifs et chrétiens, mais quels en sont les caractères principaux, on l'ignore. Les Druses conservent leurs livres sacrés avec le plus grand soin et poussent la précaution jusqu'à les cacher soigneusement pour les soustraire à la curiosité des profanes. Ils gardent un secret inviolable sur leurs doctrines.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils sont divisés en trois classes :

1° Les *djahels*, ou ignorants et mondains.

2° Les *navi*, ou aspirants à la spiritualité.

3° Les *okals* ou *akales*, c'est-à-dire les sages.

Ils se réunissent par sectes à certains jours, à certaines heures, pratiquent en commun les règles inconnues de leur culte; puis, à la sortie de ces conférences secrètes, ils reprennent leur existence ordinaire.

Sans doute ce soir-là où nous rentrons à Deïr-el-Kamar, il y avait eu réunion religieuse, car les Druses, sortant silencieusement d'un vaste édifice, s'écoulaient par la porte basse, se répandant ensuite dans la ville et formant foule dans les rues étroites.

La soirée était splendide; il était neuf heures, des étoiles diamantées parsemaient la voûte céleste et inondaient la plaine et la montagne de leurs rayons incandescents. Les Druses marchaient lentement par les rues, les mains enfouies dans leurs larges manches, les bras réunis sur la poitrine, l'allure grave et lugubre, le turban penché vers le sol, dans une attitude méditative.

En Europe, lorsqu'un orage politique gronde dans l'air, lorsque le vent de l'émeute souffle dans les grandes villes, l'émotion populaire se traduit par un redoublement d'agitation, d'animation. La fièvre qui se manifeste dans tous les cerveaux et qui ne permet plus à chacun ni repos ni calme, est l'indice de la perturbation sociale qui va avoir lieu.

En Orient, c'est le contraire. Jamais les Orientaux ne sont plus graves, plus silencieux, moins animés, moins remuants que lorsqu'ils se trouvent à la veille de quelque terrible événement. Plus le moment approche, plus la gravité redouble, plus le silence devient solennel, plus l'immobilité et l'inaction des masses s'empreint d'un caractère lugubre.

Ce soir-là, les rues de Deïr-el-Kamar ressemblaient aux avenues d'un cimetière. La foule s'écoulait et se mouvait avec des mouvements insensibles : on eût dit des ombres glissant sur le sol.

La chaussure des Orientaux, ces *babouches* de peau de vache ou de mouton, sans talons, sans semelles battues, aide encore à leur démarche silencieuse et augmente la majesté funèbre de leurs allures.

Dix gamins parisiens courant sur notre pavé font vingt fois plus de vacarme que cent Orientaux foulant leur sol vierge.

Ce silence, gros de menaces mystérieuses, jetait une vague et poignante inquiétude parmi la population maronite et la population chrétienne des consulats européens

Il y avait fête cependant, ce soir-là, dans la demeure de M. Loiselay, mon ancien hôte de Deïr-el-Kamar. Victorine venait d'atteindre sa dix-huitième année, et ses parents avaient voulu célébrer la date anniversaire de sa naissance en réunissant autour de leur fille bien-aimée tous leurs amis de la ville druse.

Noémie, la fille d'Ésaü, le banquier juif, prenait sa part de la joie naïve de sa compagne. Les deux jeunes filles, grandissant l'une près de l'autre, avaient senti augmenter encore l'affection qu'elles s'étaient vouée mutuellement depuis leur premier âge.

Toutes deux, depuis le jour où je les avais vues, avaient augmenté en grâce et en beauté, et la jeunesse tenait largement les promesses qu'avait faites l'enfance. Victorine et Noémie passaient à juste titre pour les deux reines de beauté des populations chrétiennes et juives de Deïr-el-Kamar.

Parmi les invités nombreux de M. Loiselay, se trouvaient deux Français, deux jeunes gens arrivés récemment dans la ville des Druses. L'un habitait Damas et se nommait Olivier de Cast; l'autre était un touriste amateur d'émotions fortes et des beautés de la nature : c'était le comte Henri de Villeneuve.

M. de Cast était un homme de trente-cinq ans, grand, bien fait, fort distingué dans toute sa personne, et possesseur d'une physionomie fine, spirituelle, sympathique, et empreinte d'une expression de rare énergie. Il portait à sa boutonnière le ruban de chevalier de la Légion d'honneur, qu'il avait bravement gagné sur la terre de notre colonie d'Afrique.

Olivier était né en France, il y avait été élevé; il était entré à Saint-Cyr à dix-huit ans, et, à vingt-deux ans, il faisait partie du 4e chasseurs d'Afrique en qualité de sous-lieutenant. Huit années bien employées, huit années de fatigues, de combats, d'expéditions, de services rendus au pays enfin, lui firent poser sur les épaules les insignes du grade de capitaine.

Olivier avait devant lui une belle carrière militaire, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son oncle, l'unique parent qui lui restât. Cet oncle, associé d'une maison de Marseille, résidait à Damas. Il avait fait sur une grande échelle le commerce du Levant, et il laissait une magnifique fortune dont son neveu était l'unique héritier. Mais pour réaliser cette fortune, éparse dans la Syrie et dans la Turquie d'Asie, il fallait se rendre sur les lieux, et consacrer quelques années à recueillir l'héritage.

M. de Cast, contraint par les circonstances, donna sa démission et partit pour Damas. A l'époque où nous le trouvons à Deïr-el-Kamar, il touchait à la fin de sa tâche pénible et laborieuse, et il comptait, après quelques mois encore de séjour, pouvoir retourner dans cette belle France qu'il regrettait.

Henri de Villeneuve était, lui, l'un de ces heureux de la terre nés sous une brillante étoile, et n'ayant d'autres soucis en ce monde que celui de s'y laisser vivre. Henri était riche, instruit, vigoureusement constitué, fort beau cavalier, et avait trente mille livres de rente à dépenser pour le seul bien-être de sa personne.

Las de la vie oisive de Paris, il avait résolu d'employer quelques années et quelques billets de banque à visiter les bords de la Méditerranée, et il avait dit adieu aux plaisirs de la capitale pour venir au loin chercher provision d'aventures. Henri et Olivier se connaissaient. En quittant Smyrne, Henri était venu à Beyrouth, et il avait écrit à M. de Cast son intention d'aller le visiter à Damas.

Olivier était accouru aussitôt à Beyrouth,



avait accueilli son ami avec une joie sincère, et avait voulu se faire son *cicerone* pour le temps de son séjour en Syrie. Tous deux s'étaient mis en route, et, avant d'atteindre Damas, Olivier avait voulu qu'Henri visitât Deïr-el-Kamar.

Des relations d'affaires qu'Olivier avait eues précédemment avec M. Loiselay l'avaient mis en rapport avec la charmante famille de mon hôte et bientôt les liens d'une affection réciproque et sincère avaient remplacé entre les deux hommes les froids échanges d'affaires commerciales.

En arrivant à Deïr-el-Kamar, Olivier avait donc conduit son ami dans la famille de M. Loiselay, laquelle avait accueilli Henri de Villeneuve avec l'empressement le plus flatteur, si bien même que le séjour d'Henri qui devait primitivement se borner à une seule semaine, s'était prolongé déjà de plus d'un mois, sans que personne songeât à s'en plaindre.

Henri, qui entourait Mme Loiselay des soins les plus assidus, qui témoignait un empressement du meilleur goût auprès de Victorine et de Noémie, qui prenait un plaisir évident à causer le soir avec son hôte, Henri ne parlait pas de son départ.

« Je crois que M. de Villeneuve a l'intention de partir la semaine prochaine, » avait dit un jour Mme Loiselay à Victorine et à Noémie, qui toutes deux travaillaient près d'elle.

Victorine était devenue aussitôt rouge comme une grenade en fleur et deux larmes avaient brillé au bout de ses longs cils.

Noémie n'avait pas même tressailli, mais quelques instants après, elle quittait la demeure de Mme Loiselay en se plaignant de maux de tête violents. Le soir, quand elle revint, son front était pâli et ses paupières gonflées. Sans doute la névralgie l'avait fait violemment souffrir.

Victorine, elle, avait repris toute sa gaieté. Henri avait déclaré vouloir prolonger son séjour à Deïr-el-Kamar jusqu'à la fin des fortes chaleurs, et l'on était au milieu de juin quand il avait formulé cette intention.

« M. de Villeneuve est un bien charmant garçon ! » avait dit un autre jour l'excellent M. Loiselay, en lançant un regard furtif sur sa fille et en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec sa femme.

C'est que le matin de ce jour, Henri, dont le cœur était loyal et l'âme était pure, avait pris à part M. Loiselay et lui avait franchement déclaré que pour sa propre tranquillité, à lui, il fallait que son hôte le mît incontinent à la porte.

« Pourquoi ? avait demandé M. Loiselay.

— Parce que, avait répondu Henri, je trouve votre fille adorable et que je l'adore, parce que je l'aime, que si je demeure plus longtemps ici je l'aimerai encore davantage et que si vous avez d'autres intentions, si vous me refusez sa main, je serai tout simplement le plus malheureux des hommes. Donc, je vous en conjure, mettez-moi à la porte, sinon vous prendrez charge d'âme ! »

M. Loiselay avait regardé Henri avec une larme dans les yeux, puis il lui avait tendu la main :

« Restez ! avait-il dit simplement.

— Au moins jusqu'à ce que vous ayez reçu des réponses aux lettres que vous allez écrire en France, » avait répondu Henri, en mettant M. Loiselay à même de prendre sur son compte tous les renseignements qu'un père prudent doit exiger.

Une union avait donc été convenue, mais cette union avait été convenue seulement entre M. Loiselay, sa femme et Henri de Villeneuve. Victorine ne savait rien et elle ne devait rien savoir avant le jour de la demande officielle qui ne pouvait avoir lieu qu'au retour du courrier de France.

Noémie ignorait également le projet arrêté. Personne, parmi la société chrétienne de Deïr-el-Kamar, n'était non plus instruit du futur mariage. Olivier de Cast avait seul été mis dans le secret.

Le 3 juillet était le surlendemain du jour où Henri avait parlé; il fallait attendre un mois au moins pour avoir les réponses aux lettres écrites la veille.

Olivier, qui connaissait également bien la famille Loiselay et la famille de Villeneuve, se sentait tout joyeux de ce qui avait été dit, car il savait qu'aucun obstacle ne pouvait entraver l'union convenue. Tout le monde était donc heureux dans la charmante maison de M. Loiselay, et jamais Victorine n'était entrée dans une année nouvelle sous des auspices plus attrayants.

Aussi ce soir-là, en dépit de la physionomie sinistre de la population druse, la joie la plus vive régnait-elle parmi la partie féminine de la réunion de Mme Loiselay. Victorine et Noémie, plus belles sous leurs parures éclatantes, semblaient deux fleurs rares au milieu d'un parterre embaumé, entourées qu'elles étaient de toutes les jeunes filles des consulats européens.

La cour intérieure de l'habitation, recouverte d'une vaste tente, selon l'usage oriental, servait de salle de danse. La partie grave de l'assemblée, les hommes, les uns négociants, les autres agents diplomatiques, se tenaient dans un salon voisin.

Une vague inquiétude régnait parmi les causeurs, et le sujet de leur conversation était ce redoublement de taciturnité et de mutisme que chacun avait remarqué chez les Druses et qui, pour tous les esprits expérimentés et au courant des mœurs du pays, décelait l'approche de quelque événement tragique.

« Rappelez-vous, disait l'un des invités de M. Loiselay, ce qui s'est passé il y a un an à peine. Un Druse gravissait avec son âne un des sentiers étroits du Liban ; un Maronite de Beït-Mary, qui descendait de la montagne et auquel l'animal chargé interceptait le passage, se prit de querelle avec le Druse. Le Maronite, excité, leva son bâton et frappa l'âne. Aussitôt le Druse se rua sur lui. Une lutte eut lieu, et le Maronite terrassa son adversaire et s'en fut victorieux. Que se passait-il le lendemain ? Les Druses attaquaient Beït-Mary, tuaient les Maronites et incendiaient le village. Les chrétiens réclamèrent au kaïmakan. Justice fut faite, mais quelle justice?... Cette justice lente, qui s'avance d'un pas boiteux, de peur de saisir le coupable. Il fut dit que les Druses relèveraient les maisons incendiées et payeraient des indemnités. Voici un an que cet arrêt a été rendu, et cependant les maisons sont toujours en ruine, les indemnités n'ont pas été payées, et les Druses n'ont pas encore pardonné aux Maronites le tort que leur a infligé le kaïmakan.

— Triste pays que celui-ci, où Druses, Turcs, Bédouins s'entendent pour en rendre aux chrétiens le séjour impossible. Hélas ! pourquoi la France nous a-t-elle abandonnés au stupide protectorat turc ! Qu'il vienne une révolte, une guerre sainte, comme ils disent, et les Turcs, qui doivent nous défendre, feront cause commune avec les Druses.

— On prétend que le *Djihad* a éte prêché ! dit une voix. »

Un frémissement parcourut les rangs des causeurs.

« La guerre sainte ! dit M. de Cast.

— Oui.

— Et où l'aurait-on prêchée?

— Chez les Druses du Havran et chez les Bédouins de la Célésyrie.

— On m'affirmait ce matin encore, dit une autre voix, que le massacre des *giaours* avait été juré par les *Métualis* dans la vallée ténébreuse. »

Un silence suivit ces paroles. On entendait les accords de la musique et les frémissements joyeux de toutes ces jeunes filles dansant avec l'insouciance de leur âge. Pères et maris lancèrent involontairement un regard furtif sur cette cour convertie en salon, qui contenait leurs plus précieux trésors.

« Vous savez encore ce que l'on raconte ? reprit Olivier de Cast.

— Non ! répondirent quelques voix. Qu'est-ce donc ?

— Dernièrement, il y a quelques jours à peine, l'ingénieur de la route carrossable que la société française fait construire de Beyrouth à Damas, à travers le Liban et la plaine de Bkâa, distribuait à ses ouvriers la paye de la semaine. Un ouvrier druse réclama quelques piastres manquant, disait-il, à son dû. Sur la dénégation qui lui fut faite, le Druse se retira froidement, prit son fusil sur le bord de la route et déchargea son arme sur l'ingénieur. Le coup, maladroitement visé, alla frapper un ouvrier maronite occupé à son travail.

— Et le Druse ? demanda-t-on.

— Il s'est enfui protégé par les siens. La justice turque doit le poursuivre, mais vous savez ce que vaut la justice turque quand il s'agit de protéger des chrétiens ! »

En ce moment, un nouveau personnage fit son entrée dans le salon. C'était un homme de grande taille, fort, vigoureux, à la figure énergique, son visage était pâli par une émotion intérieure et il paraissait agité comme un homme qui vient d'accomplir un trajet rapide.

« Ah ! c'est vous, Armand ! dit M. Loiselay en tendant la main au nouveau venu. Qu'avez-vous donc ? vous paraissez tout troublé.

— Je le suis effectivement ? répondit Armand.

— Par quoi ?

— Par la nouvelle que je viens d'apprendre. »

Le cercle des hommes se resserra autour de l'invité de M. Loiselay. Dans la cour, la danse continuait plus animée et plus joyeuse que jamais.

II. — *Le cheik.*

« Qu'est-ce encore ? avait-on demandé avec une anxiété visible.

— Ce soir, dit Armand en baissant la voix pour ne pas être entendu des femmes qui se tenaient dans la cour, une quinzaine de jeunes Maronites des villages voisins étaient venus à Deïr-el-Kamar pour y acheter des fusils. Ils s'en retournaient joyeux, et je les vis passer devant ma demeure, chantant et cheminant dans les intentions les plus évidemment pacifiques. Il paraît qu'à une lieue à peine dans la montagne, et comme ils s'amusaient à décharger leurs armes chargées seulement à poudre, une bande considérable de Druses, placée en embuscade, fondit sur eux à l'improviste, les attaqua, les terrassa et les désarma en les frappant.

— Êtes-vous sûr de cela, Armand ? demanda M. Loiselay.

— Parfaitement sûr.



— Qui vous a raconté cette attaque des Druses?

— Abou'l-Abbas.

— Le chasseur de panthères?

— Oui.

— Il était donc là?

— Il passait dans la montagne.

— Et il a assisté à la scène?

— Il est arrivé comme les Maronites étaient désarmés et chassés.

— Et les Druses ne lui ont rien fait, à lui?

— Oh! fit Armand en souriant, vous savez bien que chacun respecte Abou'l-Abbas.

— Il a une carabine suffisamment respectable, ajouta Olivier, et personne n'ignore que cette carabine ne manque jamais le but. Eh bien! messieurs, que concluez-vous de tout cela?

— Que la situation est grave! dit M. Loiselay.

— Cela est vrai, mais je ne crois pas le péril imminent.

— Dieu vous entende, monsieur de Cast! mais pourquoi ne croyez-vous pas au danger?

— Par suite d'une conviction basée sur une observation qui vous est personnelle.

— A moi? dit M. Loiselay avec étonnement.

— Oui.

— Que voulez-vous donc dire?

— Je veux dire que je connais Abou'l-Abbas depuis mon arrivée dans ce pays, et que j'ai remarqué l'affection vraiment sans bornes qu'il porte à toute votre famille, et notamment à votre charmante fille, Mlle Victorine.

— Cela est vrai, répondit M. Loiselay, Abou'l-Abbas a, pour Victorine, un dévouement que je crois sincère. Au reste, son amitié date de loin. La première fois qu'il vint ici, ce fut avec un Français auquel il servait de guide. Il y a dix ans de cela, et Victorine avait à peine neuf ans. Elle écoutait avec une admiration profonde les émouvantes histoires de chasse qu'Abou'l-Abbas racontait à sa gouvernante. Quand il retourna à Beyrouth avec le voyageur qu'il accompagnait, Victorine le supplia de lui rapporter une poupée parisienne s'il arrivait des colis de jouets par un prochain courrier. Abou'l-Abbas s'engagea gravement à contenter ce caprice d'enfant gâté, et il tint parole. Huit jours après il arrivait ici, apportant une poupée superbe avec un trousseau complet. Victorine l'embrassa, et je voulus lui faire accepter une indemnité pour sa peine, mais il s'y refusa opiniâtrément. Seulement il fut convenu que lorsqu'il viendrait à Deïr-el-Kamar, il ne logerait pas autre part que chez moi. Quelques années ensuite, Victorine exprima le désir d'avoir une peau de panthère. Abou'l-Abbas nous quitta un soir sans rien dire; il passa la nuit dans la montagne, et le lendemain il revenait avec le cadavre d'une panthère énorme et l'épaule droite toute déchirée par la griffe de l'animal. Victorine pleura, le gronda et voulut le soigner elle-même. Abou'l-Abbas se laissa faire. Il y a deux ans, lorsque le choléra ravagea la Syrie, Abou'l-Abbas était dans cette maison. Un jour il fut saisi par une attaque du terrible fléau; il demeura soixante-douze heures entre la vie et la mort, et si Dieu fit un miracle pour le sauver, Victorine fut de moitié avec la Providence, car elle soigna son chasseur de panthères comme une véritable sœur de charité. Quand il fut guéri, Abou'l-Abbas prit la main de Victorine, la baisa et lui dit simplement :

« Vous êtes la maîtresse, je suis le chien; un jour je mourrai pour vous! »

Un mois après, il rapportait une peau de lion qu'il avait tué pour faire un tapis de lit à sa jeune garde-malade. Depuis ce moment, Abou'l-Abbas a continué son existence d'aventures; mais son affection pour ma fille a paru s'accroître de jour en jour. Sur un signe d'elle, il accomplirait des impossibilités.

— J'en suis sûr, dit Olivier; aussi, est-ce sur cette affection sans bornes que je base mon raisonnement. Abou'l-Abbas connaît la montagne comme les panthères elles-mêmes. Il sait par cœur les Druses, et devine leurs plus secrètes intentions. Pas un complot ne serait tramé dans l'ombre sans qu'Abou'l-Abbas, j'en suis convaincu, n'en connaisse tous les plans. Eh bien! s'il y avait danger, Abou'l-Abbas le saurait, et si ce danger était imminent au point de nous menacer dans un court espace temps, Abou'l-Abbas serait ici pour défendre Mlle Victorine. Voilà mon raisonnement, je le donne pour ce qu'il vaut; mais, connaissant le tueur de panthères comme je le connais, je crois ce raisonnement bon!

— C'est aussi mon avis, » dit M. Loiselay.

Quelques invités secouèrent la tête en signe d'opinion contraire.

« Il y a une tempête dans l'air des montagnes, dit l'un d'eux.

— Vous avez invité à votre fête quelques-uns des chefs druses? reprit un autre en s'adressant à M. Loiselay.

— Oui, répondit celui-ci; il n'eût pas été de bonne politique d'agir autrement. J'avais invité le cheik druse, Malhoun-Khatoun et Osman-ben-Assah, l'agah turc.

— Aucun d'eux n'est ici, cependant.

— Vous avez raison.

— Et ces hommes sont toujours friands de voir nos femmes et nos filles à visage découvert. S'ils ne sont pas venus c'est mauvais signe. »

Un murmure d'assentiment général accueillit ces paroles. Dans la salle de danse on avait cessé de danser; il y avait un entr'acte, un temps de repos; et le bourdonnement des conversations remplaçait le bruit de la musique.

Tout à coup Victorine apparut dans le salon où se tenaient les hommes. Son frais visage, animé par la danse, et par le sentiment du plaisir, était plus charmant, plus éclatant encore que de coutume.

« Mon père, dit-elle, voici le cheik et l'agah.

— Je vais les recevoir, » répondit avec empressement M. Loiselay.

Puis se tournant vers ses invités :

« Vous voyez, messieurs, ajouta-t-il, que M. de Cast avait raison. Je crois que nous nous inquiétons à tort et que nous n'avons rien à craindre.

— Dieu le veuille, » dit Armand en secouant la tête.

Il n'y a pas de peuples chez lesquels le sentiment de l'aristocratie soit développé autant que chez ceux que l'on nomme les *peuples libres* (dénomination absurde, entre parenthèse, car la moitié d'un peuple *libre* est toujours *esclave*). Chez les Arabes du désert, ceux des *grandes tentes* et ceux des *basses tentes* forment deux catégories tranchées, qui ne se fusionnent jamais ensemble. Certains chefs arabes n'ont jamais pardonné à Abd-el-Kader son extraction des *basses tentes*, et quelques-uns (Mustapha entre autres) ont préféré s'allier avec nous plutôt que de le reconnaître pour chef.

En Orient, ce sentiment de l'aristocratie est développé au plus haut point : *cheik* et *fellah*, noblesse et peuple, et pas de classe intermédiaire; la bourgeoisie n'existe pas : maître ou esclave, point de milieu ; *To be or not to be*, comme dit Hamlet.

Le Liban se partage en deux districts : chaque district a à sa tête un *hakem* ou grand émir. Chez les Druses, les familles nobles sont en grand nombre; mais celles des émirs, qui ont droit au gouvernement, ne sont qu'au nombre de sept. Le *hakem* n'a que ses revenus propres, le produit des douanes qu'il afferme pour son compte. Il répartit et prélève le tribut qu'il doit annuellement payer à la Porte.

Les grands vassaux, nommés en arabe *el-sebaa-tavaïf*, ne peuvent, dans aucun cas, pas même pour cause de rébellion, ni être arrêtés, ni être condamnés à mort; le *hakem*, pour les punir, ne peut qu'envoyer des troupes pour ravager et ruiner leurs propriétés, s'ils ne peuvent les défendre. Ils ne sont tenus qu'à se ranger sous les drapeaux en cas de danger commun.

A l'émir obéit, à titre de vassal, le cheik, qui domine sur telle ou telle contrée, qui commande à tel ou tel village, et qui ne peut être choisi que parmi ceux ayant droit au titre d'*el-sebaa-tavaïf*.

Souvent il arrive que des cheiks puissants se proclament indépendants, et que des contrées entières se nomment un maître à leur choix. Quant au paysan ou *fellah*, il est taillable et corvéable à merci. Et la libérale Angleterre, qui applique toujours ce principe : *Faites ce que je dis et non ce que je fais*, soutient ce gouvernement despotique de tout son pouvoir, sous le spécieux prétexte de maintenir l'autorité de la Porte.

Le cheik de Deïr-el-Kamar étant naturellement un personnage d'importance, ainsi que l'agah turc, ils devaient être l'objet, tous deux, des empressements du négociant français.

M. Loiselay était allé au-devant d'eux et les avait reçus avec sa grâce ordinaire, les invitant à prendre leur part des joies de la soirée.

Malhoun-Khatoun, le Druse, était un personnage de haute taille, au maintien grave, au geste sobre et sévère, à la physionomie audacieuse et farouche.

Osman-ben-Assah, le Turc, était, lui, de moyenne grandeur, maigre et anguleux, et les instincts les plus bas se lisaient clairement sur son visage à l'expression fausse et carnassière.

Tous deux s'avancèrent gravement, saluant les femmes et lançant sur les jeunes filles un regard froid, acéré, empreint de haine et de passion brutale. Ce fut surtout en s'adressant à Victorine que l'œil du cheik brilla d'un feu sombre, et celui de l'agah darda sur la gracieuse enfant ses effluves magnétiques. Victorine se sentit rougir involontairement sous le double poids de ces regards braqués sur elle.

Henri remarqua l'émotion de la jeune fille, et, s'approchant vivement :

« Qu'avez-vous? lui demanda t-il.

— Rien! dit Victorine en se remettant.

— Mais je vous ai vue frissonner.

— Je ne sais pourquoi, ces deux hommes me font horreur.

— Le cheik et l'agah?

— Oui; j'aimerais mieux supporter la rencontre d'une bête fauve que celle de ce Druse et de ce Turc.

— Est-ce qu'ils ont jamais manqué au respect qui vous est dû? demanda Henri d'une voix menaçante.

— Ils ne m'ont jamais parlé, » répondit Victorine.

Mais si Henri de Villeneuve avait remarqué l'émotion involontaire de Victorine, une autre personne avait remarqué, elle, l'animation avec laquelle le jeune homme s'était empressé



auprès de Mlle Loiselay. Cette personne, c'était Noémie, la belle juive.

Henri était auprès de Noémie alors que le cheik et l'agah avaient salué Victorine et il avait brusquement quitté la juive, si brusquement même que la fille d'Ésaü était demeurée stupéfaite. Suivant d'un œil ardent le Français, alors qu'il se rapprochait de Victorine, elle avait écouté et elle avait deviné ce qui se passait entre les deux jeunes gens. Le sentiment de colère exprimé par Henri avait fait pâlir la belle juive. Ses lèvres s'étaient serrées, sa bouche s'était crispée et un faible soupir avait expiré dans sa gorge.

Pendant ce temps, M. de Cast continuait à causer avec les hommes dont l'inquiétude ne paraissait pas s'être calmée. L'arrivée du cheik et de l'agah avait produit parmi eux une certaine sensation, mais les fronts étaient toujours soucieux et les regards anxieux, étudiaient les physionomies impassibles du Druse et du Turc.

« Je vous affirme, disait Armand, qu'il se trame contre les Maronites quelque machination infernale.

— Bah! répondait Olivier, les Druses songent à adorer leurs stupides idoles et non à recommencer les massacres. Quand j'ai quitté Damas tout était tranquille et rien ne présageait une tempête.

— Les massacres éclatent ici comme la foudre.

— Eh bien! il y a près de trois mille chrétiens ou juifs à Deïr-el-Kamar; sur ces trois mille individus, il y a toujours sept ou huit cents hommes en état de porter les armes et de se défendre.

— Oui, mais il faudrait les organiser et surtout les armer, et vous ne connaissez pas encore les Druses. Jamais ils n'attaqueront en face ni à force égale. Ils se cacheront, ils attendront, ils épieront pour choisir le moment de s'élancer sur leurs ennemis, et si ces ennemis sont au nombre de vingt, ils seront deux cents, eux!

— Alors, en cas d'attaque de leur part?

— Il n'y aurait d'autre salut que la fuite.

— Et fuir où?

— Où l'on pourrait! »

Olivier fronça les sourcils.

« Ah! dit-il, si j'avais ici quelques escadrons de chasseurs, comme je me moquerais de vos Druses!

— Oui, mais vous ne les avez pas!

— En attendant, je crois que vous vous inquiétez à tort. Les Druses sont tranquilles et d'ailleurs, j'ai, je vous l'ai dit, un baromètre infaillible. S'il y avait menace de danger, le chasseur de panthères serait ici. »

Armand avait en face de lui la porte donnant sur la cour, à laquelle Olivier tournait le dos.

« Eh bien! dit Armand en tressaillant. Si votre baromètre est juste, prenons garde à nous, car voici Abou'l-Abbas. »

Le chasseur de panthères, se glissant le long des murailles, passant derrière les danseurs, se dissimulant enfin le plus qu'il le pouvait, se dirigeait vers le salon. M. de Cart alla à sa rencontre.

« Quelle nouvelle? demanda brièvement Olivier.

— Mauvaise! répondit Abou'l-Abbas d'une voix sourde.

— Comment?

— Un pâtre maronite de Nilhâ a été assassiné. Beit-Mary et Broumana ont été incendiés. Les Bachi-Bouzouks de Kourchid-Pacha ont pillé et massacré dans la plaine jusqu'aux portes de Beyrouth. Le *Djihad* est prêché partout, enfin Feryk-Pacha est arrivé ce soir à Deïr-el-Kamar.

— L'émir?

— Oui.

— Il protégera les chrétiens!

— Lui! dit Abou'l-Abbas en haussant les épaules, il fera tout ce qu'on a fait à Hasbeya et à Rascheya, où tout a été exterminé. Les massacres durent depuis trois jours.

— Mais on massacre donc? dit Olivier d'une voix frémissante.

— Oui.

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?

— J'étais à Alep et c'est en me rendant ici que j'ai suivi le chemin sanglant tracé par les Druses et les Turcs.

— Et Damas, Saïda?

— Damas et Saïda auront leur tour comme Deïr-el-Kamar va avoir le sien.

— Tu crois.... »

Abou'l-Abbas interrompit soudain Olivier en lui posant la main sur le bras. Les regards du chasseur de panthères venaient de s'animer soudain en se braquant sur le cheik et sur l'agah qui se tenaient à peu de distance.

Il se pencha vers Olivier et lui parla bas vivement.

« Tu as raison! » dit M. de Cast.

Et il se dirigea sans hésiter, vers les deux chefs, tandis qu'Abou'l-Abbas se rapprochait de l'endroit où se tenait Victorine. Les danses continuaient avec plus d'entrain encore : il était près de minuit.

Tout à coup, au milieu des éclats de la musique, du bruit produit par les danseurs, une clameur effroyable, aiguë, déchirante, lacéra l'air extérieur et vint glacer subitement tous les cœurs.

Un silence de mort régna un moment dans l'habitation de M. Loiselay.... Puis une fusillade vive, nourrie, incessante, retentit dans les rues de Deïr-el-Kamar et les clameurs redoublèrent....

ERNEST CAPENDU.

(Reproduction et traduction interdites. — La suite au prochain numéro.)

L'ENCARNADO,

ÉPISODE DES GUERRES CIVILES ESPAGNOLES.

(Suite.)

Rodolfo, installé convenablement aussitôt après le départ de son maître, montra, à dater de ce jour, qu'il tenait plus à la vie que la vie ne tenait à lui, il ressuscita, c'est le mot.

Un mois après il regagnait Madrid, où son maître le rejoignit au bout de quelques jours.

Parfois Rodolfo montait à cheval hors de Madrid et restait absent trois jours, puis il reprenait auprès de son maître son train de vie habituel, ou bien il escortait don Horacio dans les excursions que celui-ci était obligé de faire pour porter aux généraux christinos les ordres verbaux que la reine leur faisait transmettre.

C'est dans une de ces circonstances que don Horacio fut fait prisonnier par les carlistes, et qu'Andrès intervint fort à point pour aider à le sauver.

Depuis, Rodolfo n'avait pas quitté son maître. Il était venu avec lui à Grenade, avait pris part à toutes les expéditions commencées par don Horacio, mais forcé de le quitter pour s'acquitter d'une mission qui lui avait été confiée, il était parti quand son maître avait été si malheureusement blessé, et n'avait pu franchir le seuil de sa chambre depuis son retour avant qu'il n'y eût été autorisé.

Alors, pour utiliser son temps, il s'était mis en campagne à la recherche de la *Compagnie rouge*; mais il n'avait pas été plus heureux qu'aucun de ceux qui l'avaient devancé, et n'avait que miraculeusement échappé à la chute d'un rocher qu'un arbre avait providentiellement arrêté.

Il pénétra donc discrètement dans la chambre de don Horacio et se tint debout silencieusement, tordant son épaisse moustache grise et attendant qu'on l'interrogeât.

« Eh bien? demanda don Horacio.

— Rien! répondit Rodolfo.

— Et la mission dont je t'avais chargé?

— Faite.

— Depuis combien de jours?

— Quatre.

— Pourquoi n'es-tu pas venu m'en instruire.

— Défendu.

— Et qui donc a osé t'empêcher de pénétrer jusqu'à moi?

— Votre frère, dit Rodolfo en s'inclinant avec respect.

— C'est vrai, le médecin m'avait défendu de parler. Qu'as-tu fait?

— Tout!

— Tu es allé là-bas?

— Oui.

— Tu l'as vue?

— Oui.

— Comment t'a-t-elle reçu?

— Mal.

— Tu lui as remis ma lettre, à elle-même?

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit?

— déchirée.

— Mais pendant qu'elle la lisait, tu l'as observée, quelle était l'expression de ses traits?

— Pas lue.

— Elle a déchiré ma lettre sans la lire? »

Rodolfo fit signe que oui.

« Je ne pourrai donc jamais fléchir l'orgueil de cette femme! » s'écria don Horacio.

Rodolfo regarda attentivement autour de lui.

« Tu as raison, dit Horacio plus calme, on pourrait nous entendre. Paraît-elle avoir souffert?

— Beaucoup!

— Ainsi elle est encore changée, elle est pâle, triste, fatiguée?

— Mourir!

— Tu crois donc qu'elle en mourra? demanda vivement don Horacio.

— Oui! »

Don Horacio baissa tristement la tête.

« Oh! s'écria-t-il, nos amours sont-elles donc maudites? Mon frère a souffert par sa mère; je suis torturé par elle, je n'ai pas pu l'attendrir, et je ne puis pas la briser!

Quel orgueil! ou plutôt quelle haine! Eh bien! qu'elle meure!

Je serai sans pitié pour elle, comme elle a été sans pitié pour moi!

Je ne puis pas être aimé d'elle, je serai son bourreau!

Quelle faveur m'a-t-elle jamais accordée en échange de l'amour que je lui ai voué? Ai-je seulement jamais baisé sa main?

Non; chaque fois que j'ai tenu cette main dans la mienne, je l'ai serrée à la faire crier, ma rage avait besoin de s'exhaler, je voulais la voir souffrir au moins, et jamais elle n'a pâli quand je torturais ses doigts dans une étreinte frénétique!

Qu'elle meure, et je n'aurai pas menti!

Qu'elle meure!

N° 373. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

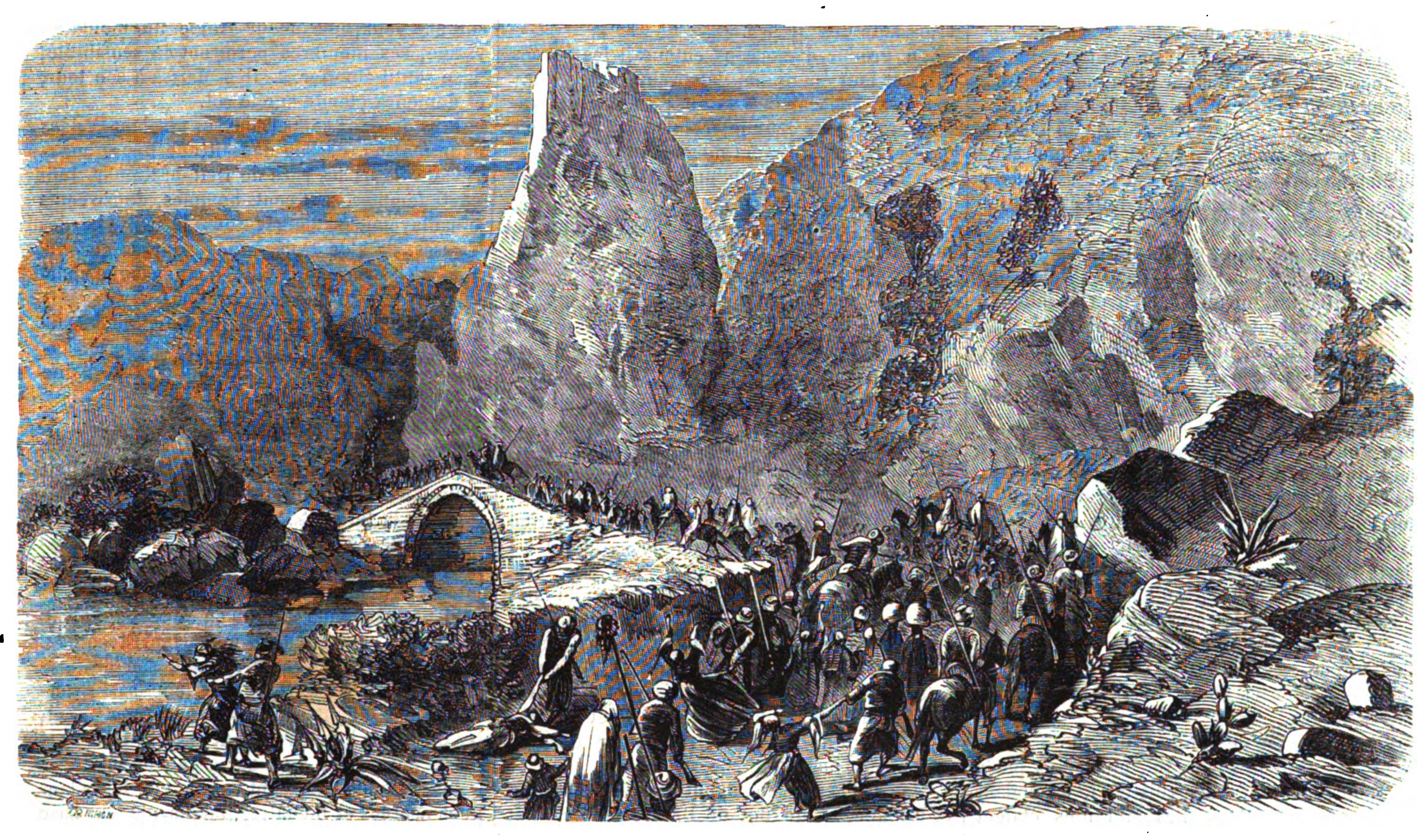
JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

27 Avril 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les pauvres femmes poussaient des clameurs déchirantes. (Page 118, col. 2.)

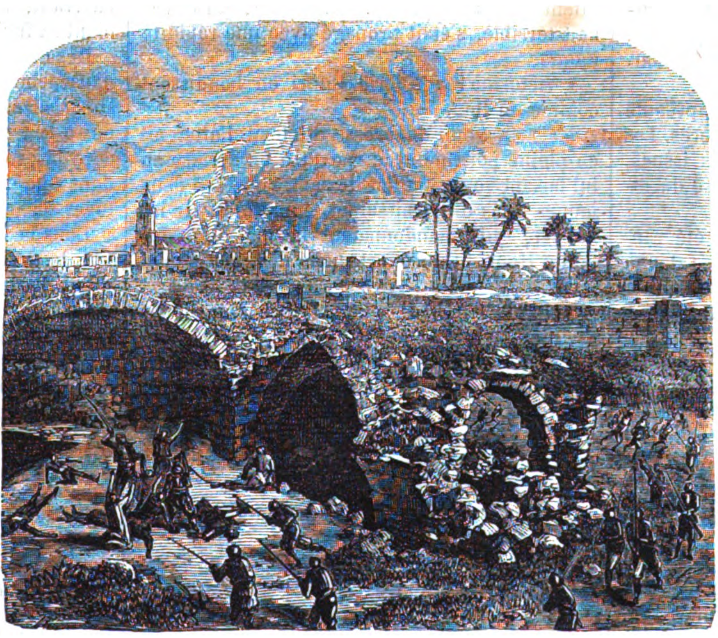
LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

III. — *Deïr-el-Kamar.*

Un moment de stupeur régna parmi les invités de M. Loiselay. Ce moment dura à peine quelques secondes, mais il valut tout un siècle par la somme d'angoisses, de terreurs, de tortures morales qu'il imposa à la société chrétienne.

Les cris avaient soudainement cessé de retentir au dehors.... La



Parfois un homme tombait frappé. (Page 118, col. 2.)

fusillade s'était tue subitement.... Un silence de mort avait succédé à cette explosion formidable et déchirante. On eût dit de cet instant fugitif qui suit l'apparition de l'éclair et précède l'éclat de la foudre.

Chacun, muet, atterré, demeurait immobile, sans voir et sans entendre. Tous avaient perdu, durant cette minute d'agonie suprême, le sentiment de la situation. L'habitation du négociant français parut un moment peuplée de statues de cire.

Les musiciens s'étaient arrêtés brusquement, demeurant dans la même pose où les avait surpris la clameur terrifiante. Danseurs et danseuses demeuraient foudroyés.... La baguette d'une fée malfaisante, en ordonnant une immobilité soudaine, n'eût pas produit un tableau plus saisissant.

Soudain un cri terrible re-

tentit, rendant le sentiment de la vie à tous ces êtres galvanisés par l'émotion. Ce cri partait du salon même de M. Loiselay. C'était M. de Cast qui, saisissant le burnous du cheik, avait poussé un cri terrible.... mais au même instant il tombait frappé par le yatagan de l'agah.

On eût dit que ce coup porté par Osman-ben-Assah fût un signal. Avant qu'aucun homme eût pu se précipiter au secours d'Olivier, les vociférations du dehors éclatèrent plus rapprochées et plus mugissantes, et vingt balles lacérèrent la porte de la maison du négociant.

Le bois craqua, se fendit, céda.... la porte s'abattit, et deux cents démons, la rage dans les yeux, la menace aux lèvres, le yatagan au poing, le fusil abaissé, se ruèrent comme une avalanche de Djins sanglants.

En deux secondes la maison était envahie.... en deux secondes la terreur et la mort se dressèrent là où éclataient la joie et le plaisir.... Alors ce fut un spectacle horrible, un tableau qu'aucun pinceau ne saurait rendre, une scène qu'aucune plume ne saurait retracer. L'ardeur féroce des Druses éclatait en hurlements farouches, en folie furieuse....

Un nuage de fumée et de poussière déchiré par les éclairs de la foudre, par les reflets des lames brillantes, envahit la cour et le salon.... Et ce fut, partout, un vacarme horrible, une terreur sans nom, une rage jamais assouvie, une orgie d'assassins!...

Au dehors, la fusillade répondait aux cris surhumains qui déchiraient les airs.... La fumée s'envolait en spirales noirâtres.... puis le vent de la nuit courba ces colonnes mobiles, les chassa, les dispersa, et la lueur sinistre d'un horrible incendie, allumé à la fois aux quatre coins de Deïr-el-Kamar, fit pâlir dans le ciel la clarté des étoiles. Les astres se voilaient pour ne plus éclairer ce carnage horrible.

Hommes, femmes, pères, mères, maris, filles et fils, sœurs et frères, en proie au délire le plus atroce, s'appelaient, se cherchaient et tombaient sous les coups redoublés des ignobles assassins.

Vingt cadavres de femmes, de jeunes filles, d'enfants, gisaient sur le sol, foulés aux pieds des bourreaux. Le sang ruisselait, s'étendant en mares rougeâtres. Les murailles étaient empreintes de taches sanglantes qu'y imprimaient des doigts crispés. Partout les scènes étaient horribles, partout le massacre se continuait sans relâche. Cris, larmes, prières, menaces, hurlements frénétiques se confondaient dans un même vacarme infernal.

Mme Loiselay, en voulant voler auprès de Victorine, était tombée une des premières. Les hommes, acculés dans le salon sans issues, étaient criblés par les balles. Olivier se débattait au milieu d'une mare de sang.

Esaü, le père de Noémie, avait été renversé par un coup de pommeau de yatagan qui l'avait étourdi sans le blesser, mais qui le privait de ses sens. Le vieux juif râlait près d'un pilier.

Victorine et Noémie, dans les bras l'une de l'autre, attendaient une mort qui ne devait pas tarder à les frapper. Henri, s'armant au hasard d'un yatagan qu'il avait arraché aux mains d'un Druse, couvrait les jeunes filles de son corps.

Abou'l-Abbas, en voyant tomber Olivier, avait bondi, au commencement de l'action, pour porter secours à M. de Cast; un flot de Druses, en se ruant dans la cour, l'avait séparé de ses amis. Le chasseur de panthères, la face contractée par un rictus formidable, son poignard aux dents, son yatagan d'une main, son pistolet de l'autre, semblait un animal féroce forcé par ses ennemis, et décidé à semer la mort autour de lui jusqu'à ce que son dernier soupir s'exhalât avec son dernier effort. Les Druses avaient reculé devant cet adversaire formidable que les balles avaient jusqu'alors épargné.

M. Loiselay, en voyant tomber sa femme, avait poussé un cri furieux et avait étranglé de ses mains le lâche assassin qui avait frappé sa compagne; puis, son amour de père parlant plus haut encore que son désir de vengeance, il s'était rué au secours de sa fille.

La cour, le salon, le vestibule, étaient jonchés de corps sanglants aux membres détachés. A peine restait-il quelques chrétiens debout encore, dernières victimes à immoler, suprêmes martyrs à offrir à la fureur toujours croissante des Druses.

Un groupe d'assassins entourait les jeunes filles et leur énergique défenseur. Vingt yatagans les menaçaient à la fois; vingt fusils s'abaissèrent pour leur jeter la mort, et cependant elles demeuraient debout, affolées, mais sans blessures. C'est qu'une parole du cheik les avait protégées.

« Tuez le *giaour!* s'était écrié Malhoun, et prenez les femmes vivantes! »

Et l'œil ardent du Druse avait lancé sur Victorine un regard qui avait fait frémir la jeune fille et avait redoublé ses terreurs. Mais tuer le *giaour* sans tuer les deux femmes était chose impossible. Henri les couvrait de son corps, et le coup qui l'eût tué, les eût atteintes.

M. Loiselay, par un effort désespéré, s'était fait jour, tout sanglant, tout blessé, jusqu'à sa fille chérie, près de laquelle il voulait mourir. Il vint rouler aux pieds de Victorine. Victorine et Noémie se baissèrent en poussant un cri déchirant.

Ce mouvement découvrit Henri en le laissant seul debout. Tous les yatagans se levèrent. Un moulinet puissant, fait avec l'aide d'un fusil manié par une main herculéenne, releva les lames qui s'abaissaient. Abou'l-Abbas, sublime d'audace, d'énergie et de courage, venait de tuer trois Druses pour se frayer un chemin jusqu'à M. de Villeneuve.

Mais le cheik et l'agah entraînaient Victorine et Noémie, et un flot de Druses les séparait d'Henri et du chasseur de panthères. La maison craquait sous l'effort des flammes qui envahissaient toutes les pièces. L'incendie, qui devenait terrible, s'était propagé avec une rapidité inouïe.

« Victorine! » s'écria Henri en bondissant comme un lion.

Mais un coup de crosse de fusil l'atteignit en pleine poitrine et le renversa en arrière en lui faisant vomir un flot de sang noir. Les deux jeunes filles disparaissaient, emportées par les Druses, qui abandonnaient la maison croulante. Henri fit un effort, mais il ne put se relever.

« Abou-'l-Abbas! » appela-t-il d'une voix éteinte.

Le chasseur de panthères n'était plus là. Henri se leva avec peine sur son coude, appuyé sur un cadavre.... Il interrogea la cour qu'illuminaient les flammes.... Plus un être vivant n'était debout. Partout des cadavres, des agonisants, des corps mutilés.

« Henri! » murmura une voix faible.

Henri se traîna en avant : M. Loiselay, la mort sur le visage, était couché près du corps inanimé de sa femme.

« Mon père! murmura M. de Villeneuve.

— Ma fille?...

— Les Druses l'ont emmenée! »

Le pauvre père voulut parler, mais une écume rosée lui monta aux lèvres. Il voulut faire un geste, mais ses bras glacés se refusèrent à se mouvoir; il voulut regarder Henri.... un voile épais passa sur ses yeux.... Il voulut sourire à celui qu'il avait été sur le point de nommer son fils.... sa bouche se contracta.... se tourna.... Ses lèvres s'entr'ouvrirent, sa tête se renversa.... il retomba sur le cadavre de sa femme, et la mort emporta son âme au moment où ses doigts étreignaient la main de la première victime des Druses.

Henri avait assisté à cette courte scène d'agonie, les yeux fixes, les bras tendus, dans l'impossibilité de porter secours au mourant. En voyant se roidir M. Loiselay dans une convulsion suprême, il lui sembla que la mort l'étreignait à son tour. Un nuage de sang passa sur ses yeux, une sueur froide lui monta au visage, ses membres perdirent la sensibilité, il se sentit étouffer.... Il s'affaissa à son tour, et demeura étendu sur le sol.

Plus de deux cents cadavres gisaient là dans cette maison, où l'on dansait une heure auparavant. Dans les rues de Deïr-el-Kamar, huit cents femmes, sept cents hommes, douze cents enfants étaient tombés sous le yatagan des Druses. Près de trois mille cadavres encombraient les rues de la ville, dont chacune charriait un torrent de sang chrétien!

Les lueurs sinistres de l'incendie qui consumait les maisons éclairaient cet infernal tableau, et les Druses entonnaient dans la plaine leur chant de triomphe.

IV. — *Les cadavres.*

Il était trois heures du matin; le jour allait naître, mais la nuit étendait encore ses ténèbres sur la terre. A Deïr-el-Kamar, l'incendie, dans toute sa fureur, combattait victorieusement les ombres. Les Druses avaient achevé leur œuvre de destruction et de carnage : ils avaient abandonné la ville en flammes, entraînant dans la montagne, emportant avec eux, comme le chakal emporte dans son antre le cadavre qu'il va dévorer, les femmes prisonnières, les enfants épargnés momentanément, les quelques hommes vivant encore, et dont la mort était remise à un autre jour de fête.

Les flammes lançaient vers le ciel leurs langues acérées et bleuâtres, tandis que leur base ardente rougissait le sol fumant. Le vent de la nuit se jouait au milieu de cette fournaise, l'avivant, la tourmentant, l'excitant, redoublant sa furie.

Des nuages épais d'une fumée opaque, noire, nauséabonde, se condensaient dans les couches supérieures de l'atmosphère, et, s'interposant entre la terre et le ciel étoilé, redoublaient encore la profondeur des ténèbres et plongeaient dans une ombre opaque tout ce qui n'était pas foyer incandescent.

Dans la ville on entendait le petillement du feu, le grondement de la flamme, le craquement du bois qui se tordait mordu par l'élément destructeur. Pas un être humain ne se montrait dans ses rues désertes et embrasées. Les Druses avaient accompli consciencieusement leur œuvre : ils n'avaient laissé après eux que la mort.

Parfois cependant un faible gémissement retentissait : puis tout se taisait après ce cri d'agonie. D'autres fois c'était un éboulement formidable, un tonnerre causé par une avalanche de pierres et de poutres. Une maison rongée, minée, s'abîmait sur elle-même et un tourbillon blanchâtre se dégageait des décombres. Puis le vent emportait la colonne mobile de poussière; le foyer partiel étouffé momentanément se réveillait plus vivace : les flam-



mes perçaient les ruines et l'incendie continuait.

La lueur sinistre devait être vue de toutes les montagnes voisines, peut-être, dominant les cimes aiguës, arrivait-elle même jusqu'à Beyrouth, mais les vrais croyants avaient bien d'autres soucis que celui de s'occuper des *giaours* massacrés par les Druses. La mort d'un chrétien, d'un *chien*, n'est-elle pas une joie pour un digne fils du Prophète?

Il était trois heures et l'incendie était loin d'avoir achevé son œuvre de destruction. La moitié des maisons étaient encore debout. De ce nombre était celle de M. Loiselay dont les murs de pierre avaient résisté victorieusement aux atteintes des flammes qui les entouraient de toutes parts et commençaient à les calciner.

Tout à coup au milieu de ces rues désertes, brûlantes, pavées de cadavres, on eût pu voir se glisser une ombre silencieuse. Cette ombre était celle d'un homme de haute taille enveloppé hermétiquement dans ses burnous de laine vierge qui le préservaient contre les flammes.

Le sabre nu à la main, il s'avançait d'un pas rapide, sautant par-dessus les corps étendus, évitant les maisons croûlantes, se frayant un chemin à travers les décombres, marchant enfin, avec un calme apparent, sur ces ruines enfumées tout à l'heure encore cité florissante.

Se dirigeant dans les rues étroites en homme connaissant admirablement les détours de Deïl-el-Kamar, il atteignit la maison de M. Loiselay. Là, l'incendie était moins violent quoique terrible encore. L'homme rabattit le capuchon de ses burnous qui lui enveloppaient la tête, et la mâle et énergique figure d'Abou'l-Abbas, le chasseur de panthères, apparut éclairée par les reflets rougeâtres.

Abou'l-Abbas pénétra résolûment dans la maison du négociant français. Les antichambres, les chambres, la cour, les salons étaient jonchés de morts et de mortes, les uns gisant la poitrine ouverte, les autres les membres détachés. Des femmes avaient la tête tranchée, des hommes avaient la poitrine criblée par les balles, des enfants, pauvres créatures innocentes tombées victimes de la férocité des bêtes fauves, avaient été fendus en deux par un yatagan à la lame affilée.

Des odeurs âcres, nauséabondes, viciant l'air s'échappaient de ce charnier encombré. Le sang ruisselait de tous côtés, et, courant sur les dalles, formait des mares noirâtres au milieu desquelles se noyaient des cadavres. Jamais tableau plus repoussant n'avait effrayé des regards humains.

Abou'l-Abbas avançait lentement, évitant de fouler aux pieds les corps inanimés des martyrs. Il s'arrêtait, se baissait, interrogeait une poitrine, examinait une tête, puis comme la mort était là, toujours là.... il passait outre et un soupir rauque lui déchirait la gorge.

Arrivé au centre de la cour, il s'arrêta devant un groupe de cadavres: il s'agenouilla près des corps roidis et demeura silencieux et immobile comme s'il eût prié.

Devant lui était Mme Loiselay, le flanc ouvert par un coup de yatagan. Sur le corps de la femme était à demi couché celui de son mari les bras tordus par les dernières convulsions de l'agonie.

A droite, à quelques pas, Henri de Villeneuve gisait immobile, ses vêtements élégants souillés d'un sang noir et coagulé, les yeux fermés, la bouche serrée, l'attitude encore menaçante.

Abou'l-Abbas étendit ses deux bras au-dessus des cadavres de M. et Mme Loiselay et rejetant la tête en arrière, tandis que ses yeux dardaient vers le ciel leurs regards éloquents:

« Vous qui m'entendez, dit-il à voix haute, retenez mon serment et si j'y manquais jamais un jour, appelez sur moi la malédiction de ce Dieu près duquel vous êtes montés! »

Puis avec un accent plus énergique et à voix plus haute encore:

« Je jure, continua-t-il, de consacrer mes jours et mes nuits, mes forces et mon esprit, mon cœur et mon bras à la vengeance que je vous promets. Je jure de faire tout ce qu'un homme peut faire pour retrouver Victorine, la délivrer, la venger! Je jure de tuer, avant la fin de la lune, autant de Druses qu'il y a de doigts à vos mains, et de ne remettre mon yatagan au fourreau que lorsque l'extermination du vingtième assassin sera accomplie! Que Dieu me maudisse si je renonce à mon serment! »

En achevant ces mots prononcés d'un ton solennel, le chasseur de panthères imprima ses mains dans le sang encore chaud des deux cadavres et leva ensuite ses doigts sanglants vers le ciel comme pour donner plus de force encore à la promesse qu'il avait formulée.

Ensuite, il se redressa et traversa la cour. Il entra dans le salon situé au fond et il parut se livrer à un examen attentif des cadavres. Sans doute, il ne rencontra pas ce qu'il cherchait, car par trois fois il parcourut la pièce, soulevant les corps, interrogeant les visages et chaque fois il fit un geste de déception.

« Cependant, dit-il en s'arrêtant au milieu de cette hécatombe, c'est bien ici qu'il est tombé! Je l'ai vu! L'agah l'a frappé à cette même place! Il n'a pu se relever! Il se mourait!... Comment n'est-il plus là! »

Et Abou'l-Abbas fouilla la cour comme il avait fouillé le salon.

« Monsieur de Cast! » appela-t-il à voix haute.

Un lugubre silence lui répondit seul.

« Il n'a pu se traîner hors de cette maison, reprit-il. Je l'ai vu tomber, le crâne fendu! Qu'est-il donc devenu? Les Druses se seraient-ils aperçus qu'il était vivant encore et l'auraient-ils emporté, tandis que je courais la ville dans l'espoir de rallier les Maronites!...

« Mais si cela était, reprit-il après un silence, ils ne l'auraient emmené que pour prolonger ses souffrances, que pour lui faire une agonie plus horrible encore! Oh! les monstres! les infâmes! J'eusse dû toujours tirer sur eux plutôt que sur les panthères!... Les panthères valent mieux que les Druses! Allons! il faudra que je le retrouve lui aussi ou que je le venge! »

Les regards d'Abou'l-Abbas tombèrent en ce moment sur le corps étendu d'Henri de Villeneuve.

« Pauvre jeune homme! murmura-t-il. Comme il aimait Victorine et comme Victorine l'aimait!... »

En cet instant le tueur de panthères s'arrêta et il demeura immobile, l'œil fixe, le corps à demi penché en avant.

« Il a remué! » murmura-t-il.

Et il se précipita vers Henri. Effectivement la main du jeune homme venait de se roidir et ses doigts contractés avaient fait grincer leurs ongles sur la dalle. Abou'l-Abbas s'agenouilla dans le sang, écarta brusquement les vêtements et passa la main sur la poitrine entr'ouverte de M. de Villeneuve. Après un moment d'anxieuse attente, il lui sembla sentir battre le cœur.

« Il vit! s'écria-t-il. Et se baissant, il saisit le corps d'Henri, l'enleva dans ses bras nerveux et se disposa à l'emporter. En passant dans le premier vestibule, Abou'l-Abbas s'arrêta encore. Il lui avait paru entendre le bruit d'un soupir.

« Quelqu'un vit-il encore ici? demanda-t-il d'une voix forte. Qu'il appelle. C'est un ami qui vient à son aide! »

Il écouta.... Un soupir plus distinct que le premier arriva jusqu'à lui. Déposant le corps d'Henri sur un monceau de cadavres, il parcourut l'antichambre. Il lui sembla, à la clarté des flammes, voir s'agiter vaguement un corps qu'étouffait deux Druses roidis et étendus sur lui.

Abou'l-Abbas repoussa les Druses et dégagea un vieillard, à la barbe blanche, au costume juif.

« Esaü! » dit-il.

Un gémissement sourd lui répondit. Abou'l-Abbas saisit le vieillard, l'enleva et l'adossa contre la muraille.

« Mais il n'a aucune blessure! dit-il en examinant le corps, dont les vêtements étaient en lambeaux et tout ensanglantés, mais qui ne paraissait avoir été atteint par aucune lame ni par aucun projectile.

Abou'l-Abbas courut à la fontaine, puisa de l'eau dans ses mains réunies et jeta cette eau au visage d'Esaü.

Le banquier juif fit un mouvement et ouvrit lentement les yeux. Son regard hébété examina vaguement d'abord les objets autour de lui, puis ce regard s'anima et la bouche s'ouvrit.

« Ma maison! murmura le juif.

— Elle brûle! dit Abou'l-Abbas.

— Mes diamants!

— Les Druses les ont volés.

— Ceux du jardin?

— Ah! ah! tu as un trésor caché? dit le chasseur de panthères.

— Moi? fit Esaü. Non! non! je n'ai rien!... Grâce! pitié!... Que le Dieu d'Abraham et de Jacob.... »

Le vieillard s'arrêta soudain: ses yeux contemplaient l'horrible scène de carnage.

« Ma fille! Noémie!... s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Pauvre vieillard! murmura Abou'l-Abbas.

— Ma fille! mon enfant!... » répéta Esaü en se tordant les bras et en s'arrachant la barbe avec un désespoir effrayant.

Il fit un pas comme pour s'élancer dans la cour et aller fouiller le monceau de cadavres; Abou'l-Abbas l'arrêta du geste:

« Noémie est vivante! dit-il; seulement les Druses l'ont emmenée.

— Ma fille! hurla le vieillard.

— Nous la sauverons peut-être. D'ailleurs, tu as assez d'or pour la racheter. Viens, aide-moi! Ta maison a été pillée, mais elle est debout encore; je vais y transporter ce jeune homme blessé, et tu m'aideras à panser sa blessure. Allons, viens vite!... ne vois-tu pas que le feu gagne cette habitation? »

Effectivement, les flammes entouraient d'un ardent rideau la demeure dévastée de M. Loiselay, et bientôt une barrière infranchissable allait s'élever entre la cour et la porte donnant accès sur la rue.

Abou'l-Abbas avait repris entre ses bras le corps d'Henri de Villeneuve.

V. — *La route de Beyrouth.*

On entre dans le pachalik d'Acre en traversant une gorge célèbre par son étendue, par sa profondeur et par la difficulté de ses chemins. Des rochers à pic la bordent de toutes parts, et ces rochers sont devenus histo-

riques par les inscriptions dont ils sont couverts.

Des conquérants divers ont laissé là leur empreinte : Sésostris y a fait sculpter quelques-uns de ses soldats immolant au Dieu des captifs. Trajan y a laissé sur le roc la preuve de ses travaux de déblayement :

Rupibus imminentibus iter liberavit.

Enfin, Djaffar-el-Mansour y fit graver sur la pierre la date de son glorieux passage.

Outre les vestiges de ces illustres conquérants, se trouvent aussi les traces toutes charitables, au contraire, des premiers anachorètes chrétiens. Ce sont des cellules creusées dans la montagne où l'on voit encore le banc de pierre des méditations religieuses, et quelquefois l'image, naïvement sculptée, du Sauveur.

Une fois le défilé traversé, on arrive, de pente en pente, à une merveilleuse vallée, celle de Beyrouth. Là, on trouve en abondance l'oranger aux branches élégantes et parfumées, aux fleurs d'argent auxquelles succèdent des fruits d'or; le nopal, aux feuilles larges, veloutées et luisantes; le caroubier, à la verdure forte et accentuée; le platane, à l'écorce aussi brillante que le feuillage; le pin, à la haute tête ombragée; l'olivier, à la couleur grise et tendre; le palmier, aux rameaux souples et gracieux.

Puis, dans la plaine, sur le bord des routes encaissées, près des ruisseaux et des rivières serpentant à l'horizon, des gazons verdoyants, tout émaillés de jacinthes, d'anémones et de giroflées. Au loin, le dessin varié des coteaux, se découpant sur le ciel pur; derrière eux, les majestueuses cimes des montagnes; à droite, les couleurs changeantes de la mer.

Rien n'est beau, éblouissant, pittoresque et chaudement coloré comme le paysage admirable de cette plaine enchantée, qui se déroule à l'est de Beyrouth et s'étend jusqu'au pied du Liban.

Il était six heures du soir, le soleil s'inclinait vers les flots bleus de la Méditerranée, qui reflétaient leurs rayons dorés; une vapeur chaude courait au-dessus des arbres et donnait au ciel ces teintes violacées qui nous sont inconnues dans notre Europe occidentale. L'air était pur, embaumé : la nature entière semblait heureuse et joyeuse : les oiseaux chantaient, et cependant les hommes désolaient ce pays magique et inondaient de sang cette terre fertile. C'était le surlendemain des massacres de Deïr-el-Kamar.

Deux cavaliers, montés sur des chevaux arabes aux selles de velours ornées de dorures, les pieds enfoncés dans les larges étriers damasquinés, suivaient au petit pas de leurs coursiers la route conduisant à Beyrouth. On n'apercevait pas encore les maisons blanches, aux terrasses plates, de la ville orientale, de la vice-reine de ce Levant dont Smyrne est l'impératrice. L'horizon se perdait derrière un rideau d'orangers en fleurs, et le ciel bleu apparaissait à travers le feuillage vert tout garni de sa neige odoriférante.

L'heure de la fraîcheur approchait, et la brise de mer, ce souffle bienfaisant et régulier des pays orientaux, commençait à courber les hautes herbes sous son haleine vivifiante et réparatrice.

Des deux cavaliers, l'un était petit, gros, court, trapu et sanglé dans ses vêtements à l'européenne. Sa tête était énorme, ronde comme une lune, et à menton très-court. Son nez était grand et ses yeux petits. Il avait une bouche respectable et des dents d'une telle longueur qu'elles se croisaient l'une sur l'autre. Son visage était rouge cramoisi; ses cheveux, ses sourcils, ses cils et ses favoris côtelettes, qu'il portait très-longs et très-ébouriffés, étaient d'un roux tirant sur la garance.

Il portait un col de chemise empesé énorme, lui montant jusqu'aux oreilles qu'il avait plates et majestueuses. Une cravate bleu céleste s'enroulait autour d'un cou court et épais et tranchait sur l'immensité du col comme un fil sur une feuille de papier.

Son vêtement, jaquette de drap anglais, était coupé à l'anglaise et garni de boutons de bois, de fabrique également anglaise. Un gilet, de même étoffe et de même nuance, se boutonnait sur un ventre proéminent, qui faisait paraître plus courts encore les petits bras aux mains énormes, alors qu'ils tentaient vainement de se croiser au-dessous de la poitrine.

Un pantalon entièrement pareil au gilet et à la jaquette flottait autour des cuisses et s'enfonçait dans une paire de guêtres en cuir jaune; des souliers à semelles quadruples, de fabrique anglaise, comme le reste du costume, chaussaient des pieds également anglais, c'est-à-dire gigantesques.

Un tout petit chapeau de feutre noir, à fond rond, à bords roulés, complétaient l'ensemble et se posait sur la grosse tête à peu près comme un point sur un *i*.

Du second personnage on ne voyait exactement rien qu'une masse informe de burnous, accumulés les uns sur les autres, de ceintures de laine et de plaids bariolés. Les capuchons des burnous superposés entouraient la tête, et les pans des vêtements retombaient jusque sur les étriers qu'ils recouvraient entièrement. Au premier abord, on pouvait croire à une pyramide de couvertures, mais en examinant attentivement l'objet placé sur la selle, on finissait par supposer qu'un être humain devait exister sous cet amas de burnous.

« Sur mon âme, sir William, dit le gros homme roux garance, en se tournant vers le paquet qui cheminait côte à côte avec lui, vous pouvez essayer d'enlever vos burnous.

— Aoh! fit une voix claire, croyez-vous?

— Je l'affirme!

— C'est que, mon cher monsieur Paterson, j'ai peur de ce damné soleil!

— Il baisse, sir William, il baisse!

— Cependant je crois qu'il serait prudent d'attendre encore.

— Mais vous étoufferez là-dessous!

— Non! cher, non! D'ailleurs je préfère étouffer un peu, plutôt que rôtir; le supplice est moins grand. S'il vous était arrivé ce qui m'est arrivé à moi, monsieur Paterson, vous seriez dorénavant aussi prudent que je le suis.

— Décidément, que vous est-il donc arrivé, sir William? Vous avez fait allusion déjà à un événement fâcheux, sans jamais me raconter les détails.

— Eh bien! monsieur Paterson, figurez-vous que dernièrement, en quittant Tripoli, j'ai failli être cuit.

— Être cuit?

— A la lettre, monsieur Paterson, à la lettre! Il y avait peu de temps que j'étais en Syrie et je ne connaissais pas encore les inconvénients du climat. Je me lève un matin, je prends le thé, et naturellement un verre de sherry, et je regarde ensuite à ma fenêtre. Un temps superbe, un temps à aller passer deux heures à *Hyde-Park*. « Aoh! fis-je en moi-même, il faut faire un tour de promenade : je vais aller offrir mon escorte à lady Harry et à miss Jane sa fille. » Vous comprenez que je devais faire une toilette convenable. Je prends un pantalon de toile, une jaquette de toile, le tout blanc, et une fine chemise de batiste. Je mets mon panama. Un vrai costume de gentleman, cher monsieur Paterson. C'est Kopp, du Strand, qui m'habille et Lewis, de Piccadilly, qui me chausse. Vous comprenez?

— A merveille, sir William! Ensuite?

— Je pars donc, continua la voix sortant de dessous l'amas de burnous, et je vais trouver ces dames. J'étais très-bien ainsi, je vous l'affirme, et miss Jane daigna me faire compliment sur mon costume. Nous fîmes la promenade, hélas! en plein soleil. Je rentrai avec des picotements sur tout le corps; j'avais la fièvre, je me mis au lit.

— Vous aviez attrapé un coup de soleil? s'écria M. Paterson.

— Des pieds à la tête, cher monsieur. J'étais cuit.

— Pauvre sir William! je comprends votre prudence; mais je vous le répète, à cette heure vous pouvez vous dégarnir un peu : le soleil baisse sensiblement, et d'ailleurs nous voici à l'ombre sous un bois d'orangers. »

Les deux voyageurs venaient effectivement d'atteindre un bouquet d'arbres qui bordait la route sur une assez longue distance.

Sir William se hasarda à abaisser un capuchon; sans doute il jugea que la prudence pouvait se relâcher de sa vigilance, car il respira plus à l'aise et il se débarrassa de ses burnous. Alors il apparut dans toute la grâce de sa longue personne.

Sir William pouvait avoir trente ans. Il était maigre, sec et fluet. Il avait un cou démesuré sur lequel se dressait une tête certes beaucoup moins grosse que son poing. Cette tête ressemblait, pour la forme, à celle d'une bécasse. Sir William avait le front fuyant, les yeux ronds, le nez pointu et les joues rentrées. Il portait des favoris comme son compagnon; ces favoris, ainsi que les cheveux, étaient d'un jaune bouton d'or.

Tout son corps était long et énorme : les bras mal attachés, le torse court et étroit, les jambes maigres, les pieds plats et larges.

Il portait l'une de ces affreuses casquettes sans visière, pointues derrière, rondes devant, bordées d'un écossais et garnies à leur extrémité d'une houppette : coiffure adoptée en Angleterre également par les gentlemen et les jockeys.

Sa jaquette, son gilet et son pantalon pareils étaient de nuance lie de vin; un ruban noir se tortillait autour de son cou.

Tel qu'il était, sir William avait l'air, cependant, d'être enchanté de sa personne. Les deux cavaliers avaient continué leur marche et s'approchaient de Beyrouth dont on apercevait au loin les murailles blanches.

Beyrouth (l'ancienne Beryte) est digne d'être la ville d'une aussi belle campagne que celle qui l'entoure. Élégamment étendue vers la mer, descendant d'une colline douce et gracieuse, la tête dans les nues, les pieds dans la Méditerranée, elle ressemble, selon l'expression orientale, à une charmante sultane accoudée sur un coussin vert et regardant les flots dans sa rêveuse indolence.

Ses terrasses toutes chargées de fleurs, ses maisons aux sveltes ogives, ses toits plats surmontés de créneaux en pierres ou de balustrades en bois, ses murailles mauresques aux ruines fleuries et feuillues, la couleur écarlate de ses fortifications modernes, ses rochers par groupes qui pointent sur la mer, sa rade fermée par un promontoire aigu, les mûriers blancs qui s'étendent sur ses flancs, les têtes coquettes des palmiers qui s'élèvent de ses places, les tons harmonieux de ses murs peints en bleu ou en rouge, les minarets de ses mos-

quées, les dômes de ses palais, et avant tout son ciel toujours pur, son air limpide qui permet à la vue de tout saisir et de tout détailler à la fois, cet ensemble forme un spectacle ravissant.

Cette cité, que les Romains avaient appelée *Felix* (l'heureuse), dont le sol est immémorialement fertile, dont l'origine se perd dans la fable, dont la fondation est attribuée à Saturne; cette cité, détruite par Typhon, fut rebâtie par Auguste qui ne trouva pas de meilleur emplacement pour sa colonie romaine, et qui lui donna le nom si cher de sa fille *Julia*.

Favorisé par toutes les civilisations, embellie par tous les maîtres de la terre, sa rade bien abritée semble appeler le commerce et tendre les bras au monde.

Sir William et M. Paterson approchaient de la ville, et déjà ils allaient atteindre les faubourgs, lorsqu'un cavalier, accourant à toutes brides, quitta Beyrouth et se dirigea, en sens opposé, sur la route que suivaient les deux fils de la vieille et peu poétique Albion.

En apercevant les deux Anglais, le cavalier, qui passait à fond de train, arrêta net sa monture comme savent arrêter court leurs chevaux les Arabes.

« Aoh! fit M. Paterson en retenant également son coursier, c'est Abou'l-Abbas! »

VI. — *Les nouvelles.*

En apercevant M. Paterson et sir William, Abou'l-Abbas avait arrêté son cheval d'une main si ferme et avec une secousse si brusque que le coursier arabe avait plié sur ses jarrets de derrière, traînant ses sabots dans le sable.

« Bonjour, Abou'l-Abbas, bonjour mon garçon! dit M. Paterson de sa voix placide au ton protecteur, qu'est-ce qui t'amenait à Beyrouth aujourd'hui? Tu venais me voir? Est-ce que tu as quelque peau de panthère à me proposer?

— Non! dit Abou'l-Abbas.

— Diantre! tu te négliges, sais-tu bien?... voici deux mois que tu n'as rien tué. Les panthères ont-elles donc quitté la montagne?

— Elles y abondent, au contraire.

— Alors tu es devenu paresseux.

— Non, mais vous ne me donnerez pas cher de la peau des bêtes que je veux tuer.

— Pourquoi? Si la fourrure est belle, je te l'achèterai un bon prix. N'as-tu pas été content de notre dernier marché?... cinq guinées une peau de panthère petite et jeune!

— Je vous dis que les peaux que je rapporterai ne seront pas payées ce prix-là.

— Tu n'en sais rien.

— Si, je le sais.

— Elles seront donc bien laides?

— Les panthères qui sont dans la montagne et la désolent, reprit Abou'l-Abbas d'un ton emphatique, n'ont pas de fourrure; elles ont deux pieds et point de poil, mais elles sont plus carnassières encore que les autres, car elles s'appellent les Druses!

— Ah! ah! fit M. Paterson en lançant un coup d'œil à sir William.

— Vous savez ce qui s'est passé?

— Oui, oui, oui, fit l'Anglais avec indifférence; j'ai entendu dire qu'il y avait eu du bruit par là-bas.

— Deïr-el-Kamar est en cendres!

— En vérité?... Au reste, les maisons étaient bien vieilles.

— Les Maronites ont été massacrés!

— Tous?

— Le peu qui a échappé a été la proie des Druses.

— J'espère, dit sir William, je me plais à supposer qu'il n'y avait pas de sujets de Sa Majesté britannique parmi ces Maronites?

— Aucun! aucun! » dit M. Paterson.

Puis, après un moment de silence:

« D'ailleurs, reprit M. Paterson, on fait beaucoup de bruit souvent pour peu de chose. Les Druses ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air, et les Maronites crient souvent pour quelques égratignures.

— Deux mille sept cents cadavres sont à Deïr-el-Kamar, dit Abou'l-Abbas.

— Tant que cela!

— Oui.

— Tu les as donc comptés? »

Le chasseur de panthères lança un regard foudroyant sur son interlocuteur, lequel ne sourcilla pas.

« Je vois avec peine, reprit M. Paterson, que l'on est pour ces malheureux Druses d'une intolérance extraordinaire. On les accuse de tout. C'est un fait, sir William! il ne se commet pas un assassinat en Syrie sans qu'aussitôt les Maronites ne jettent l'anathème sur les Druses. »

Puis, se tournant vers Abou'l-Abbas:

« S'il y a quelque mouvement dans la montagne, dit-il, le gouverneur de Beyrouth veillera à remettre l'ordre!

— Le gouverneur turc! dit Abou'l-Abbas en haussant les épaules avec un geste de colère. Il a été prévenu ce matin à sept heures des massacres de Deïr-el-Kamar. Il y a douze heures de cela. Il est parti immédiatement avec ses troupes, mais savez-vous où il a passé toute cette journée? Chez Malhoun-Khatoun, dans la maison même du cheik qui a ordonné les massacres, l'incendie et le pillage. Il sera à Deïr-el-Kamar demain soir, quand tout secours sera inutile, quand les Druses, qui emmènent avec eux les prisonniers, auront quarante-huit heures d'avance[1].

— Le gouverneur est un grand politique, répondit M. Paterson. Il ne faut pas se presser de juger ses actes.

— Et il ne faut pas être en péril pour attendre ses secours.

— Il fera un exemple s'il n'y a pas exagération dans les accusations portées.

— Vous croyez?

— Cela est évident. D'ailleurs, aucun Anglais n'a souffert?

— Non, dit le chasseur de panthères avec ironie; alors il n'y a que demi-mal.

— Mais qu'est-ce que tu viens faire à Beyrouth, toi, mon garçon? » reprit M. Paterson.

Abou'l-Abbas fit approcher son cheval et regarda bien en face l'égoïste enfant de la Grande-Bretagne.

« Je suis venu à Beyrouth, dit-il, pour acheter de la poudre, du plomb pour fondre mes balles, des médicaments et du linge. J'ai besoin de linge et de médicaments pour panser de pauvres chrétiens lâchement massacrés, et que j'ai été assez heureux pour recueillir; et j'ai besoin de poudre et de plomb pour faire la chasse à vos bons amis les Druses, monsieur Paterson! Il me faut vingt cadavres de Druses pour me servir d'oreiller avant la fin de la lune! Si vous rencontrez vos amis, monsieur Paterson, vous pouvez les prévenir de ce qu'a dit Abou'l-Abbas, de ce qu'il a fait, et de ce qu'il a juré d'accomplir! On m'a appelé jusqu'ici le chasseur de panthères, je veux qu'on m'appelle dans l'avenir le *chasseur de Druses!* »

Puis, avant que son interlocuteur pût lui répondre:

« Si je me suis arrêté en vous voyant, continua-t-il, ce n'était ni pour causer avec vous, ni pour vous donner mes avis. C'était pour vous apprendre une nouvelle, et je vais vous l'apprendre avec d'autant plus d'empressement qu'elle vous sera plus désagréable. Vous attendiez un convoi d'émeraudes, de rubis et de perles, n'est-ce pas?

— Oui, dit vivement M. Paterson. Ces valeurs voyagent sous le protectorat anglais, et je me plais à supposer qu'elles seront respectées!

— Le convoi venait de Damas?

— Oui.

— Il s'est arrêté à Deïr-el-Kamar?

— Mais il ne devait pas y passer! s'écria l'Anglais.

— C'est possible; mais le négociant de Damas qui vous expédiait ces trésors avait à faire parvenir à Esaü, le banquier juif de Deïr-el-Kamar, des valeurs égales aux vôtres. Le convoi a donc passé par la ville druse. Or, il était arrivé hier soir, monsieur Paterson; il devait passer la nuit dans la maison d'Esaü. Les Turcs qui l'escortaient se sont mêlés aux Druses et ont massacré les Maronites; mais pendant ce temps d'autres Druses pillaient et incendiaient la maison....

— Mes rubis, mes émeraudes, mes perles! vociféra M. Paterson.

— Pillés, volés par vos amis les Druses qui les ont pris pour les trésors du juif, monsieur Paterson. Je suis heureux de vous donner cette bonne nouvelle en vous quittant.

— Dix mille livres sterling! s'écria l'Anglais. Le tiers de ma fortune! Et tout était payé! »

Abou'l-Abbas était loin. Enfonçant ses longs éperons turcs dans le ventre de son cheval, il s'était élancé au galop et il disparaissait au milieu d'un tourbillon de poussière.

— Aoh! fit sir William en suivant des yeux le cavalier qui s'enfuyait avec la rapidité d'une flèche, je donnerais cent livres de ce cheval!

— Pillé! volé! impossible! s'écriait M. Paterson. Le pavillon anglais insulté!

— Le pavillon anglais ne couvrait pas vos marchandises, fit observer froidement sir William.

— Ma fortune!

— On contraindra les Druses à vous donner une indemnité!

— Je vais trouver Kurchid-Pacha....

— Il est dans la montagne.

— Je vais faire dresser procès-verbal.

— Aoh! fit sir William avec son air flegmatique. Deux mille sept cents personnes massacrées! Ce devait être très-émouvant, savez-vous? j'aurais voulu voir!

— Eh! dit M. Paterson en mettant son cheval au trot, si vous voulez aller dans la montagne, vous en verrez bien d'autres.

— J'irai volontiers.

— Eh bien, nous irons ensemble!

— Vous aussi voulez voir?

— Non! mais je veux rentrer dans mes colis volés et pillés.

— Alors, quand partons-nous?

— Demain matin, cette nuit peut-être, cela dépend des nouvelles que je vais recevoir en entrant à Beyrouth. »

1. Ce fait est de la plus rigoureuse exactitude. Le P. Rousseau, ce missionnaire apostolique qui a été témoin de toutes ces scènes d'horreur, le constate dans ses lettres. Kurchid-Pacha, prévenu par les consuls, se mit en route pour Deïr-el-Kamar; mais il alla passer la journée chez le chef des Druses assassins et il mit *vingt-cinq heures* pour accomplir le trajet de Beyrouth à Deïr-el-Kamar, qui se fait facilement en *cinq heures!* (*Note de l'auteur.*)



Les deux cavaliers, pressant leur allure, atteignaient alors la porte de la ville.

Abou'l-Abbas, lui, avait disparu à l'extrémité opposée de la plaine; il gagnait la route des montagnes. Son cheval, avec cette sûreté de pieds qui distingue la race arabe, franchissait tous les obstacles, galopant sur tous les terrains, enfonçant les buissons qu'il ne pouvait franchir, courant d'un même train sans mouiller aucun poil de sa robe luisante.

La nuit commençait à venir, descendant rapidement comme elle descend en Orient. De larges ombres couraient dans le ciel, enveloppant les cimes du Liban et l'occident était rouge, embrasé, ardent comme une fournaise.

Des hurlements sinistres retentissaient dans la plaine, dans les gorges, dans la montagne : c'était le chacal qui commençait son concert nocturne. Il faut avoir été en Orient, avoir passé des nuits dans le désert, sous l'abri de la tente, pour se faire une idée de ce que peut être le cri du chacal. C'est un sabbat infernal, incessant, s'élevant de tous les points à la fois, se répondant de tous les côtés comme des échos sonores. Il faut bien des nuits précédées par de longues et pénibles fatigues pour s'habituer à dormir les oreilles déchirées par ces cris sauvages.

Abou'l-Abbas, trop accoutumé à la vie du désert pour accorder quelque attention à ces cris ordinaires de chaque nuit, pressait son cheval et atteignait les pentes du Liban. Bientôt il franchit ces premières pentes douces, et il gagna les sentiers abrupts et presque impraticables que la plume ne saurait décrire, car la langue n'a pas de mots pour les qualifier.

La nuit était venue : la lune n'était pas encore levée, et l'ombre portée par les montagnes rendait, dans les défilés étroits et tortueux, les ténèbres épaisses.

Il fallait connaître le pays aussi bien que le connaissait le chasseur de panthères pour se hasarder par ces routes de démons bordées de précipices, coupées par des abîmes, et enveloppées dans une obscurité profonde.

Abou-'l-Abbas côtoyait les bords d'un escarpement dont la pensée seule eût suffi pour donner le vertige. Il avançait au pas de sa monture. Tout à coup il retint son cheval et s'arrêta. Penchant la tête en avant sur l'encolure de l'animal, il parut écouter....

Un bruit vague parvenait jusqu'à lui et semblait répercuté par les échos des gorges arides et sauvages.

« Les Druses! » murmura le chasseur de panthères en faisant rapidement tourner à la portée de sa main droite le long fusil accroché sur son dos.

Il poussa son cheval dans une anfractuosité et il sauta rapidement à terre. Le cheval, sans doute habitué à demeurer seul et immobile sans être attaché, s'enfonça davantage dans l'espèce de grotte naturelle, et étendant son long cou gracieux, il chercha du bout de ses lèvres quelques herbes à brouter.

Abou'l-Abbas, son fusil armé, son burnous rejeté en arrière pour avoir les mains libres, se mit à marcher le long du rocher. Il glissait dans l'ombre, demeurant caché par les ténèbres.

Le bruit qu'il avait entendu parvenait plus distinct à ses oreilles et commençait à dominer les hurlements sauvages des chacals. On eût dit une grande troupe d'hommes et de chevaux, une caravane passant dans la montagne.

En face de l'endroit où s'était arrêté Abou'l-Abbas, la route faisait un coude brusque, et un petit pont de pierre jeté sur un ravin, au fond du quel bouillonnait un torrent, la ralliait à un autre sentier gravissant le roc. Ce pont était également le point de rencontre des deux premières avec une troisième route passant derrière le bloc de montagnes contre lequel était appuyé le chasseur de panthères.

Le bruit devenait d'instants en instants plus formidable, et on distinguait des cris aigus, des clameurs, des imprécations et des grondements sourds semblables à ceux du tonnerre.

La lune, se dégageant soudain, éclaira en plein le paysage. Abou'l-Abbas se blottit derrière le tronc d'un cèdre gigantesque qui dressait là ses rameaux séculaires. Il attendit avec ce calme intrépide de l'homme habitué à lutter constamment avec le danger, et qui, dans son expérience, sait qu'il faut laisser venir à soi ami ou ennemi, et ne jamais se laisser surprendre.

Des ombres blanches se dessinaient dans la montagne; Abou'l-Abbas avait deviné juste : c'était une bande de Druses qui commençait à déboucher sur le pont, défilant à portée de fusil du chasseur de panthères. Celui-ci, l'œil fixe, la main au fusil, impassible et calme, suivait du regard ces fantômes aux vêtements encore couverts du sang des chrétiens.

Cent cinquante Druses environ défilèrent à cheval, marchant par groupe et encombrant l'étroit sentier. Après eux, venaient des Druses à pied, puis une masse confuse et ensuite une autre troupe de Druses à pied et à cheval.

C'était une colonne avec son avant-garde et son arrière-garde. Abou'l-Abbas se pencha avidement pour distinguer plus nettement cette masse du centre. C'était de là que partaient les cris aigus, les clameurs déchirantes auxquelles répondaient les hurlements menaçants des Druses.

« Oh! » fit Abou'l-Abbas avec un frémissement qui parcourut tout son être.

Il distinguait! il voyait et tout son sang refluait vers son cerveau et sa main fiévreuse torturait la batterie de son long fusil que par deux fois il épaula avec rapidité, mais que chaque fois il laissa retomber avec un geste de fureur sourde.

Cette masse confuse qui marchait au centre était composée de malheureuses créatures humaines que poussaient les Druses avec la pointe de leurs yatagans nus.

Quelques hommes, dépouillés de leurs vêtements, marchaient les bras étroitement attachés au corps, les mains liées derrière le dos, dans l'impossibilité de tenter un mouvement, mais la masse était formée par des femmes et des enfants.

Les pauvres femmes, échevelées, les mains attachées comme celles des hommes, les pieds nus ensanglantés, se traînaient en poussant des gémissements.

Quelques-unes tombaient à genoux, les Druses les relevaient à coups de crosses ou les frappaient avec le plat de leurs yatagans. D'autres bandits enroulant leurs doigts maigres et nerveux dans les tresses flottantes des chevelures, traînaient leurs victimes, leur déchirant le corps sur les pierres du chemin. Ceux-ci en poussaient d'autres avec l'extrémité du canon de leur fusil dirigé sur leur poitrine et les contraignaient à s'avancer à reculons.

Puis parfois, un homme tombait frappé par un coup de sabre.... Un enfant était arraché des bras garrottés de sa mère, enlevé, balancé dans l'espace et lancé dans le précipice. Et des hurlements féroces dominant les cris de douleur, accompagnaient ces horribles exécutions.

Abou'l-Abbas était là, haletant, fasciné, seul contre plus de cinq cents hommes et se demandant s'il devait entreprendre la lutte.... La lune éclairait ces abominables scènes.... Les Druses défilaient toujours.

Enfin.... ils passèrent. Abou'l-Abbas s'élança hors de sa cachette.

« Victorine est là! dit-il. Ce sont les prisonnières de Deïr-el-Kamar!... »

Un Druse, un traînard, venait à cent pas en arrière de ses compagnons : il traînait par les cheveux une pauvre jeune fille, demi-morte, dont il lacérait le corps nu avec la pointe de son poignard. La victime n'avait plus la force de crier : elle agonisait.... Le Druse avançait en chantant et en poussant des hurlements joyeux....

Tout à coup, il chancela, s'arrêta, porta les mains à sa gorge et laissa retomber le corps de la jeune fille. Un cri expira sur ses lèvres.... il roulait à terre étranglé.

Un lacet de soie fait avec l'une de ces ceintures si fines et si fortes dont les fabriques orientales ont seules le secret, s'était enroulé autour de son cou et l'avait étouffé avec une rapidité merveilleuse.

La jeune fille était morte. Abou'l-Abbas était à cheval sur le corps étendu du Druse et d'une main énergique il achevait la strangulation.... Le Druse se roidit, frissonna et demeura immobile. Le monstre venait de rendre le dernier soupir.

« Celui-ci ne comptera pas! » dit Abou'l-Abbas.

La lune éclairait cette scène dramatique.... au loin on entendait toujours le bruit confus de la marche des Druses et les cris déchirants des prisonnières.

En un clin d'œil, Abou'l-Abbas avait dépouillé le Druse des vêtements qu'il portait. Lui-même, il arracha ceux qui couvraient son propre corps et il se mit en devoir de revêtir le costume du féroce assassin.

Enlevant le cadavre nu, il le lança dans l'abîme ouvert sur sa gauche. Puis il reprit son fusil et, recouvert des vêtements qu'il venait de prendre, il s'élança dans la montagne dans la direction qu'avait suivie la troupe sanguinaire.

« Si Victorine est là, murmura-t-il d'une voix frémissante, je le saurai! où on la conduira je le saurai, et par le Dieu vivant! je la sauverai!... »

Il atteignait alors la queue de la colonne....

Ernest Capendu.

(Reproduction et traduction interdites. — La suite au prochain numéro.)

L'ENCARNADO,

ÉPISODE DES GUERRES CIVILES ESPAGNOLES.

XIV. — *Le secret d'une femme.*

Paquo était enchanté; il avait trouvé chez Casilda ce qu'il avait le plus désiré, il satisfaisait de cette façon aux désirs formulés par l'*Encarnado*; la fortune lui souriait de tous les côtés; amour et amitié s'étaient unis pour lui tresser une couronne de roses.

Casilda, comme toutes les femmes, brûlait d'impatience de connaître les Tours Vermeilles, la *Compagnie rouge*, l'*Encarnado*.

Elle était littéralement dévorée de la soif de l'inconnu, et ses petits pieds frappaient la terre, tandis que sa tête inquiète cherchait à dominer les obstacles qui entravaient sa vue.

N° 374. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

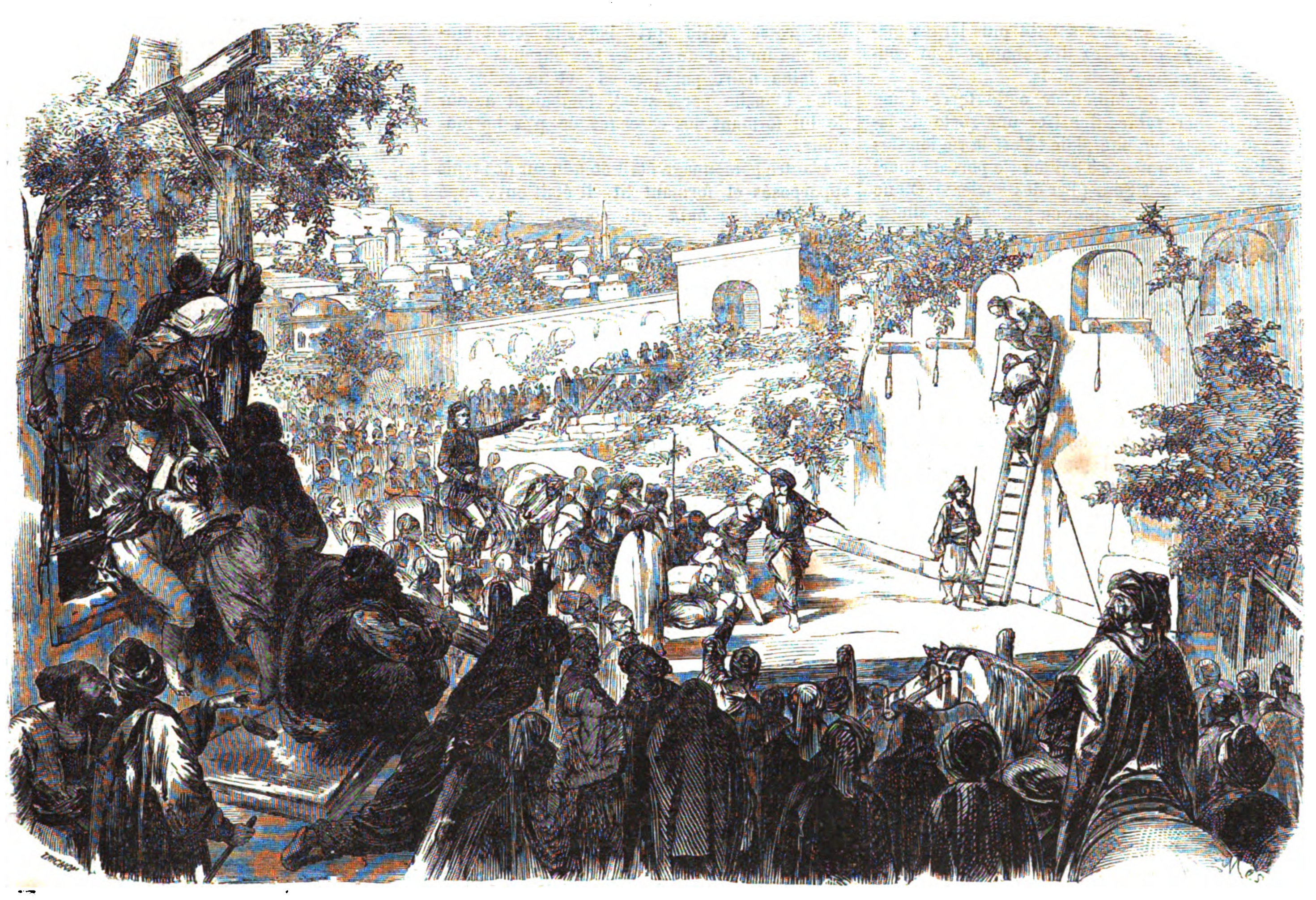
JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

1er Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Ils leur ont lié les mains derrière le dos pour les mettre à mort. (Page 133, col. 2.)

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

—

VII. — *Les sables.*

Ce qu'il y a de plus remarquable en Syrie, après la beauté merveilleuse du pays, c'est sa diversité extraordinaire. Il n'existe peut-être pas au monde de point de vue où l'homme paraisse plus petit et Dieu plus grand que de cette terre si dotée par le ciel, si convoitée par les peuples.

Là tout est majestueux, splendide, imposant ; à côté des plaines d'une richesse inouïe, comme celle que nous venons de décrire, comme cette plaine de Beyrouth dans laquelle nous venons de rencontrer les deux Anglais, se dressent des montagnes d'une sauvagerie effrayante, comme celles dans lesquelles se passe, à l'heure même où sir William et M. Paterson rencontraient Abou'l-Abbas, une des scènes principales de notre récit.

Géologiquement, la Syrie est une vaste chaîne de montagnes, dont l'un des versants regarde l'ouest, et descend de couches en couches jusqu'au niveau de la Méditerranée, tandis que l'autre versant qui appartient à un sol plus élevé, aboutit à un plateau borné par l'Euphrate au nord-est et par les sables du *Berraï-el-Cham* au sud-est.

Des deux grandes chaînes principales comme de deux larges fleuves, s'échappent mille chaînons divers, dont les uns vont rouler dans les flots, dont les autres s'égarent dans les plaines, dont quelques autres, tournant sur eux-mêmes, forment des cercles resserrés, emprisonnent des vallons et ouvrent des abîmes.

Cette disposition géologique offre tous les climats et toutes les variétés du sol. Ici, des rivages dépouillés et presque torrides ; là des plateaux fertiles et tempérés ; plus haut des sommets boisés et neigeux ; puis de longues et creuses vallées, puis encore des escarpements surmontés de verdoyants mamelons, puis des pics qui dépassent les nuages ; et, enfin, à l'est, des campagnes fertiles où le soleil darde ses plus fécondants rayons.

Cette muraille protectrice de montagnes, si utile contre le déchaînement des vents ou contre les ardeurs de la lumière solaire, rend le sol propice à presque toutes les cultures, et voit naître sur ses larges gradins des productions des espèces les plus différentes, des arbres de toutes les essences les plus variées et les plus opposées.

Ainsi, au pied du Liban se rencontrent, avec abondance, le coton, le sésame, le tabac et

même la canne à sucre ; puis, ainsi que nous l'avons dit déjà, le palmier et l'aloès, l'olivier et l'oranger y forment des bois touffus.

Sur le premier flanc, au contraire, au-dessus des collines les moins élevées, le figuier apparaît et la vigne s'attache aux rameaux des chênes et des mûriers, des platanes et des pins parasols.

Plus haut encore, aux approches de la région des tempêtes, les arbres du Nord, le sapin et le cyprès, poussent à côté du colossal sycomore et du cèdre, ce roi des végétaux. C'est là que l'on voit des troncs de plus de quatre-vingts pieds de largeur lancer des branches dont quelques-unes atteignent une longueur phénoménale.

Descendez dans les terrains les plus bas, vous y trouverez le riz dans les marécages qu'il aime. Remontez sur les plus larges plateaux, vous trouverez des champs tout couverts de froment et de maïs.

Cependant au milieu de cette terre d'une fertilité incroyable, il existe une sorte de lacune, une tache, une plaie : c'est la région des sables qui commence à Saidèh (le port de mer) et même jusqu'à Sour (Tyr des anciens). On ne sait comment s'expliquer ce phénomène singulier, ce morceau du Sahara, jeté à travers une nature si riche et si verdoyante.

Les Arabes, dans leur simplicité, prétendent qu'il existe des sources de sable comme il y en a d'eau, ils croient ainsi que des courants souterrains transportent à une grande distance, d'El-Arich par exemple au centre de la Syrie, des flots de sable auxquels des tremblements de terre donnent ensuite des issues et qui se répandent sur le sol comme une marée montante. Toujours est-il que ces sables, qui presque tous sont d'un rouge foncé, s'amoncellent en collines, forment des dunes mouvantes fort difficiles à traverser, lesquelles engloutiraient les voyageurs qui les traversent si un vent impétueux s'élevait tout à coup, si un *simoun* venait aussi de l'Arabie.

Au milieu de cette plaine de sable, près des ruines de l'ancienne Tyr, sont trois puits nommés *Ras-el-Aïn* par les musulmans, et *Puits de Salomon* par les chrétiens.

L'ensemble de ces puits, formé d'un ciment plus dur que la pierre, s'élève à plus de quinze pieds du sol. On parvient à la margelle par une pente douce que peuvent monter les animaux tout aussi bien que les hommes et là, ce qui frappe l'esprit d'étonnement, c'est qu'au lieu d'apercevoir l'eau profondément enfouie, on la voit, au contraire, au ras de la plus haute maçonnerie, bouillonnante et écumante comme un torrent et s'épandant à travers plusieurs canaux.

Comment cette eau si abondante et si limpide surgit-elle ainsi au milieu d'une plaine desséchée ? C'est ce qu'aurait certes dû nous apprendre Salomon qui fit, dit-on, construire ces puits pour reconnaître les services que lui avaient rendus Héram de Tyr et sa marine, et ses architectes, lors de la construction du temple de Jérusalem. Toujours est-il que l'eau existe et que grâce à elle, une oasis rafraîchissante est établie au milieu de ce désert de sable.

Douze hommes jeunes encore étaient assis au centre de cette oasis. Tous avaient les traits pâlis, tirés, l'expression du visage fatiguée et assombrie. Tous demeuraient silencieux. On eût dit un aréopage de martyrs résignés. Ces hommes portaient le costume adopté par les Maronites. Des armes étaient à côté de chacun d'eux. Des provisions de bouche étaient étalées sur l'herbe qui bordait la grande margelle du principal puits.

Une douzaine de palmiers, quelques figuiers, un buisson d'aloès, formaient l'ensemble restreint de la végétation. Tout autour, à l'horizon, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, tout était sable.

Près des hommes, autour du second puits, des chevaux broutaient en liberté, avec ce calme du coursier arabe et cette quiétude de regard, alors qu'il a à sa portée de l'eau, cette rareté du désert.

Non loin du troisième puits, à l'ombre d'un palmier gigantesque, deux autres hommes causaient.

L'un était accroupi, à la turque, sur un de ces tapis de haute laine comme les Arabes en mettent sur leurs chameaux. Il fumait gravement sa pipe indienne au fourneau énorme, au tuyau très-court et qui ressemble assez à une grosse vessie après laquelle serait emmanché un fétu de paille. Les burnous (celui en laine noire par-dessous, et un autre en laine blanche par-dessus), tombaient autour de lui formant des cascades de plis harmonieux.

L'autre personnage était étendu sur des tapis superposés et formant lit. Il était enveloppé d'un immense *haïk* qui couvrait ses vêtements.

(Le *haïk* est une grande pièce d'étoffe très-claire, dans laquelle les Arabes s'enroulent. Ce voile très-léger a l'avantage de laisser pénétrer l'air tout en défendant le corps contre la poussière et les piqûres des insectes).

Le personnage recouvert du haïk paraissait malade. Sa figure était pâle, et des bandes de toile s'enroulaient autour de sa poitrine, comme si elles eussent été destinées à panser une blessure.

« Alors, vous vous sentez plus fort, monsieur Henri? disait le fumeur.

— Oui, mon bon Abou-'l-Abbas : je suis presque guéri, grâce à tes soins, et cette nuit je pourrai monter à cheval.

— C'est bien tôt!

— J'ai hâte de commencer la campagne, et je souffre plus en songeant à Victorine que je ne souffrirais de ma blessure. Elle est vivante, n'est-ce pas?

— Oui.... du moins elle l'était encore il y a quatre jours.

— Que veux-tu dire? Craindrais-tu que les monstres eussent massacré une jeune fille innocente.

— La jeunesse et l'innocence ne sont pas une préservation contre la rage sanguinaire des Druses. Aussi serais-je peu rassuré si je ne savais un autre motif de sécurité. »

Henri fronça les sourcils.

« Ce que tu m'as dit est donc vrai? demanda-t-il.

— Oui, répondit le chasseur de panthères.

— Le cheik est épris de Victorine?

— Il l'aime depuis trois mois, et je ne jurerais pas que cet amour ne fût une des causes principales du massacre de Deïr-el-Kamar.

— Comment?

— Vous ne connaissez pas encore les Druses ni les Turcs. Vous apprendrez à les connaître. »

Henri frissonna.

« Il faut partir cette nuit! dit-il.

— Nous partirons; répondit Abou'l-Abbas.

— Es-tu sûr de ces hommes? »

Henri désigna les Maronites.

« Je crois pouvoir compter sur eux, répondit Abou'l-Abbas. J'ai choisi les plus énergiques. D'ailleurs tous doivent ressentir une haine mortelle pour les Druses. Il n'y a pas un de ces hommes qui n'ait vu massacrer les siens, piller ses biens et brûler sa maison. Ils ont tous juré vengeance, et je m'arrangerai pour qu'ils tiennent leur serment.

— Mon Dieu! dit Henri en pressant son front dans ses mains, j'ai peine à m'expliquer ce qui s'est passé.... Il me semble que rien de ce que j'ai vu n'est vrai; que j'ai fait un mauvais rêve, mais que la réalité ne peut être aussi terrible. Quand je songe qu'il y a cinq jours seulement j'étais à Deïr-el-Kamar, calme, heureux, confiant dans un avenir tout constellé de promesses de bonheur, près d'une jeune fille que j'aimais et que j'allais bientôt nommer ma femme : ma main dans celle d'un ami dévoué et sincère, entouré d'un père et d'une mère pour lesquels je ressentais déjà une affection toute filiale; quand je me reporte à cette journée du 3 juillet et que je reviens à la réalité!... Quand je me dis que ce père et cette mère sont morts, que cet ami est blessé, perdu, tué sans doute, que cette jeune fille est prisonnière, que mon bonheur est à jamais détruit.... je me prends à douter malgré moi et à me demander si je dois accuser la Providence!

— Les Druses ont passé entre vous et l'avenir. Où il y avait écrit : *Bonheur*, ils ont écrit : *Deuil!*

— Et être blessé moi-même! reprit Henri avec rage. Avoir été cloué par la souffrance, condamné à une inaction horrible, tandis que le martyre menace celle que j'aime!... Si elle était morte, Aboul'l-Abbas! Si les Druses l'avaient tuée!

— Non! non! elle est vivante!

— Tu en es sûr?

— Je l'ai vue.

— Et Olivier?

— Je l'ai vu aussi.

— Tu ne me trompes pas? tu ne veux pas chercher à me donner une illusion dont la perte serait pour moi un coup mortel?

— Je les ai vus tous deux, vous dis-je, et j'ai parlé à M. de Cast.

— Oh! Dis-moi cette scène. J'avais la fièvre quand tu me l'as racontée.... j'avais le délire.... j'ai oublié sans doute!

— Eh bien! dit le chasseur de panthères, quand j'eus jeté dans le ravin le corps du Druse, et que je fus vêtu du costume du bandit, je rejoignis la troupe. Je connais ce pays depuis trop longtemps pour ne pas être familiarisé avec tous les usages et les dialectes des peuplades diverses qui l'habitent. J'étais certain que les Druses me prendraient, dans l'obscurité surtout, pour un des leurs. Donc, je me mêlai à eux sans hésiter. Durant quatre heures je les suivis pas à pas, parcourant leurs rangs, explorant la colonne, assistant aux faits les plus monstrueusement horribles, les plus profondément repoussants. Je ne crois pas que l'imagination humaine puisse enfanter des raffinements plus grands de férocité et de tortures. Enfin, après des recherches, d'abord infructueuses, je finis par découvrir, au milieu de cette masse compacte de femmes et d'enfants, Noémie, la fille du juif Esaü, la compagne de Victorine.

— Après? dit Henri qui était suspendu, pour ainsi dire, aux lèvres du chasseur de panthères.

— Ce fut par elle que j'appris que Victorine était vivante. Seulement elle avait été mise à part des autres prisonnières par ordre du cheik, et elle marchait en tête de la colonne, au milieu des chefs druses, derrière le cheval de Malhoun-Khatoun.

— Ensuite? demanda encore Henri.

— J'appris encore que M. de Cast était parmi les prisonniers. Il était garrotté sur un âne, ses blessures l'empêchant de se tenir debout.



— Pourquoi les Druses l'avaient-ils emmené?

— M. de Cast est riche; il a toute sa fortune à Damas; il peut payer une forte rançon. Les Druses ne détestent pas l'argent. Quand je connus tous ces détails et la situation de chacun, j'eus d'abord la pensée de les sauver tous, mais le moyen? J'étais seul au milieu de plus de cinq cents Druses connaissant la montagne aussi bien que moi. M. de Cast ne pouvait marcher, Victorine était surveillée étroitement. Je ne pouvais même avoir l'idée de parvenir jusqu'à elle. Les chefs druses et Malhoun-Khatoun surtout me connaissent; ils m'eussent sur-le-champ deviné : je me fusse perdu sans utilité. Cependant je me glissai, à la faveur des ténèbres, sur le devant de la colonne, et je pus constater la véracité des assertions de Noémie. Victorine était prisonnière et gardée par deux Druses qui marchaient de chaque côté de son cheval. Le cheik la précédait, tournant souvent la tête vers elle. L'agah turc était derrière.... M'approcher était impossible, le tenter eût été folie. Mais je cherchai M. de Cast; je le trouvai : il avait repris connaissance, bien qu'il souffrît énormément. Il me reconnut cependant et me fit un geste de la main. Sa première parole fut pour vous.

« Henri? me dit-il d'une voix affaiblie.

— Il a été sauvé! » dis-je.

M. de Cast fit un effort pour se dresser, mais il ne put y parvenir. La route que nous suivions se bifurquait alors dans la montagne. Un sentier montait à droite, un autre descendait à gauche. Les Druses n'avaient fait aucune attention à moi, ils me prenaient pour un des leurs, et j'étais en parfaite sécurité au milieu d'eux. L'âne qui portait M. Olivier avait ralenti sa marche; nous étions à une assez grande distance de l'avant-garde de la colonne, composée uniquement de cavaliers. Les fantassins, escortant les femmes, les enfants et les prisonniers, étaient un peu en arrière. A droite de nous, dans la montagne, il y avait une passe creusée par les eaux d'hiver. Une pensée rapide me traversa le cerveau. Je saisis M. de Cast dans mes bras :

« Voulez-vous fuir? lui dis-je.

— Non! répondit-il.

— Je connais cette passe; un seul homme peut la franchir à la fois, je la défendrais contre dix mille Druses!...

— Je te défends de m'emporter! dit-il avec énergie.

— Pourquoi? demandais-je.

— Parce que ma fuite serait pour ces monstres une occasion de crimes nouveaux. Si un prisonnier s'échappait, ils seraient capables de massacrer tous les autres! D'ailleurs, puis-je laisser Victorine seule au milieu des Druses?

— Mais où vous conduisent-ils?

— A Damas.

— A Damas?... Le cheik a là son *harem*....

— Son *harem!* s'écria Henri de Villeneuve en se dressant et en interrompant Abou'l-Abbas.

— Oui. Malhoun-Khatoun est l'un des plus riches du pays; vous le savez bien!

— Son *harem!* répéta Henri, comme si ce mot eût brûlé ses lèvres. Son harem! »

Et, se levant avec un effort désespéré :

« Abou'l-Abbas! s'écria-t-il, il faut partir! Il faut nous rendre sur-le-champ à Damas! Ce cheik est un monstre!... Mes armes! mon cheval!... Partons! »

Et Henri, la fièvre dans les regards, la fièvre dans les gestes, frémissait de tout son être et avait retrouvé, par l'effet d'une surexcitation morale extraordinaire, les forces physiques que sa blessure lui avait fait perdre. Abou'l-Abbas s'était levé et lui avait pris la main.

« Oui, dit-il, nous allons partir; oui, nous allons tout tenter pour arracher Victorine aux mains des Druses; mais calmez-vous, monsieur Henri! Victorine ne court en ce moment aucun péril sérieux. Si l'amour de Malhoun-Khatoun la menace, il est un autre amour qui la préserve, c'est celui de l'agah Osman-ben-Assah!

— Osman aime Victorine!

— Oui!

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai deviné.

— Cet ange entre deux démons!

— Ces deux amours sont sa sauvegarde, vous dis-je, car l'un la défend contre l'autre. Le cheik et l'agah veilleront chacun sur le trésor qu'ils convoitent tous deux. D'ailleurs les massacres des chrétiens occupent ardemment tous les Druses, et tant que ces massacres dureront, Victorine n'aura rien à redouter.

— Mais l'un de ces deux hommes peut tuer l'autre! s'écria Henri; les Orientaux procèdent-ils autrement que par le meurtre alors qu'une rivalité les sépare?

— Cela est vrai!

— Et Victorine sera à la merci du vainqueur! Peut-être y est-elle à cette heure! Il faut partir, Abou'l-Abbas, il faut partir! Si ces hommes refusent de nous accompagner, nous irons seuls, et la justice du ciel nous viendra en aide!

— Ces hommes nous accompagneront, répondit le chasseur de panthères, et ils nous aideront de tous leurs efforts.

— A cheval! alors : à cheval!

— A cheval! » répéta Abou'l-Abbas en se tournant vers les Maronites.

Pour s'adresser aux hommes couchés près du premier puits, le chasseur de panthères s'était retourné. Il avait alors la face dans la direction du sud-est. Tandis que les Maronites se levaient avec empressement, les regards d'Abou'l-Abbas s'étaient dirigés machinalement vers l'horizon.

Tout à coup il tressaillit : ses yeux demeurèrent fixes, et une anxiété profonde put se lire sur son visage.

« A cheval! à cheval! cria-t-il.

— Qu'est-ce encore? demanda Henri surpris par l'éclat de voix du chasseur de panthères.

— Le *khamsin!* répondit Aboul'l-Abbas en levant son bras dans la direction du sud-ouest. Le vent du désert! »

VIII. — *Le vent du désert.*

Le ciel, de pur et d'éthéré qu'il était, venait de se rembrunir subitement à l'horizon. C'était à peine si l'on apercevait le disque du soleil. On voyait flotter, dans une colonne oblique d'atomes lumineux, une poussière impalpable ressemblant à un épais brouillard. Des nuages d'un jaune terne s'amassaient au sud-ouest, roulaient, s'étendaient, s'aplanissaient et se fixaient. Un bruit sourd retentissait au loin. Toute la nature prenait une teinte sinistre.

Khamsin, siroco, simoun, trois dénominations différentes, selon les pays et les climats, pour un même et terrible fléau : *le vent du désert*. Qui n'a pas éprouvé les effets de ces tempêtes instantanées, effrayantes, épouvantables, ne peut s'en faire une idée même approximative.

A la première bouffée du *khamsin* ou du *siroco*, un silence effrayant règne partout : les travaux et les mouvements de la vie cessent, les animaux se cachent et on n'entend que le bruit de l'ouragan. Les habitants des villes et des villages se réfugient à la hâte dans leurs maisons ou se jettent sur des divans ou sur des nattes, après avoir fermé portes et fenêtres, pour se garantir de la poussière fine et pénétrante que soulève le tourbillon.

Le Bédouin, si indifférent d'ordinaire aux vicissitudes de l'atmosphère, renforce à la hâte les piquets de sa tente, double les cordes, ferme hermétiquement les issues, s'enveloppe dans ses burnous, se couvre la bouche, et s'étend à plat ventre.

Le chameau est l'animal qui pressent de plus loin ces atteintes du vent du désert. Il s'arrête au premier symptôme, refuse d'avancer et creuse un trou dans le sable avec son pied afin d'y enfouir sa tête. Alors les caravanes s'arrêtent; on range les chameaux en cercle, les jarrets enfoncés dans l'arène sablonneuse, la tête basse, la croupe au vent, serrés et appuyés les uns contre les autres. Les hommes se placent au centre et l'on attend! Alors les rumbs les plus violents viennent se briser dans leur impuissance contre ce rempart animé : les trombes roulent et se divisent sur ce dôme colossal et vivant, et le chameau a rendu un service de plus à l'habitant du désert!

Mais malheur à ceux que le *khamsin* surprend au milieu des sables! Rien alors ne peut prémunir contre ses effets. Il roule dans ses tourbillons des colonnes mortelles, et souvent le sable est fouetté avec une telle violence, que chaque grain flagellant la figure et les mains, perce la peau et fait jaillir le sang[1].

« A cheval! à cheval! » avait crié Abou'l-Abbas effrayé par l'approche du phénomène.

En un clin d'œil les Maronites, comprenant le danger, furent prêts et en selle. Henri, bien que récemment arrivé en Syrie, connaissait les effets du *khamsin*, et il se hâta de quitter l'oasis. Tous partirent au galop, fuyant l'ouragan, se dirigeant vers le nord-est, dans l'espoir d'atteindre la montagne avant que le funeste fléau ne se fût abattu sur eux.

Les chevaux arabes, surexcités et comprenant le péril, couraient avec une rapidité merveilleuse, mais le *khamsin* courait plus fort et plus vite encore.

Le ciel avait pris des teintes sanglantes; les arbres de l'oasis des *Puits de Salomon* ne paraissaient plus au loin, derrière les cavaliers, que comme des silhouettes plus sombres, dans une atmosphère grisâtre. L'odorat était frappé d'une odeur de terre semblable à celle qui se développe au début d'un orage après une longue sécheresse.

Henri et ses compagnons, sans subir encore les rafales dévastatrices, en ressentaient déjà les pernicieux effets précurseurs. La poussière impalpable que le *khamsin* chassait devant lui provoquait la toux et l'éternument, fatiguait le gosier, desséchait la bouche, alourdissait la tête et poussait au sommeil.

Les chevaux, subissant la même influence, respiraient avec peine, soufflaient bruyamment, ralentissaient leurs allures et leurs pieds légers semblaient alourdis.

Bientôt une première rafale, terrible, effrayante, souleva les burnous et fit courber les cavaliers sur leurs selles aux doubles pommeaux....

Aboul'-l-Abbas jeta autour de lui un regard

1. En 1838, plus de *quarante mille* pèlerins musulmans allant à la Mecque étaient campés dans le désert lorsque le *khamsin* se déchaîna tout à coup. Les tentes furent déchirées, emportées, jetées au loin. Beaucoup de voyageurs furent tués sur le coup et tombèrent frappés d'apoplexie. D'autres étouffés par le sable et par la poussière impalpable, présentèrent bientôt les symptômes colériques les plus alarmants. Un grand nombre furent frappés de cécité : ils avaient les yeux brûlés par le sable. Un tiers au plus parvint à échapper, et affolés par la terreur, ils s'empressèrent d'offrir un sacrifice à Allah pour désarmer sa colère. (*Note de l'auteur.*)

désolé. Pas un abri ne s'offrait à sa vue, et les montagnes étaient distantes encore de plus de deux lieues. La mort venait, et il ne pouvait rien pour la combattre.

Henri, épuisé déjà par sa blessure, se soutenait à peine, et un miracle d'énergie l'empêchait seul de rouler sur le sable, qui se soulevait déjà en tourbillons menaçants. Bientôt ces tourbillons, colonnes opaques aux teintes jaunes et cuivrées, se convertirent en nuages, et la vue fut obstruée, tandis que la respiration faisait défaut.

Les chevaux, tremblants et affolés, refusèrent d'avancer.

S'arrêtant ensemble, ils se roidirent sur leurs jarrets, et les cavaliers les sentirent frémir sous eux. Les pauvres bêtes, épuisées, étouffées par la poussière et par le sable, étaient incapables de continuer leur course.

Le *khamsin* éclatait alors dans toute sa fureur. On ne voyait pas à trois pas de distance; l'atmosphère était chargée de poussière et de sable, et le vent brûlant apportait ses rafales embrasées et mortelles.

Abou'l-Abbas poussait des rugissements de colère. Lui, l'homme de la lutte, il se sentait impuissant à lutter! Deux Maronites, frappés d'apoplexie, venaient de rouler à terre, et leurs chevaux, débarrassés du poids de leurs cavaliers, se sentant plus légers, prirent le galop. Cet incident sembla vouloir sauver les malheureux. Les autres chevaux, excités par la vue de leurs camarades, reprirent leur allure vive et on se rapprocha encore des montagnes; mais le vent redoublait de fureur, la respiration devenait impossible.... la lutte ne pouvait continuer....

Trois autres Maronites tombèrent comme étaient tombés les deux premiers, pour ne plus se relever. La petite troupe, composée d'abord de quatorze cavaliers, était réduite à huit. Henri roulait sur sa selle, menaçant à chaque secousse de perdre les étriers. Ne plus fuir, c'était mourir.

Le sable obscurcissait l'air au point que la nuit était complète. On ne voyait rien, on ne distinguait rien. Des ténèbres opaques rendaient la direction de plus en plus impossible à suivre.

Les chevaux s'étaient arrêtés de nouveau, et deux d'entre eux venaient de s'abattre sous leurs cavaliers. Le sable formait çà et là des montagnes mobiles, s'élevant, s'abaissant, se déroulant et se réédifiant ensuite, menaçant de tout entraîner dans leurs flots dévastateurs.

C'était un spectacle inouï, fantastique, qu'aucune imagination ne saurait inventer, qu'il faut avoir vu pour le comprendre dans toute son horreur, près duquel nos trombes d'Europe qui désolent une vallée, renversent des fabriques et déchirent des toitures, ne sont que des souffles bons à détruire des jouets d'enfant. Que de caravanes disparues dont les destinées sont demeurées inconnues, et que le vent du désert a anéanties jusqu'au dernier vestige! Lions, panthères, chacals n'osent affronter le fléau. Ils fuient devant la tempête, et le chameau, l'autruche eux-mêmes, ces deux hôtes du désert, périssent alors que l'océan de sable les entraîne dans ses vagues toutes-puissantes.

Les cavaliers s'étaient rangés en demi-cercle, le dos au vent, leurs burnous agités, immobiles, haletants, s'attendant à être ensevelis sous cette lame mobile qui tourbillonnait autour d'eux....

Abou'l-Abbas s'était élancé à terre, et, sans dire un mot, sans que ses compagnons même se fussent aperçus de son absence, il avait disparu....

Les minutes s'écoulaient plus longues que des siècles, remplies d'angoisses et de terreur. Personne n'avait la force de formuler un son. Les chevaux faiblissaient et menaçaient de se coucher.... Encore quelques instants peut-être, et c'en était fait de ces hommes qui ne pouvaient lutter....

Tout à coup une voix haletante résonna, dominant le bruit de la tempête.

« Courage!... Venez!... dit-elle, tâchez de faire marcher vos chevaux!... »

Chacun entendit sans comprendre. Abou'l-Abbas surgit au milieu des cavaliers anéantis, et, saisissant le cheval d'Henri par la bride, il l'entraîna.... Le *khamsin* éclatait avec une rage plus furieuse. Le sable s'élevait, emporté jusqu'aux hautes régions de l'atmosphère.

IX. — *Youssuf-Bey.*

Il était onze heures du soir, la nuit était sombre. Le *khamsin* faisait toujours entendre ses lugubres mugissements, et l'air était chargé de vagues poussiéreuses qui se heurtaient, se mêlaient, se croisaient. La plaine de sable offrait toujours le même tableau d'horreur et de désolation.

A onze heures et demie la lune se levait. L'apparition de l'astre sembla apporter une perturbation dans l'atmosphère. Le vent céda tout à coup, les nuages de poussière retombèrent sur le sol, et la lune se montra timidement au milieu d'un brouillard de poussière. Mais ce moment de calme devait être court. Au loin le ciel, toujours noir et gros de nuages, annonçait un moment de repos pris par le terrible ouragan plutôt que la fin de la tourmente.

Le *khamsin*, au reste, ne finit jamais ainsi. Cependant un instant de calme, disons-nous, régna sur cette mer de sable en furie. Un morne silence succéda au mugissement de la tempête, et les vagues terreuses devinrent immobiles et comme subitement pétrifiées. Çà et là, dans la plaine, se dressaient des montagnes de sable accumulées par le terrible vent du désert, des dunes mouvantes de plusieurs mètres de hauteur.

Tout à coup cependant l'une de ces dunes de sables, la plus haute et la plus vaste, sembla s'entr'ouvrir sur l'un de ses flancs; une ombre surgit : c'était celle d'un homme.

La lune, dont les rayons tombaient d'aplomb sur cette ouverture pratiquée, en éclaira faiblement l'intérieur, et à sa pâle clarté, on eût pu voir une sorte de grotte dans le fond de laquelle se mouvaient des ombres.

L'homme qui venait de sortir de cet antre se retournait et appelait; un autre homme surgit à son tour et vint le retrouver, puis deux chevaux, tirés par leur bride, s'avancèrent. Le premier des deux hommes interrogea rapidement l'atmosphère et examina l'horizon en se tournant vers le sud-est. De ce côté le ciel était noir.

« A cheval! dit-il vivement. Nous aurons le temps de gagner la montagne. J'aperçois les cimes du *Ras-ab-Abiad* (la tête blanche). A cheval, monsieur Henri! nous aurons le temps d'atteindre la montagne avant le retour du *khamsin* et alors nous serons sauvés!

— Mais nos compagnons, Abou'l-Abbas? demanda le second personnage en s'élançant en selle.

— Ils sont morts!

— Tous?

— Croyez-vous qu'on puisse échapper au *khamsin* dans le désert des sables? Un miracle nous a seuls préservés! Si je ne m'étais pas souvenu de la grotte d'*Al-Kantara*, ce repaire ordinaire des panthères, si je n'avais pas su la trouver à temps, nous serions morts tous deux aussi à cette heure.

— Oui! tu m'as sauvé!

— Ne parlons pas de cela! au galop, et gagnons la montagne. »

Les deux cavaliers rendirent la main et partirent au galop. Les chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans les sables mouvants amoncelés vers la montagne par la force du vent du sud qui les avait poussés durant tout le jour.

La lune se voilait, le *khamsin* revenait plus furieux et la tempête recommençait. Les deux hommes étaient enveloppés hermétiquement dans leurs burnous, les capuchons rabattus sur les yeux et solidement fixés sur la tête. Un *haïk* couvrait leur figure, et sans les empêcher de distinguer les objets, devait les prémunir contre les premières atteintes de la suffocation qu'eût pu causer la poussière de nouveau soulevée par le vent. Chaque cheval avait également les naseaux et la bouche enveloppés d'un pan d'étoffe légère et diaphane.

Les pauvres animaux, sentant revenir aussi terrible le danger auquel ils avaient providentiellement échappé, dévoraient l'espace et fuyaient, avec la rapidité d'une flèche, vers la montagne qui devait devenir pour les cavaliers, un port de salut en les abritant non-seulement contre le vent, mais encore, mais surtout contre les sables.

Les tourbillons rapides et furieux recommençaient à s'élever : le *khamsin* soufflait avec sa terrible violence, quand les deux hommes qui voyaient à peine, qui respiraient difficilement, entendirent un bruit retentissant, continu, dominant le mugissement du vent.

« La mer! dit Abou'l-Abbas. Voici la montagne, nous n'avons plus rien à craindre! »

Effectivement, les chevaux commencèrent à monter et Henri aperçut à sa gauche la haute tige d'un palmier. On arrivait sur un terrain couvert de végétation : la plaine des sables était franchie, le danger n'était plus.

Les deux cavaliers poussèrent à la fois un soupir de soulagement et les chevaux firent entendre un hennissement joyeux. Hommes et bêtes remerciaient la Providence et saluaient leur retour à la vie!

Sans perdre une minute, Abou'l-Abbas s'élança dans un défilé étroit. Là, le vent s'engouffrait, mais les parois élevées du roc qu'il lui fallait d'abord franchir, rendaient ses atteintes moins terribles. Un doux murmure retentit soudain et les chevaux tendirent avidement leur cou allongé.

« De l'eau! » s'écria Henri en s'élançant à terre.

Depuis près de dix heures qu'ils avaient quitté les puits, et qu'ils luttaient contre le *khamsin*, les deux hommes n'avaient pas pu trouver une goutte d'eau. Leur gorge desséchée par la poussière impalpable était ardente et une soif dévorante dominait par ses tortures toutes les autres souffrances qu'ils avaient eu à supporter.

Henri arrachant son burnous, s'était élancé vers la source bienfaisante. Mais Abou'l-Abbas était à terre avant lui et le saisissant par le milieu du corps, il cloua sur place M. de Villeneuve. Du geste il lui désigna les deux chevaux libres.

Les pauvres animaux, débarrassés du *haïk* qui les préservait des atteintes du sable, demeuraient immobiles, le cou allongé, la tête suspendue au-dessus de la source, sans cependant y tremper leurs lèvres. Ils ne buvaient pas, ils respiraient la fraîcheur de l'eau.

« Ne buvez pas! dit vivement Abou'l-Abbas,

suivez l'exemple que vous donne l'instinct de nos chevaux. Attendez que votre sang soit calmé, que votre gorge soit moins sèche! Boire, ce serait mourir!

— Abou'l-Abbas a raison, dit une voix forte. Ne buvez pas! L'eau vous serait fatale : je vais vous faire donner du café. »

Henri et le chasseur de panthères s'étaient retournés brusquement. Les ténèbres étaient opaques dans cette vallée profonde et ne permettaient pas de distinguer à longue distance. Cependant les deux hommes aperçurent dans la nuit, une ombre se dirigeant sur eux. Abou'l-Abbas fit un pas en avant en portant la main à son yatagan, mais presque aussitôt, il laissa l'arme à sa ceinture et bondit avec un cri de joie :

« Youssuf-Karam! s'écria-t-il.

— Lui-même, répondit la voix. Youssuf, que tu devais retrouver à *Joughi*, Youssuf, qui t'a cru englouti par le *khamsin* dans le désert de sable et qui venait à ton aide. Tu es sauvé! Que notre Dieu soit béni!

— Es-tu donc seul, ici?

— Non. Mon camp est voisin.

— Ton camp? répéta Abou'l-Abbas avec étonnement.

— Oui, j'ai avec moi deux mille Maronites dans la montagne.

— De pauvres malheureux poursuivis!

— Non pas! dit vivement Youssuf d'une voix fière, mais des soldats qui poursuivent!

— Tu as pu organiser un corps de troupes?

— Viens avec moi et tu sauras tout! Venez, monsieur, ajouta Youssuf en s'adressant à Henri. Vous allez avoir tout ce qui vous est nécessaire pour vous remettre!

— Tes hommes sont armés? demanda le chasseur de panthères

— Tous!

— Et braves, dévoués?

— J'en réponds!

— Alors, nous pouvons attaquer!

— Nous sommes deux mille décidés à nous battre, répondit Youssuf, et nous avons plus de deux cent mille ennemis!

— N'importe! avec deux mille hommes on peut tenter bien des choses et faire fuir une armée d'assassins! Merci, Youssuf! Tu as tenu ta promesse! »

Et le chasseur de panthères, prenant le bras d'Henri, l'entraîna rapidement. Tous trois s'enfoncèrent dans la montagne. Le *khamsin* soufflait toujours avec violence, mais ses atteintes n'étaient plus mortelles.

Youssuf-Karam, le nouveau personnage que nous mettons en scène, n'est pas une création de notre imagination. Il existe, il vit à l'heure où nous écrivons ces lignes et les chrétiens de Syrie lui vouent depuis six mois des actions de grâce et le pacha de Beyrouth, lui-même, a prié Youssuf-Bey de veiller à la sûreté des voyageurs sur les routes de Tripoli et d'Alexandrette.

Ce qui fait la faiblesse du peuple maronite, ce qui l'a toujours laissé à la merci de ses ennemis, c'est que son esprit sans émulation demeure d'ordinaire froid et improductif. Ses mains sont occupées, mais son génie est inerte. Il est bon, mais indolent, il vit séparé des peuplades orientales sans s'en faire redouter et de son sein stérile jamais il ne s'est élevé jusqu'ici une de ces individualités actives, audacieuses, puissantes dont la destinée est de faire faire un progrès à la civilisation, un pas à l'humanité. Ainsi, parmi ce peuple de victimes, un seul chef s'est dressé sachant se faire redouter des Druses et respecter des Turcs: ce chef, c'est Youssuf.

Youssuf est le fils d'un simple *cheik* maronite (sorte de maire de village) mais c'est un homme intelligent, courageux, remarquable. A cette heure, bien des chrétiens lui doivent la vie.

Le camp de Youssuf-Karam ou de Youssuf-Bey plutôt, puisque l'on commençait à le nommer ainsi, était situé sur un plateau, au centre de la montagne, mais à l'abri de toute surprise. L'emplacement choisi révélait une véritable intelligence militaire dans le chef de la petite troupe.

Ce camp n'avait aucune tente : les soldats volontaires couchaient à la belle étoile. Les femmes et les enfants de ces braves avaient été renfermés par eux dans un vallon auquel on ne communiquait que par un étroit défilé que gardaient cinq cents hommes sûrs. Des provisions de bouche avaient été amassées là : deux sources donnaient de l'eau en abondance et suffisaient à la colonie de ces victimes échappées au carnage.

Abou'l-Abbas avait raconté rapidement à Youssuf la façon miraculeuse dont lui et son compagnon avaient échappé. Le chef maronite fit donner à Henri les rafraîchissements dont il avait besoin.

« Quelles nouvelles? demanda vivement M. de Villeneuve.

— Les massacres continuent sans interruption!

— Et Zahlé? demanda Abou'l-Abbas.

— Zahlé est en cendres!... Les Druses ont tout massacré!

— Mais Zahlé comptait plus de douze mille habitants, tous chrétiens! s'écria Henri.

— Oui, dit Youssuf; aussi les Druses furent-ils tout d'abord repoussés, mais ils savaient que les chrétiens attendaient un renfort, et ces misérables ont eu recours à une infâme trahison! Ils fabriquèrent des bannières et des croix qu'ils placèrent en tête d'une troupe de cinq à six mille hommes. Ils s'étaient tous déguisés en Maronites et ils arrivèrent près de la ville en chantant des chansons chrétiennes. Les malheureux habitants, croyant à l'arrivée d'amis, vinrent sans défiance au-devant des Druses. Surpris à l'improviste, ils furent massacrés avec une rage et une rapidité infernales. Quelques-uns purent se sauver. Les femmes et les enfants s'étaient retirés dans la montagne. Ils rencontrèrent là un grand nombre de Maronites qui s'étaient réfugiés dans les bois après la destruction de leurs villages. Alors les Druses ont appelé leurs chiens et ils ont parcouru la montagne faisant la chasse aux chrétiens! En un seul endroit, ils ont trouvé cent Maronites; ils leur ont lié les mains derrière le dos pour les mettre à mort avec plus de cruauté : aux uns ils abattaient un seul bras, à d'autres ils coupaient les deux mains, à plusieurs ils enlevaient des morceaux de chair, ils leur crevaient les yeux ou les brûlaient vivants![1] »

Henri et Abou'l-Abbas frissonnaient d'horreur.

« A Saïda, poursuivit Youssuf, les massacres ont commencé hier. A Damas, ils commenceront peut-être demain!

— A Damas! s'écria Henri en bondissant.

— Oui; c'est là qu'est le chef druse le plus féroce, le cheik Malhoun-Khatoun!

— Malhoun-Khatoun! celui qui commandait les massacres à Deïr-el-Kamar avec l'agah Osman-ben-Assah et le Turc Kurdich-Pacha?

— Lui-même!

— Sais-tu ce que le cheik a fait des prisonnières qu'il avait emmenées dans la montagne? »

1. Ces horribles détails sont de la plus exacte vérité.

Et Henri, debout, frémissant, attendait la réponse avec une anxiété effrayante.

« Il les a fait massacrer! répondit Youssuf.

— Toutes?

— Toutes.... à l'exception de deux d'entre elles seulement.

— Qui?... lesquelles?... les noms de celles qu'il n'a pas fait tuer? s'écria Henri dont les yeux démesurément ouverts jaillissaient hors de leur orbite.

— J'ignore leurs noms, répondit Youssuf. Tout ce que je sais, c'est que l'une est la fille d'un négociant français, et l'autre d'un marchand juif. »

Henri poussa un soupir de soulagement et étreignit les mains d'Abou'l-Abbas.

« Tu ne m'avais pas trompé! murmura-t-il.

— Mais, reprit Youssuf sans remarquer les signes que lui adressait le chasseur de panthères, mieux vaudrait peut-être pour ces jeunes filles qu'elles eussent été tuées.

— Pourquoi? fit Henri dont le visage un moment illuminé par un rayon d'espoir exprima soudain une terreur nouvelle.

— Parce que l'une, la fille du juif, n'a été gardée que par le motif que son père était riche et pouvait la racheter; si le vieillard est mort ou s'il est ruiné, si ses trésors ont été pillés, et qu'il ne puisse payer enfin, Malhoun-Khatoun inventera des supplices plus terribles que ceux qu'il a déjà pratiqués pour se venger sur sa prisonnière.

— Mais l'autre jeune fille, il n'a pas les mêmes motifs pour la tuer?

— Non, mais il l'aime, et demandez aux habitants de Damas ce qui s'accomplit dans le harem de Malhoun-Khatoun! »

Henri était pâle comme un spectre : tous ses traits étaient contractés, ses membres frémissaient.

« Il faut partir! dit-il brusquement à Abou'l-Abbas.

— Partir! dit Youssuf.

— Il faut nous remettre en route sur l'heure!

— Où voulez-vous aller?

— A Damas!

— Mais la route est couverte de Druses!

— Nous passerons au milieu d'eux.

— Mais la ville est au pouvoir des musulmans et des Druses.

— Qu'importe! nous y entrerons!

— Mais les massacres vont commencer à Damas!

— A cheval! Abou'l-Abbas, à cheval! s'écria Henri.

— C'est la mort que vous allez chercher!

— Eh bien! nous la trouverons! mais il faut partir! »

Le chasseur de panthères était debout.

« Restez ici; parmi nous! dit Youssuf; je réponds de votre sûreté!

— A cheval! » cria Henri en bondissant en selle.

X. — *Le paradis terrestre.*

Où était situé l'*Éden?* le Paradis terrestre? Je n'ose émettre mon opinion, après celle des savants qui ont traité pareille matière; cependant, si l'Éden devait répondre à la pensée que je m'en suis faite, je le placerais sans hésiter dans la plaine de Damas.

C'est qu'il n'est peut-être pas au monde de coup d'œil plus majestueusement beau que celui que présente ce vaste bassin à demi entouré par les dernières collines des monts *Djebel-Chaïk* qui forment au nord, à l'ouest et au sud un demi-cercle large, puissant, abritant la plaine des vents du nord et des sécheresses du midi.

Dans la plaine de Damas surtout le spectacle

est féerique. Le regard suit avec une expression admiratrice cette diversité de dessins, cette confusion de couleurs, ces longues files de chameaux qui s'en vont d'un pas lent et tranquille, portant les uns des balles de coton, les autres des pierres de taille ou des poutres; ces lourds *arabas* (chariots) traînés par des bœufs, et dont l'intérieur, entouré de rideaux verts, renfermait quelque grande dame syrienne en promenade. Puis ces successions de musulmans à la démarche lente, mesurée, magistrale; ces marchands sur leurs ânes de grande espèce; ces Bédouins sur leurs magnifiques chevaux; ces *rayas* à pieds, humbles et déguenillés; toute cette animation enfin révélatrice de l'approche d'une capitale. Et cependant aucune ville n'apparaît à l'horizon; mais elle se devine et on la sent derrière une haute colline de schiste qui s'élève au centre de la plaine.

Sans doute ce spectacle grandiose, qui frappe d'étonnement et d'admiration le voyageur, produisait sur un groupe de cavaliers venant de l'Anti-Liban un effet magique; car, le jour où nous reprenons notre récit, ces cavaliers, immobiles et silencieux, se tenaient sur le versant du Djebel-Chaïk comme des statues de la Contemplation.

Tous portaient le costume oriental; et il était facile de reconnaître le chef de la troupe à la richesse des vêtements qui distinguait l'un d'eux. Celui-là était Malhoun-Khatoun, le cheik druse.

Placé et isolé à quelques pas en avant de sa suite, il parcourait d'un œil sombre la campagne de Damas qui se déroulait sous ses pieds. Son regard errait dans le vague et sans se fixer sur aucune de ces scènes multiples; Malhoun-Khatoun paraissait attendre. Tout à coup un bruit sourd retentit dans la montagne. Le cheik tourna la tête; une seconde troupe de cavaliers surgissait par la route des Caravanes, dernier vestige d'une magnifique chaussée romaine. Osman-ben-Assah, l'agah turc, était à la tête de cette troupe.

Il arrêta son cheval à deux pas de celui du cheik. Les deux hommes se saluèrent avec cette roideur de glace particulière aux musulmans d'un rang élevé, et se touchèrent légèrement l'extrémité des doigts.

« Tout est prêt, dit Osman.

— Bien, fit le cheik avec son laconisme ordinaire.

— Les Druses sont rassemblés en force?

— Ils attendent le signal.

— Demain alors tu entreras à Damas?

— J'y serai ce soir, et demain à deux heures le signal sera donné. »

L'agah fit un geste d'assentiment.

« Les deux femmes sont à Damas? reprit Osman.

— Oui, répondit Malhoun-Khatoun.

— Dans ton *harem?*

— Oui.

— Et le juif?

— Hassan a dû le chercher dans la montagne.

— L'a-t-il pris?

— Je l'ignore; mais, qu'importe, il ne s'agit pas de s'emparer de sa personne, mais de le trouver.

— Quelle somme lui demandes-tu?

— Celle convenue : dix mille livres anglaises en échange de sa fille, sinon elle mourra.

— Qeul délai donnes-tu?

— Un mois.

— Bien; demain je serai à Damas. »

Les deux hommes se saluèrent suivant la formule orientale, et Malhoun-Khatoun partit au galop; ses compagnons le suivirent.

L'agah, demeuré seul en avant des siens, suivit d'un regard sombre le cheik qui disparaissait derrière le nuage de poussière soulevé par ses cavaliers.

Tout à coup l'œil de chat-tigre d'Osman-ben-Assah s'illumina d'un feu rapide, et une expression de joie féroce éclata sur son visage.

« Massacre demain les chrétiens, dit-il en tendant la main dans la direction du chef druse, ensuite tu mourras, Malhoun-Khatoun; tu mourras et je serai cheik à ta place! Alors à moi tes richesses, à moi ta puissance, à moi Victorine! Depuis deux années l'amour me ronge le cœur! Depuis deux années j'ai suivi une route tortueuse pour atteindre mon but.... ce but, je le touche aujourd'hui. La chrétienne est seule, sans défense.... Ton amour, Malhoun-Khatoun, s'élève encore comme un obstacle entre elle et moi; mais cet amour s'éteindra avec ta vie, et tu mourras, Malhoun-Kathoun! Allah le veut; je l'ai juré! »

Et Osman, la main tendue, demeura immobile, lançant un geste menaçant vers le groupe des cavaliers, dont les burnous blancs et les armes damasquinées resplendissaient au soleil à travers la poussière.

« Eh! eh! dit une voix sonore, que fait donc là le seigneur Osman, le cher agah? »

Osman se retourna lentement : deux cavaliers étaient devant lui.

« Monsieur Paterson! dit-il.

— Aoh! fit l'Anglais, vous paraissez sombre et menaçant comme le fantôme d'Hamlet. Nous allons à Damas, sir William et moi, faisons-nous route ensemble?

— Non, répondit l'agah, je retourne dans les montagnes. »

Et, saluant les deux Anglais, il s'éloigna gravement. Ses hommes se mirent également en marche.

M. Paterson et sir William continuèrent leur route, descendant le versant de la montagne et se dirigeant vers la plaine de Damas.

ERNEST CAPENDU.

(Reproduction et traduction interdites. — La suite au prochain numéro.)

L'ENCARNADO,

ÉPISODE DES GUERRES CIVILES ESPAGNOLES.

XIX. — *Le parlementaire.*

Le combat continuait dans le cercle restreint où il était enfermé, mais il n'en était que plus acharné.

Don Ramero avait entendu la voix de l'*Encarnado* dominant celle des autres, et la haine l'avait mordu au cœur avec une telle violence qu'il perdit toute prudence pour se jeter sur lui.

« Je vous trouve enfin dit-il à l'*Encarnado*, votre dernière heure a sonné, don Fernando Urdova! »

En même temps, il abaissa son pistolet et en dirigea le canon sur l'*Encarnado*.

Mais à côté de Fernando, il y avait deux hommes qui veillaient sur lui, c'étaient Paquo et Mochuelo.

L'un d'eux aperçut le mouvement que venait de faire don Ramero, et se précipita au-devant du coup qui allait atteindre son maître.

Le coup partit, et l'homme qui s'était élancé, tomba aux pieds de l'*Encarnado* frappé mortellement d'une balle qui ne lui était pas destinée; mais il avait sauvé celui auquel il s'était dévoué.

Don Ramero, vit l'*Encarnado* debout et menaçant encore, et se jeta sur lui avec une frénésie furieuse, mais avant qu'il ne l'eût atteint, il tomba à son tour au milieu des morts et des blessés entassés sur la terre humide de sang.

Celui qu'il venait de blesser s'était relevé, et dans un effort suprême il avait plongé sa navaja tout entière dans le cœur de don Ramero; puis il était retombé en disant ces seuls mots :

« Vous prierez pour Mochuelo, maître! »

Les soldats étaient encore une fois privés de leur chef, ils ne savaient plus que faire et se laissaient impitoyablement massacrer, tandis que le reste du régiment demeurait inactif et l'arme au bras dans les Tours Vermeilles. Ils ne pouvaient pas en effet pénétrer dans l'intérieur du souterrain.

La retraite sonna donc et le reste des cent hommes qui avaient pu réussir à pénétrer dans le repaire de la *Compagnie rouge*, rejoignit le détachement.

Ils étaient à peine quinze ou vingt.

L'*Encarnado* en voyant tomber Mochuelo, avait en effet ressenti une telle fureur qu'il s'était précipité en aveugle au plus fort de la mêlée.

Paquo se trouvait toujours à sa gauche prêt à subir le même sort que son infortuné camarade; le lieutenant avait pris la droite de l'*Encarnado*, la place qu'occupait si dignement Mochuelo; la défense du bandit était réellement héroïque.

L'*Encarnado* était splendide à voir!

En peu de temps, le souterrain fut déblayé, les soldats de la reine tombaient comme des mouches sous la grêle de coups que leur distribuaient leurs ennemis.

Leur panique était à son comble, et la retraite avait sonné à temps pour sauver ce qui restait du détachement commandé tout à l'heure par Ramero.

Tout à coup un silence morne remplaça la fusillade meurtrière qui résonnait depuis une heure environ; les assiégeants se consultaient.

L'*Encarnado* quitta momentanément le théâtre sanglant sur lequel il s'agitait tout à l'heure; il ordonna à son lieutenant de fermer la porte secrète et de la barricader solidement, puis il courut rassurer les jeunes filles et apprendre à Dolorès le résultat de sa victoire.

Il la trouva assise auprès du cadavre de son père; pas une larme ne coulait de ses yeux; on eût dit la statue de la Douleur.

Lorsqu'elle vit venir à elle l'*Encarnado*, les narines dilatées, l'œil ardent, couvert de sang, elle eut un mouvement de frayeur qu'elle eut peine à réprimer. Pourtant, elle triompha de ce sentiment involontaire, et lui lança un coup d'œil interrogateur.

« Je triomphe! lui dit l'*Encarnado*, mes ennemis en déroute ont évacué le souterrain et vont sans doute quitter les Tours Vermeilles.

— C'est impossible! dit Dolorès.

— Je vous le jure!

— Je ne crois pas que don Ramero ait ainsi renoncé à sa vengeance!

— Don Ramero est mort.

— Lui aussi! Et c'est vous qui l'avez tué!

— Non, il s'est jeté sur moi animé d'une fureur sauvage, il m'a menacé d'un coup de pistolet et j'allais mourir, quand Mochuelo s'est élancé. Le coup qui m'était destiné a frappé mon malheureux ami qui s'est affaissé sur lui-même, don Ramero se précipitait sur moi quand Mochuelo s'est relevé, et lui a enfoncé dans le cœur sa navaja tout entière.

— La mort, s'écria Dolorès, toujours la mort!

— Cela s'est accompli en si peu d'instants

N° 375. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

4 Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. : un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Entouré de ses officiers, il se mit à fumer gravement. (Page 149, col. 3.)

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

XI. — *Damas.*

« Qu'est-ce donc que cet agah turc? demanda sir William avec son flegme ordinaire et en ramenant sur son visage capuchon sur capuchon, car il était quatre heures et le soleil, alors dans toute sa force, dardait sur la campagne ses rayons embrasés.

— C'est Osman-ben-Assah, répondit M. Paterson, l'ami de Kurchid-Pacha.

— Ah! celui qui, dit-on, a présidé aux massacres de Deïr-el-Kamar.

— Du moins à ce que l'on prétend; moi, je crois que l'on calomnie.

— Qui?... Osman-ben-Assah?

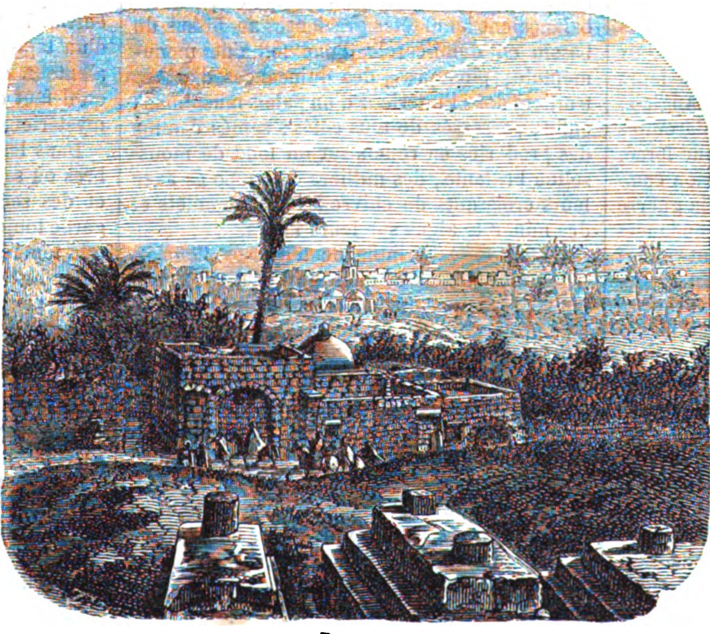
— Lui et ses amis les Druses.

— Vous ne croyez pas aux massacres?

— Peu, fort peu; je suis même porté, je l'avoue, à n'y pas croire du tout. D'ailleurs, le *Times* n'en parle pas.

— Aoh! fit sir William, je le crois. Le *Times*, arrivé par le dernier courrier, est du 20 juin, à Londres, et les massacres n'ont commencé à Deïr-el-Kamar que le 3 juillet.

— Qu'importe! sir William; le *Times* est toujours si bien informé qu'il donne les nouvelles d'a-



Damas.

vance. Si des massacres avaient dû avoir lieu en Syrie, le *Times* les eût prévus et il en eût parlé. Or, il n'en dit rien, donc il ne doit rien y avoir.

— Mais ce qu'on disait à Beyrouth....

— Qui? le consul de France? un ennemi de ces pauvres Druses. La France a intérêt à faire croire aux massacres, sir William. Elle voudrait, comme autrefois, venir se mêler des affaires de ce pays, ce que tout bon Anglais ne doit pas souffrir. Moi je crois, ainsi que le *Morning Chronicle* le laisse supposer, que s'il y a des massacres, ce sont les Maronites qui les commettent sur les Druses.

— Aoh! fit encore sir William en se tournant tout d'une pièce vers son compagnon et en ouvrant de grands yeux. Cependant, en traversant les montagnes nous avons vu des villages en cendres....

— Des incendies peuvent éclater dans tous les pays.

— Des villes en ruines....

— Accident! On les rebâtira.

— Des cadavres de gens assassinés.

— Que voulez-vous? chaque pays a ses habitudes. A Londres on meurt du *spleen*, en France on meurt d'une fluxion de poitrine, ici on meurt d'un coup de fusil ou d'un coup de yatagan. Question de mœurs, sir William!

— Mais enfin les Maronites....

— Les Maronites, interrompit M. Paterson, ne m'intéressent aucunement, par la raison bien simple que mes intérêts personnels sont diamétralement opposés aux leurs. Comprenez, sir William, et raisonnons, je vous prie. Le siége principal de ma maison de commerce est à Beyrouth, et j'ai des comptoirs dans toutes les principales villes du Levant. J'écoule dans ce pays tous les produits qui m'arrivent directement de Manchester et de Birmingham par Londres et Liverpool. Je renvoie à Londres et à Liverpool les pierres précieuses et les perles qui m'arrivent à leur tour de la Perse et de l'Arabie. J'ai mes correspondants aux Indes et mes relations commerciales s'étendant à la fois en Orient et en Occident, la Syrie est pour moi un centre des plus convenables.

— Sans doute, fit sir William.

— Supposez un instant, poursuivit M. Paterson, que tous ces Maronites qui, selon moi, ne sont bons à rien, soient bons à quelque chose; supposez qu'ils chassent définitivement d'ici ces malheureux Druses et ces pauvres Turcs, qu'ils possèdent entièrement le pays. Mais la première chose qu'ils feront ce sera de cultiver les terres, d'établir des fabriques, des centres d'industrie, et quand ils fabriqueront chez eux tout ce qui sera nécessaire à eux et à leurs voisins, qu'est-ce que je ferai moi, bon Anglais, de mes marchandises? Puis, que ces Maronites aient des ports, un gouvernement, une force, ils auront des flottes, ils me tueront mon commerce du Levant. Ils pourraient faire la guerre un jour à l'Angleterre, et mes correspondances avec les Indes, comment s'opéreraient-elles? Et puis, ces Maronites n'ont que le mot *France* toujours à la bouche. Ils aiment les Français et la France! Eh bien! il ne manquerait plus que la France vînt se mêler de toutes ces affaires de Syrie. Où en seraient les miennes, à moi? Elle arriverait ici avec ses idées de gloire et d'émancipation, de liberté commerciale et de protectorat général? La France a une singulière manière d'établir son influence : elle fait sa propagande avec un drapeau à la main et de grands sentiments plein la bouche. L'Angleterre, elle, procède avec une *Bible* dans une main et une pièce de calicot dans l'autre. Et elle a raison. La France ne rapporte que la gloire, et nous nous rapportons l'argent. Or l'argent est le nerf du commerce, et le commerce est tout!

— Donc, dit sir William, il faut que les Druses fassent de temps en temps une petite guerre aux Maronites pour le bien de vos affaires?

— Sans doute. Aussi, comprenez! Il faut n'accueillir les bruits qui circulent qu'avec la plus grande défiance, ne pas toujours donner tort aux Druses, les soutenir même au besoin, et faire apprécier par tous ces gens l'avantage incontestable qu'ils ont à acheter mes marchandises, à céder à mon influence, et à laisser tranquillement prospérer mes affaires.

— Vous avez raison, monsieur Paterson.

— Cela est évident, sir William. »

M. Paterson et sir William gravissaient alors, au pas de leurs montures, la montagne de schiste située au centre de la plaine, dernier point de la chaîne du Liban. Ils venaient d'atteindre son sommet et ils s'engageaient dans un bois de noyers colossaux. Tout à coup, par une ouverture pratiquée en face d'eux, au centre du bois, s'offrit à leurs yeux le spectacle à la fois le plus grandiose, le plus original et le plus fantastique que l'œil du voyageur puisse contempler dans ce merveilleux pays.

Au-dessous d'eux apparaissaient des faubourgs tout verdoyants de jardins. Ces faubourgs s'éparpillaient en groupes d'arbres et de maisons tout à travers une large plaine et tout autour d'une enceinte de murailles la plus singulière du monde. Ces murailles, en effet, au lieu d'avoir la teinte terreuse, sale, triste des fortifications occidentales, brillaient au contraire de la façon la plus merveilleuse. Composés de pierres jaunes et noires alternées de mille façons, les unes rondes, les autres carrées, d'autres triangulaires, mais toutes disposées avec art, ces remparts crénelés avaient l'air d'une ceinture de velours noir parsemée de topazes.

Cette enceinte n'était pas la seule qui se présentait aux regards. D'autres apparaissaient à l'intérieur de la ville immense qui se déroulait au sud, et en séparaient les divers quartiers. Ces secondes enceintes, les unes flanquées de tours carrées, les autres ornées de sculptures bizarres en forme de turbans, présentaient un tableau singulier et féerique.

Puis des maisons et des arbres s'alternant sur tous les points. Ici une ligne de hauts cyprès formaient une promenade; là une suite prolongée d'arcades mauresques faisait deviner un *bazar*; plus loin, un groupe de palmiers balançaient leurs têtes gracieuses au-dessus du bassin en demi-cercle d'une fontaine monumentale; plus près, des quinconces d'arbres fruitiers dans l'intérieur d'un palais musulman; enfin, parsemés de tous côtés, semés comme des broderies en reliefs sur un fond de mousseline brillante, des milliers de coupoles avec leurs croissants de cuivre à leurs sommets et des minarets aigus sur leurs flancs.

C'était un labyrinthe de terrasses fleuries, de grands arbres et de beaux jardins, coupé en sept parties distinctes par sept branches sinueuses d'un fleuve aux reflets argentés et éclairé par les reflets d'un soleil ardent qui prêtait encore au tableau toute la magie de ses couleurs, c'était Damas enfin, la cité florissante, la reine de l'Orient, *Al-Cham*, comme l'appellent les Arabes en lui donnant le nom de la Syrie elle-même.

Ce spectacle était tellement beau, tellement grandiose, que les deux Anglais, en dépit de leur nature égoïste et flegmatique, demeurèrent un moment sous le charme, et, arrêtant leurs chevaux, restèrent en contemplation sur la lisière du bois de noyers.

XII. — *Le harem.*

En Europe, on a l'habitude de confondre souvent *sérail* (en turc *sérai*) et *harem*, et cette erreur est si commune que plusieurs dictionnaires modernes font de ces deux mots des synonymes pour lesquels ils ne donnent qu'une seule et même description. Ces deux mots cependant expriment deux choses bien distinctes.

Sérail (*séraï*) veut dire *palais*.

Harem signifie, à proprement parler, *défendu*.

Les Turcs et les Arabes nomment *serai* toutes les habitations princières, qu'elles soient occupées par des hommes ou par des femmes. Un *serai* peut être une caserne pourvu que le bâtiment soit monumental.

Harem, au contraire, est le nom désignant l'appartement exclusivement réservé aux femmes, le *lieu défendu*, et, par abréviation, le *défendu*, le *harem*.

Le même mot s'applique également au contenant et au contenu, à l'appartement des femmes et aux femmes elles-mêmes. On dit : *La femme est enfermée dans son harem;* et : *Le pacha était suivi de son harem.* N'est-ce pas l'expression même de la susceptibilité musulmane qui se révèle si bien en employant dans le langage le mot *défendu* pour nommer l'appartement où le *maître* seul a le droit d'entrer, et la femme que jamais un regard étranger ne doit souiller.

Le *harem* est d'ordinaire un palais dans un autre palais. De la façon dont est construit un *harem*, on ne rencontre presque jamais un portique qui permette à l'œil des passants de lancer un regard indiscret sur le corps de logis principal. Point de façades découpées par de larges fenêtres, mais au contraire une entrée anguleuse fermée par une double barrière, où jour et nuit demeure un gardien vigilant; et si par hasard l'édifice reçoit la lumière de la rue, les fenêtres sont élevées et garnies d'un treillage de bois très-serré derrière lequel il est impossible de rien apercevoir.

Ceux-là même, parmi les Turcs, qui sont les plus chauds partisans de la réforme et qui ont fait bâtir des palais se rapprochant de nos constructions européennes, conservent avec soin ces rideaux de bois. Le plus souvent encore leurs femmes habitent une autre maison disposée comme celles d'autrefois.

C'est ordinairement au fond d'une vaste cour que se trouve l'escalier qui conduit au *harem*. La porte de cet escalier est recouverte d'un tapis, et l'eunuque qui rôde sans cesse alentour indique en outre au vrai croyant qu'il faut détourner ses regards de cet endroit mystérieux.

Dans les vestibules qui précèdent les chambres où se tiennent les femmes, des eunuques et des servantes noires forment une seconde garde toujours prête à donner l'alarme si quelque téméraire osait se présenter dans ces lieux défendus.

Le peuple n'a pas, comme les grands seigneurs, des appartements séparés ni des eunuques, ni des esclaves pour garder ses femmes; mais toujours une chambre ou un réduit obscur lui sert de *harem*. Dans sa hutte de terre le paysan soustrait, au moyen d'une natte, sa compagne à la vue des étrangers.

D'ailleurs, le respect que l'on doit aux femmes des autres est si entré dans les mœurs musulmanes, que tous les hommes détournent les yeux plutôt que de chercher à voir le visage de celles qui ne sont pas leur épouse.

Quand un Arabe va dans une maison où il y a des femmes, dès la porte de la rue il appelle

à haute voix, et n'avance que lentement en faisant beaucoup de bruit. Si personne ne lui répond, il reste sur le seuil et prononce cette formule du Koran : *Bismillah, iriahmani, iriahimi*, jusqu'à ce qu'on l'avertisse qu'il peut entrer.

Deux seules classes d'hommes peuvent, en dehors du *maître*, voir s'ouvrir les portes du *harem* : ce sont les médecins et les porteurs d'eau, qui, chez les riches comme chez les pauvres, sont obligés de franchir le seuil du lieu défendu pour accomplir leur ministère.

Quand l'un ou l'autre arrive, l'eunuque ou le mari les précède en avertissant les femmes de se cacher. Si quelques-unes d'entre elles sont surprises avant de s'être voilées, elles tournent alors la face contre le mur et restent sans bouger jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus être vues.

Le médecin n'approche une malade que lorsqu'elle est soigneusement enveloppée. Il ne peut voir que sa langue et toucher le bras pour constater l'état du pouls. L'eunuque ou le mari assiste à la consultation et fait lui-même les questions qui doivent éclairer le docteur, à qui il est défendu de s'adresser directement à la femme. Ce n'est que dans les cas désespérés qu'on lui laisse voir le visage.

On professe un si grand respect pour le *harem*, qu'un criminel poursuivi y trouve lieu d'asile, et que, réfugié dans l'appartement des femmes en criant : *Fardac el harem*, il devient inviolable.

Ce que nous ne comprenons pas en occident, ce qui choque nos idées, nos mœurs, nos usages, c'est la condition des femmes en Orient, c'est surtout la *polygamie*.

Le *Koran* conseil de n'avoir qu'*une femme*, mais il permet cependant d'en prendre *autant qu'on en pourra nourrir*, tout en limitant à *quatre* le nombre des épouses légitimes.

La loi, au reste, a fait à celles-ci des avantages tels, que, à moins de posséder une énorme fortune, un musulman use rarement de la faculté accordée d'avoir en même temps quatre épouses légitimes (*nikiahlus*).

Le divorce existe, mais il est contre-balancé par des stipulations de reprises, par des établissements de dot qui le rendent extrêmement onéreux pour l'époux. Ainsi, l'homme qui répudie sa femme doit lui remettre une somme égale à celle qu'il a donnée jadis pour la prendre.

Trois mois après la femme peut se remarier à sa guise. « Lorsque la femme que vous aurez repudiée, dit Mahomet, aura laissé passer trois mois, vous ne l'empêcherez pas de se donner à un autre époux. » (*Koran*, chap. II, vers. 232).

Quant aux esclaves qui forment la population principale du *harem*, le *Koran* les recommande à l'humanité de leurs *maîtres*, et l'on sait ce que vaut une recommandation du *Koran*.

Entre le mariage légitime et l'achat d'une esclave, il y a une troisième manière de procéder, en Orient, pour qui est ennemi du célibat et pour qui n'est point riche ; car, d'après les usages reçus, il n'y aurait que les seigneurs qui pussent avoir des femmes. Cette troisième manière, que l'*Islam* permet, que la loi autorise et sanctionne, forme une union non moins légale, non moins sacrée ; mais dont l'esprit est si éloigné de nos mœurs, que je ne trouve pas de mot pour le qualifier. C'est une association *à temps*, c'est une sorte de *bail* fait par les deux partis, ce que les Turcs nomment enfin le *kabin*, par lequel l'homme et la femme se prennent réciproquement à *loyer*. Les clauses et conditions une fois déterminées, les époques fixées, les prix débattus, le mariage est consacré. Pour le temps de sa durée, il rentre sous la loi commune ; puis, le terme de l'engagement arrivé, les comptes sont réglés, et chacun des deux époux rentre dans sa liberté première ; quitte, s'ils sont contents l'un de l'autre, à contracter un nouvel engagement périodique.

La femme musulmane, épouse légitime ou esclave, ne sort jamais de la vie intime et paisible qu'on lui a faite : elle appartient exclusivement à la famille. Pour elle point d'affaires, point de travaux manuels ; elle laisse aux juifs et aux Arméniens le commerce de ses bijoux et de ses parures, aux *rajas* le souci de cultiver la terre qui les nourrit. Sa magnifique indolence l'annule pour le reste du monde.

La femme musulmane n'a rien à faire, rien à craindre, rien à apprendre, rien à penser. Son ignorance est absolue, sa paresse profonde et sans limites. A l'abri de toute appréhension, sans la moindre occupation, elle vit matériellement, mais heureusement au fond de son *harem*, et pourvu qu'elle appartienne à une condition sociale au-dessus de la sienne, elle demeure séquestrée comme une fleur dans sa serre. Il y a des femmes qui n'ont jamais été plus loin que de leur maison au bain ou au bazar. Toutes ignorent qu'il existe un autre monde que celui qui dépasse les bornes de la promenade.

Leur destinée en est-elle plus malheureuse? On ne sait, car lorsque, de génération en génération, les femmes ont vécu dans un bien-être physique évident, quoique dans l'esclavage apparent de l'âme, peuvent-elles envier une position différente et meilleure?

Si les Turcs rabaissent la femme en en faisant moins une compagne qu'un objet de luxe, ils ont sur nous l'avantage de ne point la faire travailler. Mais (ici je vais être de l'avis de mes lectrices et je vais maudire avec elles le *Koran*) la loi musulmane autorise le mari *à battre sa femme!*

« Leur désobéissance, a écrit Mahomet, pourra être punie par le mari, qui s'éloignera d'elle ou qui *usera de sa force*. La femme soumise évitera les *mauvais traitements*. » (Ch. IV, vers. 38.)

Chose remarquable, les femmes légitimes vivent d'ordinaire fort bien ensemble et bien aussi avec les esclaves. Rien n'est plus humiliant pour une femme que d'être *seule*. Les esclaves sont soumises aux *sulthanes* (femmes légitimes). Elles forment leur cour, elles sont les dames d'atours, et se montrent très-empressées à satisfaire les moindres caprices des *sulthanes*. Elles paraissent heureuses si leurs maîtresses daignent se mêler à leurs jeux ; elles dansent et chantent pour les distraire, et si elles veulent dormir, elles se disputent l'honneur de tenir l'éventail pour les plonger au milieu d'un air frais qui porte au sommeil.

Si la *sulthane* parcourt la ville, les esclaves lui servent de cortége. Plus elles sont nombreuses, plus la *setti* (ce mot veut dire *madame*; il ne s'applique qu'à la *sulthane favorite*) est puissante et respectée. Ces esclaves, qui sembleraient devoir haïr leur maîtresse, lui sont cependant dévouées et adoptent sa vie avec amour. Elle-même ne hait pas non plus ses rivales auprès du maître. En Orient, la jalousie ne tourmente que les rivaux politiques.

Une *setti* a grand soin que les esclaves soient vêtues richement : elle leur fait des présents et étend sur elles sa protection. Si une esclave devient mère, nulle distinction n'existe entre son enfant et celui de la légitime épouse. Tous sont les enfants du maître au même degré. A neuf ans, les garçons sortent du *harem* pour n'y plus rentrer.

D'ordinaire le *maître* se retire dans le *harem* pour la sieste de midi à trois heures, et le soir après les dernières ablutions.

Chaque fois qu'il se présente au milieu de ses femmes, la *setti* lui lave les pieds, lui offre le *café* et la *pipe*, des *confitures* et des *gâteaux*. C'est un devoir qu'elle est heureuse de remplir et que les autres esclaves n'oseraient lui disputer. Elle est la *servante d'honneur*, et elle ne permet qu'à ses propres filles de la remplacer. Mais, durant le repas, elle se place à la table de son époux ; le service est fait alors par les esclaves.

Les femmes d'Orient seraient condamnées à une reclusion continuelle sans les fréquentes visites qu'elles se rendent entre amies (ce qu'on nomme une *visite* est une journée entière passée chez une autre femme). Elles sortent enveloppées dans un voile épais (*bourgo*) qui leur masque la figure et ne laisse paraître que les yeux. Elles sont de plus couvertes par un *habanas* ou *mélaye*, longue pièce de soie de couleur foncée ou de coton bleu, dont le milieu est attaché sur le sommet de la tête, et dont les deux bouts sont ramenés sur chaque bras, de telle sorte qu'elles sont enveloppées dans une espèce de domino qui dissimule entièrement la taille et les formes du corps.

Les femmes appartenant à de puissants seigneurs sont toujours surveillées par des *eunuques* qui ne les quittent jamais. Leurs voiles ne doivent tomber que chez elles ou chez leurs amies, quand aucun homme ne peut les voir. A la faveur de ce costume, de cet uniforme commun à toutes les femmes, elles peuvent darder leurs regards sur les beaux cavaliers, tandis que les hommes détournent les yeux, de peur d'avoir l'air de regarder une femme qui a un autre maître.

Elles passent souvent huit ou dix jours chez une amie ; libres de toute contrainte, elles se dépouillent de leur *bourgo* pour danser, chanter et faire mille folies. Comme il pourrait arriver que le maître, entrant sans prévenir, aperçût le visage d'une autre femme qui ne lui appartient pas, pour qu'il ne puisse déshonorer en la voyant celle qui ne doit être vue que par son époux, la visiteuse a le soin de laisser à la porte du *harem* ses *babouches*, pour avertir qu'il y a là une étrangère. Le mari attend alors qu'elle soit partie, ou bien il fait appeler ses femmes dans un autre lieu.

Les hommes ne peuvent, sous aucun prétexte, pénétrer dans un *harem* étranger. A leur tour les femmes ne peuvent pas non plus se présenter dans la *mandara* où le mari reçoit ceux qui ont à lui parler. Mais dans le cas où elles désireraient entretenir leur époux, elles ont un moyen de le prier de se rendre auprès d'elles.

L'ennuque prend les *babouches* que son maître a laissées sur le tapis avant de s'accroupir sur son divan et les lui présente. Cela veut dire : *ma maîtresse désire vous parler*.

Si la femme est le cœur du *harem*, l'ennuque en est l'âme. L'eunuque est le plus cher de tous les esclaves, car plus d'un tiers de ces malheureux meurent en entrant en fonction. Les grands seigneurs ont seuls des *touachis* (ennuques) et les entretiennent magnifiquement.

Un ennuque a toujours de beaux habits, un cheval fringant et une selle brodée d'or. Il ne quitte jamais celles qu'il doit surveiller. Il mange et dort dans le *harem*. Quand elles sortent, il précède les femmes en faisant ranger les passants, car tout le monde est obligé de laisser libre le *chemin de l'ombre* au *harem*

d'un grand seigneur. Depuis que les troupes turques ont adopté la tactique des troupes chrétiennes, les postes rendent les honneurs militaires aux femmes des pachas ; mais pour concilier l'ordonnance européenne avec les mœurs musulmanes, les soldats présentent les armes aux femmes en leur tournant le dos.

Le *sérail* de Malhoun-Khatan, le chef druse, était l'un des plus beaux de Damas. Son *harem* l'un des plus fameux. Rien n'était, en effet, plus fériquement attrayant que l'intérieur de ce cœur du palais.

Chaque salle avait son bassin et son jet d'eau, son sofa circulaire et son estrade de fleurs. Quelques-unes de ces salles étaient pavées en marbre blanc, quelques autres en mosaïques : le plus grand nombre étaient couvertes d'un de ces riches tapis dont les couleurs sont si vives, la laine si épaisse, que l'œil croit voir et le pied croit sentir une pelouse à l'herbe haute et aux fleurs harmonieusement distribuées.

Plus loin était le *kiosk* où le cheik venait faire son *kief*, c'est-à-dire, s'abandonner à cette rêverie vague, à ce repos étudié, à cette demi-somnolence qui permet à l'âme d'errer à son aise à travers l'œuvre du Créateur, parmi le monde des idées et l'univers des songes.

Une salle entre autres était une véritable merveille [1]. Dans cette salle ronde, aérée par vingt fenêtres à ogives, aux grillages dorés, et qui montent et baissent à volonté, des socles en albâtre portent des vases de fleurs et des cassolettes de parfums. Plusieurs colonnettes, peintes alternativement en bleu et en rouge, soutiennent un plafond ovale où sont représentés des arbres d'or sur un fond d'argent. Entre chacune des colonnettes sont écrits dans ces bizarres caractères qui sont un des luxes de l'Orient, des sentences arabes, des poésies persanes et des versets du *Koran*. Puis, d'un côté brille un faisceau d'armes où les fines lames de Damas et d'Ispahan s'échelonnent sur les pistolets damasquinés de Stamboul, sur les larges espingoles barbaresques et les longues carabines albanaises. De l'autre côté, en pendant, s'étale un râtelier de pipes, dont l'ambre jaune, la soie pourpre, les cheminées dorées, les tuyaux de merisier poli font la richesse.

Enfin un tapis de *Brousse*, un sofa de velours et un bassin d'eau limpide complètent l'ameublement de ce délicieux *retiro*.

Le jour même où M. Paterson et sir William se dirigeaient vers Damas, deux femmes étaient seules dans cette pièce. L'une vêtue richement à l'orientale, l'autre portant le costume jadis éclatant mais maintenant usé, sali, déchiré de la juive de Syrie. Victorine et Noémie, les prisonnières du cheik, étaient assises l'une près de l'autre.

Victorine avait les yeux rougis, le front chargé de nuages, des larmes au bord de ses longs cils. Noémie, sombre et rêveuse, avait les lèvres contractées et les prunelles flamboyantes.

« Ainsi, disait Noémie, tu l'aimes et il t'aimait?

— Oui, répondit Victorine, il m'aimait, je le sais; j'avais deviné ce qu'il n'avait osé me dire ! Oh ! mon avenir si beau et si riche de promesses ! qu'est-il devenu? Mon père, ma mère tués sous mes yeux en voulant me défendre ! Et lui !... lui.... tué aussi sans doute !

— Tu l'aimais? dit encore Noémie.

— Oui, oui, je l'aimais ! s'écria Victorine, et je l'aime encore !

— Tais-toi ! tais-toi ! » dit impérativement la juive.

XIII. — *Le blessé.*

« Pourquoi me tairais-je? dit Victorine avec un étonnement douloureux. Je dis ce qui se passe en mon cœur; cet amour, mes parents l'avaient approuvé....

— Mais Henri est mort! dit Noémie.

— Hélas !...

— Tu vois bien qu'il ne faut pas parler de cet amour. »

Et Noémie détourna la tête et baissa les yeux comme pour cacher à sa compagne l'éclat de son regard.

En ce moment une porte s'ouvrit et une femme, une de ces ravissantes beautés orientales au type si pur, vêtue avec ce luxe inouï dont l'Asie a seule le secret, se glissa lentement dans la salle.

Cette femme était la *sulthane* favorite de Malhoun-Khatoun, l'une de ses légitimes épouses, la *setti* du *harem*. Elle se nommait Aïchouhnâ, et jusqu'alors son ascendant sur le cheik avait été tel que chacun avait pour elle la soumission la plus empressée.

Depuis quelques jours que Victorine et Noémie avaient été enfermées dans le *harem* de Malhoun-Khatoun, Aïchouhnâ n'avait point daigné leur adresser une seule fois la parole. La *sulthane* avait paru affecter même le plus grand dédain pour la juive et la chrétienne, bien que la splendide beauté de la première et la grâce charmante de la seconde lui eussent fait lancer un regard inquiet sur les deux jeunes filles. Noémie et Victorine n'avaient pas remarqué l'expression de ce regard, et à peine avaient-elles entrevu la *setti*.

Aïchouhnâ lança autour d'elle un coup d'œil rapide, puis elle s'avança vivement vers les deux prisonnières. Celles-ci, surprises, se retournèrent avec une sorte de crainte.

« Venez ! » dit simplement Aïchouhnâ.

Les deux jeunes filles se regardèrent en hésitant.

« Venez ! » répéta la sulthane.

Puis, comme les deux prisonnières demeuraient immobiles, Aïchouhnâ les saisit chacune par la main et fit un effort pour les entraîner rapidement.

« Que nous veut-on? dit Noémie en essayant de se dégager.

— Où me conduisez-vous? s'écria Victorine avec terreur.

— Venez ! » dit seulement la *setti*.

Mais les deux jeunes filles résistèrent avec énergie.

« Venez donc ! fit Aïchouhnâ avec emportement. Le maître sera ici dans deux heures, et alors vous ne pourrez plus rien, et cependant il veut vous voir.

— Qui? demanda Noémie.

— Le *giaour* !

— Un chrétien? dit Victorine.

— Oui !

— Qui donc? quel chrétien?

— Le blessé.

— M. de Cast? s'écria Noémie.

— Oui, silence ! »

Et Aïchouhnâ posa un doigt sur sa bouche en lançant autour d'elle un coup d'œil investigateur.

« Conduisez-nous ! » dit vivement Victorine.

La *sulthane* quitta la salle. Cette fois les deux jeunes filles la suivirent avec empressement. Toutes trois parcoururent ces longues enfilades de pièces toutes bordées par un jardin délicieux. Le jardin était rempli de femmes, mais les stores des fenêtres étaient baissés et Aïchouhnâ et ses compagnes pouvaient passer dans les appartements sans être vues du dehors.

Dans la dernière pièce se tenait, debout, un eunuque noir richement costumé. En apercevant Aïchouhnâ il s'inclina profondément.

« Ali ! » dit Aïchouhnâ d'un ton impératif.

L'eunuque s'approcha respectueusement. La sulthane lui parla bas et rapidement, puis, se retournant vers les deux jeunes filles qui attendaient dans une anxiété profonde :

« Pas un mot ! dit-elle, rien qui puisse trahir votre présence en dehors du *harem* : il y va de la vie pour vous et pour lui. »

Et, sans attendre une réponse, elle fit signe à l'eunuque de marcher le premier.

Cette dernière salle des bâtiments principaux du *harem* était un kiosque ravissant en forme de pentagone, attaché par un seul côté à l'édifice et entouré des quatre autres côtés par des massifs de lauriers et de grenadiers. Cinq portes garnies de vitraux de couleurs qui, en tamisant la lumière, empêchaient les regards indiscrets de plonger à l'intérieur, ouvraient, quatre sur le jardin, une dans la pièce précédente.

L'eunuque attira à lui l'une de ces quatre portes, tandis que la *sulthane* retenait du geste Victorine et Noémie. Le noir s'avança avec précaution, sembla interroger la partie touffue du jardin dans laquelle il se trouvait, puis, satisfait sans doute de son examen, il fit signe aux trois femmes de le suivre et il s'avança vers une allée étroite et sinueuse toute bordée de ces buissons de jasmins aux fleurs gigantesques et odoriférantes dont Smyrne fait un si grand commerce.

L'extrémité de cette allée aboutissait à une petite grotte dans laquelle Ali s'engagea sans hésiter. Aïchouhnâ prit les mains de ses compagnes et les attira à elle. La grotte était sombre et sablée d'un sable fin et doux aux pieds, qui amortissait complétement le bruit de la marche.

Victorine et Noémie avançaient, obéissant à la pression qui les entraînait. Sans doute la grotte était profonde, car bientôt les ténèbres furent complètes. A la déclivité rapide du sol, les deux jeunes filles purent comprendre qu'elles descendaient dans une sorte de souterrain.

Aïchouhnâ ni l'eunuque ne prononcèrent pas une parole. Victorine et Noémie marchaient toujours. Enfin la lumière se fit, une lumière douce, rosée, lointaine. L'eunuque poussa une porte dont il venait de faire jouer la serrure à l'aide d'une énorme clef qu'il tenait à la main, et les trois femmes pénétrèrent dans un pavillon tout tendu de soie rose et au centre duquel coulait une fontaine.

« Demeure ici, dit à voix très-basse Aïchouhnâ à Ali, et si le maître rentre au sérail, fais le signal. »

Ali s'inclina, comme s'inclinent les esclaves orientaux, le front jusqu'à terre, puis la sulthane ouvrit une seconde porte donnant sur un escalier dont elle franchit rapidement les degrés. Arrivée au premier étage, elle poussa une autre porte et fit signe à Victorine et à Noémie de passer devant elle.

La pièce dans laquelle pénétrèrent alors les jeunes filles était de forme carrée. Les murailles, peintes en blanc, étaient constellées de ces arabesques de couleurs variées et heurtées qui font la joie des décorateurs musulmans. L'ameublement était simple. Un sofa était dans un angle, un lit bas, comme les lits arabes, lui faisait face.

Sur ce lit un homme était étendu, le visage pâli, les traits fatigués, et des bandelettes

1. Que le lecteur ne croie pas que j'invente. Je donne ici des descriptions des lieux tels que je les ai vus.

teintes de sang entourant une partie de son corps.

En voyant entrer les deux jeunes filles, le blessé se souleva avec un effort et poussa un cri de joie.

« Olivier! dit Victorine en s'élançant.

— M. de Cast! ajouta Noémie avec un éclair dans les yeux.

— Chrétien! dit Aïchouhnâ d'une voix grave, voici celles que tu as demandées. J'ai tenu la promesse que je t'ai faite. Songe seulement que cette entrevue est probablement la seule que vous pourrez avoir ensemble. »

Puis se reculant d'un pas :

« Je vais veiller, ajouta-t-elle. L'heure venue, je vous avertirai.

— Aïchouhnâ! murmura M. de Cast qui baisait les mains réunies de Victorine et de Noémie, tu es un ange consolateur. »

La *setti* détourna les yeux, et ses joues s'empourprèrent. Elle salua gracieusement et quitta la chambre en refermant doucement la porte.

« Vivantes! vivantes! disait M. de Cast en baisant toujours les mains réunies des deux jeunes filles. Oh! le ciel soit béni! Je n'espérais plus vous revoir. Vivantes! La Providence vous a protégées toutes deux! Abou'l-Abbas ne m'avait pas trompé!

— Abou'l-Abbas, s'écria Victorine; l'avez-vous donc vu?

— Oui.

— Où donc? Quand cela?

— L'autre nuit dans les montagnes, alors que les Druses nous emmenaient.

— Vous aussi étiez donc parmi les prisonniers?

— Mais sans doute, dit Olivier avec étonnement. Les monstres, après m'avoir enlevé de la demeure de votre père, m'avaient lié sur un âne et m'avaient emmené avec eux; ne saviez-vous pas cela?

— Non, dit Victorine.

— Mais Noémie a dû vous le dire!

— Noémie?

— Certes elle savait que j'étais parmi les prisonniers; elle savait qu'Abou'l-Abbas me cherchait. Il lui a parlé. C'est elle qui lui a dit que je faisais partie de la colonne des Maronites.

— Noémie, répéta Victorine, tu savais cela? »

Et elle se tourna vers la juive.

« Quoi! fit Olivier, elle ne vous avait pas prévenue? »

Noémie demeurait impassible, les yeux baissés, le front chargée de nuages, la bouche crispée.

« Tu savais cela et tu ne m'en as rien dit, s'écria Victorine.

— J'avais oublié, répondit Noémie avec un effort.

— Oublié!

— Oui; la terreur, l'inquiétude, la douleur ont probablement troublé mon cerveau; j'avais oublié!

— Oh! dit Victorine, que tu as dû souffrir alors.

— Oui, répondit la juive d'une voix sourde : j'ai bien souffert et je souffre bien encore! »

Olivier regardait les deux jeunes filles avec étonnement.

« Abou'l-Abbas vous a donc dit que j'étais vivante? reprit Victorine.

— Oui dit Olivier; il s'est aventuré, déguisé en Druse, jusqu'à la tête de la colonne, et il vous a vue emmenée à la suite de Malhoun-Khatoun.

— Mais s'il vous a parlé, s'il était là près de vous, Abou'l-Abbas eût pu vous sauver!

— Il me l'a offert.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

— J'ai refusé.

— Vous avez refusé de fuir?

— Oui; je ne pouvais me résoudre à vous abandonner toutes deux, sans secours, sans appui, à la fureur de ces misérables. Tout blessé que j'étais, que je suis encore, il me semble que je pouvais vous être utile, et j'eusse cru commettre une lâcheté en vous abandonnant. »

Victorine saisit les mains de M. de Cast et les pressa tendrement.

« Oh! dit-elle, vous êtes bon, vous avez un grand cœur, et Henri vous aimait de toute la force de son cœur.

— J'espère bien qu'il m'aime encore.

— Henri! s'écria Victorine en pâlissant; mon Dieu! que dites-vous donc?

— Qu'Henri m'aime et m'aimera toujours. »

Victorine comprimait sa poitrine avec ses deux mains réunies, comme si elle eût voulu contenir les battements de son cœur.

« Henri! s'écria-t-elle avec des sanglots dans la voix; il réunit ses prières à celles de mon père et de ma mère, et tous trois, du haut du ciel, implorent pour nous la miséricorde du Tout-Puissant.

— Henri est donc mort? dit Olivier en frissonnant.

— Hélas! murmura Victorine.

— Mort! Depuis quand? Comment le savez-vous? Abou'l-Abbas l'a donc laissé tuer après l'avoir sauvé?

— Sauvé! Abou'l-Abbas l'avait sauvé? s'écria Victorine en chancelant.

— Sans doute!

— Mais je l'ai vu tomber durant cette nuit fatale, dans cette maison de Deïr-el-Kamar....

— Mais Abou'l-Abbas l'a recueilli, emmené dans la montagne; sauvé, vous dis-je!

— Sauvé! lui, Henri!

— Abou'l-Abbas me l'a dit lui-même. »

Victorine s'élança vers Noémie et lui saisit les mains.

« Tu savais cela aussi? dit-elle.

— Elle le savait, fit Olivier. Abou'l-Abbas a dû le lui apprendre comme il me l'a appris à moi!

— Réponds, par pitié réponds! dit Victorine à Noémie; tu savais cela?

— Oui, murmura la juive.

— Et tu ne m'as rien dit! et tu m'as laissé croire qu'il était mort! Tu as vu mes larmes, mon désespoir, mes douleurs, et tu ne m'as rien dit!

— J'avais oublié! Pardonne-moi! J'étais folle! »

Victorine laissa retomber les mains glacées de la juive. Olivier regarda Noémie avec un sentiment d'étonnement profond.

« Mais alors il est vivant, il est sauvé! dit Victorine en revenant vers Olivier.

— Sans doute, si vous n'avez pas eu d'autres nouvelles.

— Aucune! »

Victorine se laissa tomber à genoux en levant les bras vers le ciel.

« Mon Dieu! dit-elle, protégez-le! Qu'il échappe aux Druses! qu'il revoie la France! qu'il soit heureux! »

Noémie, le front penché, l'œil abattu, les mains croisées sur la poitrine, semblait, elle aussi, prier le Dieu d'Abraham.

Olivier se pencha vers Victorine.

« Il faut que je vous revoie seule! » dit-il vivement et à voix extrêmement basse.

Victorine ouvrit ses beaux yeux comme quelqu'un qui ne comprend pas.

« Venez! » dit une voix brève.

Aïchouhnâ ouvrait la porte de la chambre. Olivier tenait la main de Victorine; il y appuya ses lèvres.

« N'ayez aucune confiance en Noémie! » dit-il d'une voix rapide.

Victorine voulut parler, mais la *setti* lui saisissait le bras et l'entraînait rapidement. Noémie les précédait. Toutes trois descendirent l'escalier et retrouvèrent l'eunuque dans le pavillon de soie rose. Le noir ouvrit la porte du souterrain, et les femmes le suivirent dans les ténèbres épaisses. Quelques instants après, Victorine et Noémie étaient seules dans le kiosque, dans lequel nous les avons précédemment trouvées. Aïchouhnâ les avait quittées sans leur donner la plus légère explication de sa singulière conduite.

Les deux jeunes filles étaient plongées toutes deux dans une méditation profonde. Noémie était triste et sombre, Victorine paraissait inquiète et agitée.

Tout à coup la jeune Française essuya les larmes qui mouillaient ses longs cils, et, courant vers Noémie, elle la saisit dans ses bras.

« Dis-moi que tu m'aimes! » fit-elle.

Noémie darda sur Victorine ses regards flamboyants.

« Tu aimes Henri? fit-elle d'une voix sifflante.

— Oui, balbutia Victorine.

— Vous deviez vous marier?

— Oui....

— Et.... il t'aime, lui!...

— Je le crois.... j'en suis sûre! » dit Victorine avec un sentiment de fierté.

Noémie lui prit les mains, et, les étreignant avec violence :

« Il te l'a dit? fit-elle les dents serrées et les prunelles incandescentes.

— Oui, répondit Victorine sans hésiter.

— Alors.... je te hais! »

Et, repoussant brusquement la chrétienne qui alla rouler sur un divan, la juive quitta le kiosque et s'élança dans les jardins.

XIV. — *La sieste.*

Au moment où Noémie, obéissant au sentiment violent qui dominait son âme, laissait deviner la jalousie ardente qui lui rongeait le cœur, Malhoun-Khatoun, le cheik redouté, franchissait, suivi de son cortége de Druses, la grande porte de son *sérail.*

Descendant de cheval en marchant sur le dos courbé d'un nègre, il passa au milieu d'un double rang d'esclaves inclinés et gagna le salon dans lequel il aimait à se tenir. Là, entouré de ses officiers, il se mit à fumer gravement, comme fument les Turcs, sans parler, sans remuer, sans penser. L'heure de la sieste était venue lorsque l'eunuque Ali entra dans le salon et, sans mot dire, présenta au maître ses babouches jaunes.

Ainsi que je l'ai expliqué précédemment, cette pantomime signifie que la *setti* demande un moment d'entretien.

Malhoun-Khatoun se leva, chaussa ses babouches et s'avança suivi par l'eunuque. Il gagna l'entrée du *harem.* Les accords d'une musique discordante parvinrent jusqu'à lui. Le cheik se déchaussa, suivant l'usage, et pénétra dans l'intérieur des bâtiments *défendus,* tandis que l'eunuque faisait bonne veille.

A mesure que Malhoun-Khatoun avançait, les sons harmonieux (ou du moins paraissant tels aux oreilles musulmanes) devenaient plus distincts, et au *raclement* des guitares, aux sifflements aigus des flûtes, aux sourds bruissements des *derboukas,* se joignaient des chants de voix humaines.

Le cheik arriva en face de la porte du salon principal. Deux eunuques soulevèrent les portières soyeuses en s'inclinant, et le maître entra. Le coup d'œil le plus charmant et le plus animé s'offrit alors à sa vue.

Trois groupes de femmes, richement vêtues, occupaient trois parties différentes du salon. Les premières couchées, les autres accroupies, celle-ci étendue, celle-là assise, presque toutes fumant et faisant glisser dans le coin de leurs lèvres rosées la blanche fumée s'échappant du *narghilé* de cristal, dans la carafe duquel elle s'est imprégnée de l'odeur du parfum préféré.

Au centre de ce demi-cercle charmant était une pile de coussins vide, la place du *maître*. Devant ces coussins, appuyée sur des carreaux brodés d'or, se tenait Aïchouhnâ, qu'éventait une magnifique négresse avec une queue de paon emmanchée dans une tige de corail.

A droite, le long des fenêtres aux stores abaissés et qui donnaient dans la pièce une clarté douce et rosée, groupées autour de la fontaine odoriférante, étaient une douzaine d'autres femmes, toutes jeunes et jolies comme les premières, toutes richement vêtues également, et à visage découvert. C'était l'orchestre. Les unes jouaient des instruments, les autres chantaient.

Au centre, en face des coussins libres, un second tapis de Cachemire était étendu sur le tapis de Brousse qui garnissait le plancher.

Trois femmes étaient debout, au milieu de ce tapis moelleux; toutes trois dansaient.

Lorsque j'écris ce verbe *danser*, que le lecteur ne croie pas que je veuille peindre l'action vive, légère, entraînante et surtout fatigante qu'exprime ce mot dans notre langue française, et dont les synonymes, dans les autres langues de l'Europe, ont la même acception. Danser en Occident et danser en Orient, sont deux choses bien distinctes et dont l'une ne saurait donner le moindrement une idée approximative de l'autre.

En Occident, les agents principaux de la danse sont les jambes. En Orient, les jambes n'y sont pour rien. Un invalide, privé de ses jambes, pourrait au besoin faire une agréable danseuse. Ce qui danse, en Orient, ce sont les hanches, rien que les hanches. Les pieds demeurent immobiles, les jambes restent à demi pliées sans se distendre, le torse dessine quelques courbes légères : les hanches seules s'agitent graduellement et en mesure.

Singulière mode, mais enfin mode adoptée, et peut-être que les Turcs trouveraient affreuses nos polkas, nos redowas et nos valses.

Dans le salon du *harem* de Malhoun-Khatoun, les femmes dansaient donc comme on danse en Orient, sans changer de place.

Le cheik traversa gravement l'espace et vint s'installer sur ses coussins. Aussitôt des négresses l'entourèrent de cassolettes dans lesquelles brûlaient les parfums les plus suaves. Une esclave arménienne, au costume constellé d'or et de pierreries, lui présenta une pipe toute bourrée au fourneau de jasmin enrichi de topazes et surmonté d'un bout d'ambre admirable. Une autre esclave apporta au maître des charbons embrasés et les plaça à l'aide de pinces d'or sur le tabac jaune de la pipe rouge.

Aïchouhnâ s'était levée. Sur un double signe d'elle, une négresse accourut, plaça près des coussins l'un de ces petits guéridons turcs aux couleurs vives, aux tons heurtés, haut à peu près comme nos tabourets de pieds. Sur ce guéridon, elle posa un plateau d'or massif incrusté d'émeraudes au milieu duquel était une tasse en fine porcelaine, pleine à déborder de ce café fumant servi avec marc, c'est-à-dire tel que l'aiment les Turcs et dans lequel il y a autant à manger qu'à boire.

Une autre négresse apporta sur un autre guéridon des plateaux également d'or, tout encombrés de confitures, de fruits et de gâteaux sucrés et frits dans le miel. Pendant ce temps on dansait et on chantait toujours.

Nous ne comprenons guère en Europe où on nous prêche, dès l'enfance, le mépris du corps, la supériorité de l'esprit sur la matière, ce luxe oriental poussé jusque dans ses raffinements les plus extrêmes. En Orient, au contraire, les mœurs, le climat, l'éducation, la religion elle-même tendent à répandre ce luxe inouï et le culte de la beauté finit par idéaliser la matière ou du moins par la replacer au niveau de l'esprit. Pour juger les coutumes asiatiques avec impartialité, il ne faut donc pas les prendre au point de vue de nos propres coutumes. Le luxe est un besoin chez le peuple musulman comme chez le peuple indien et chez le peuple chinois.

Malhoun-Khatoun jouissait donc de ce luxe avec l'aisance d'un homme qui se fût cru incapable de pouvoir vivre autrement. Aïchouhnâ avait traversé le salon sans interrompre les danses, et était allée prendre elle-même un vaste bassin d'argent tout orné de grains de coraux.

Elle déposa le bassin devant le cheik. Une jeune femme apporta de l'eau parfumée et la versa dans le bassin. Alors, Malhoun-Khatoun tendit nonchalamment un pied nu d'abord, l'autre ensuite et Aïchouhnâ commença ses fonctions de *sulthane favorite* : elle lava les pieds du maître, tandis que la musique et les danses charmaient ses oreilles et ses yeux.

Ces soins accomplis, on enleva le bassin, et Aïchouhnâ vint se coucher près du cheik.

« Seigneur, lui dit-elle, tandis que le cheik fumait sans paraître accorder une grande attention aux soins dont il était l'objet, seigneur, j'ai vu ta nouvelle esclave chrétienne. Elle est belle.

— Oui, dit Malhoun-Khatoun.

— Plus belle que moi! Elle sera heureuse d'être l'esclave du cheik comme la gazelle est heureuse sous la protection du lion, elle sera fière d'être dans ton *harem*, comme les Druses sont fiers de t'avoir pour chef. Elle te plaît?

— Oui, répondit encore Malhoun-Khatoun.

— Tu l'as prise pour ton *harem?*

— Oui.

— Je la parerai. Je la ferai digne de toi. Mais, continua la *sulthane* d'une voix insinuante : un autre que le cheik redouté a vu la chrétienne, un autre la trouve belle, un autre la convoite!...

— Un autre! dit Malhoun-Khatoun en rapprochant ses épais sourcils.

— Oui.

— Qui cela?

— L'agah turc!

— Osman-ben-Assah?

— Il a juré par le Koran que la chrétienne sortirait de ce *harem* avant la fin de la lune, pour entrer dans le sien!

— Il a juré cela! dit le cheik d'une voix tonnante.

— Oui.

— Qui te l'a dit?

— Ali.

— Comment le sait-il?

— L'agah lui a proposé mille *dinars* d'or pour qu'il consente à trahir. »

Malhoun-Khatoun se dressa avec emportement.

« Si Osman-ben-Assah a fait cela, il mourra! s'écria-t-il. Fais venir Ali! »

XV. — *La nuit.*

La nuit était venue, et avec elle la brise rafraîchissante permettant à la poitrine d'aspirer un air pur dégagé de ses effluves ardentes. M. de Cast était seul dans sa chambre; sa blessure le faisait moins souffrir et commençait à se cicatriser, mais les forces lui faisaient encore défaut, et il avait perdu tant de sang qu'il lui eût été impossible de se tenir debout.

La lune s'était levée radieuse et ses rayons argentés, inondant la chambre, la dotaient d'une clarté à la fois vive et douce. La tête appuyée sur la main renversée, le bras droit plié, le coude enfoncé dans les coussins moelleux qui le soutenaient, Olivier paraissait plongé dans une rêverie profonde.

Tout à coup la porte s'ouvrit doucement, et à la clarté de l'astre des nuits, le malade put voir s'approcher de son chevet la plus suave apparition. C'était une femme tout enveloppée de voiles blancs et diaphanes qui formaient un nuage de gaze autour d'elle. Elle glissait doucement sur le tapis, et ses petits pieds en s'avançant coquettement faisaient resplendir et sautiller les pierres précieuses qui constellaient ses babouches.

« Aïchouhnâ! dit Olivier avec étonnement.

— Parle bas! dit vivement la *sulthane* en posant un doigt sur ses lèvres et en se laissant glisser sur une pile de coussins placés près du lit.

— Pourquoi es-tu venue? demanda M. de Cast.

— Pour t'annoncer une grande nouvelle.

— Victorine....

— Il ne s'agit pas d'elle; il s'agit de toi seul. As-tu dans ta maison de Damas dix mille *dinars* d'or?

— Non! répondit Olivier.

— Alors demain tu mourras! »

Olivier se dressa sur son lit.

« Pourquoi mourrai-je demain? dit-il. Pourquoi cette menace? Que s'est-il donc passé?

— Demain, reprit Aïchouhnâ, les massacres doivent commencer à Damas. A deux heures, les Druses attaqueront les chrétiens; le cheik et l'agah veulent tout exterminer. On t'a gardé jusqu'ici parce qu'on te sait riche; si tu peux donner sur l'heure dix mille *dinars* d'or, tu seras peut-être sauvé.

— Je ne les ai pas!

— Alors tu dois mourir!

— Mourir! rugit Olivier en essayant de se soulever.

— Tais-toi, dit vivement Aïchouhnâ. Le moindre bruit entraînerait notre perte, et je suis venue ici pour te sauver. Écoute-moi, chrétien, et aie confiance en moi. Ces dix mille *dinars* que tu ne peux donner, que tu n'as pas, je les aurai moi. Ali est allé ce soir porter mes parures chez un juif qui demain sera assassiné. Il fera la somme nécessaire et tu pourras te racheter. »

Olivier regardait la *setti* avec étonnement.

« Que signifie l'affection que tu me témoignes? dit-il. Depuis que je suis ici, tu m'as visité presque chaque jour, tu m'as entouré de soins, d'attentions. Mes blessures sont fermées, grâce au baume que tu m'as fait parvenir. J'ai manifesté hier le désir de voir Victorine et Noémie, tu me les as amenées aujourd'hui. Cette nuit tu viens me proposer de me sauver. Qu'ai-je donc fait pour que tu t'intéresses ainsi à moi?

— Ce que tu as fait? dit Aïchouhnâ en levant ses beaux yeux sur le malade. Te rappelles-tu, il y a trois mois, la promenade que tu fis un matin jusqu'à Balbek. Tu étais seul, et en revenant tu rencontras une caravane.



— Oui, dit Olivier; un marchand d'esclaves qui se rendait au bazar de Damas.

— Parmi les femmes que l'on menait vendre, il y en avait une vieille et souffrante, pauvre créature dont le marchand ne comptait tirer aucun profit, qu'il maltraitait et dont il souhaitait la mort?

— Je me rappelle, fit Olivier avec intérêt.

— Tu fus touché du sort de cette esclave; tu l'achetas sur l'heure et tu lui donnas sa liberté en plaçant dans sa main une bourse pleine d'or?

— Cela est vrai; j'ai fait ce que tout homme de cœur, tout bon chrétien eût fait à ma place.

— Cette femme, dit Aïchouhnâ, c'est ma mère. Comprends-tu, maintenant, mon dévouement pour toi? »

Olivier tendit la main à la *sulthane*.

« Tu as un cœur de chrétienne, dit-il, car tu es reconnaissante.

— Tu acceptes donc ce que je puis faire pour toi?

— J'accepte.

— Quant à ces deux femmes, quant à celle que tu aimes.... »

Olivier sourit doucement.

« Tu te trompes, dit-il, en attribuant à l'amour l'intérêt que je porte à ces deux jeunes filles. Je les aime comme un ami. Tu ne saurais comprendre ce sentiment, toi; car les femmes d'Orient ignorent qu'entre deux créatures de sexe différent et étrangères l'une à l'autre, il peut y avoir un lien moral puissant et cependant pur de toute passion. Noémie m'intéresse parce qu'elle est menacée du sort le plus fatal, et je donnerais ma vie pour sauver Victorine parce que Victorine est la fille d'un homme que j'estimais, et qu'elle devait être la femme d'un autre homme que j'aime. »

Aïchouhnâ avait écouté les paroles prononcées par Henri avec une attention et une émotion extrêmes.

« Tu n'aimes aucune des deux femmes? dit-elle. Ni la chrétienne, ni la juive?

— J'ai pour elles de l'amitié et non de l'amour? »

La *sulthane* détourna la tête et leva vers le ciel des regards empreints d'une ivresse infinie.

« Il faut te sauver et sauver ces femmes, reprit-elle après un silence et en revenant vers Henri. Voici ce que j'ai fait déjà. Les massacres doivent demain éclater à Damas. Malhoun-Khatoun n'est pas seul à la tête des Druses. L'agah Osman-ben-Assah doit commander avec lui. Osman me déteste et moi je le hais. C'est Osman qui veut que tu meures, mais je te protége, moi. J'ai fait surprendre par Ali le secret d'Osman. Il convoite la chrétienne dont le maître veut faire son esclave. J'ai tout dit à Malhoun-Khatoun, j'ai employé mon ascendant sur lui pour l'exciter et Osman doit mourir. Demain, pendant les massacres et tandis que le cheik sera dans la ville, je ferai sauver la chrétienne et la juive.

— Comment? dit Olivier.

— J'ai été visiter aujourd'hui l'une des filles d'Abd-el-Kader et elle m'a promis de recevoir la chrétienne et la juive dans le *harem* de son père. Quand le cheik les demandera, on lui dira qu'elles ont voulu fuir et que les Druses les ont massacrées. Demain toutes les chrétiennes et toutes les juives seront mises à mort, et dans le nombre il sera impossible de faire rechercher les cadavres. Toi, tu demeureras ici, tu n'auras rien à craindre. Osman, ton ennemi, sera étranglé, et tu payeras les dix mille *dinars* d'or qu'exige le cheik.

— Mais ces massacres qui doivent éclater demain, je ne puis les laisser accomplir! dit Olivier d'une voix frémissante.

— Comment?

— Quoi! une population entière serait menacée de destruction! Mes amis, mes frères en religion, mes compatriotes, des innocents doivent être massacrés demain, je le sais et je ne ferais rien pour les sauver!

— Que pourrais-tu faire?

— Les prévenir!

— Comment?

— Mes forces me permettront de me traîner dans la ville.

— Tu ne peux sortir du sérail!

— Je franchirai les murs!

— Tu te feras tuer et tu ne sauveras personne!

— Je dois tout tenter, te dis-je! Il faut que j'agisse. Si tu m'aimes, Aïchouhnâ, si tu as pour moi un peu d'affection, un peu de reconnaissance, tu me faciliteras les moyens de quitter le sérail cette nuit même. Je verrai les consuls, je préviendrai les Maronites, je ferai armer les chrétiens et les juifs. Nous organiserons une défense! Il faut partir, Aïchouhnâ, il faut que je quitte cette demeure! »

Et Olivier, le corps frémissant, les yeux hagards, les doigts crispés, s'efforçait de quitter sa couche et de se tenir debout. Se cramponnant contre le mur, il fit quelques pas. Le courage le soutenait seul. La fièvre que venait de lui donner l'horrible nouvelle galvanisait tout son être; mais ce moment d'énergie factice fut court. Olivier avait perdu presque tout son sang, et ses blessures se rouvrant tout à coup par les efforts qu'il venait de faire achevèrent d'épuiser le peu de force qui lui restait. Il chancela, il voulut lutter, mais il retomba lourdement, les yeux fermés, la bouche ouverte.

Aïchouhnâ accourut près de lui et le replaça sur sa couche, puis elle se mit en devoir de panser les blessures dont le sang coulait à flots.

A cette même heure, et à l'autre extrémité de Damas, se passait une scène d'un autre genre. Un groupe d'hommes à la physionomie sinistre, aux hideux vêtements, aux armes brillantes, se tenait dans la salle basse d'une maison turque. Osman-ben-Assah était au milieu de ces hommes et semblait écouter avec une attention profonde le récit que faisait l'un d'eux.

Celui-là, qui se tenait dans l'ombre, était noir et vêtu avec une richesse éclatante. Un mouvement qu'il fit en parlant le plaça en pleine lumière, et les rayons de la lampe suspendue au plafond éclairèrent les traits d'Ali, l'eunuque du cheik Malhoun-Khatoun.

« Elle aime le Français, elle veut sauver la chrétienne et la juive, et elle doit me faire étrangler demain, dit Osman-ben-Assah avec un sourire farouche. Bien, Ali! tu as gagné ton salaire. »

Et prenant une bourse d'or, il la lança à l'eunuque qui la reçut en s'inclinant.

ERNEST CAPENDU.

(*Traduction et reproduction interdites. — La suite au prochain numéro.*)

UN JUGEMENT DE DIEU.

I.

Sur la rive droite du Memel, à peu près à égale distance de la ville de Tilsitt et du golfe de Courlande, se trouve la terre de Turellen.

Elle appartenait, il n'y a pas encore fort longtemps, à une vieille et riche dame, veuve du comte Ruthenberg, qui y vivait assez retirée. Cette dame n'entretenait de relations de voisinage qu'avec deux ou trois gentilshommes du pays, de noblesse assez récente, qu'elle voyait du reste fort rarement. Mais elle recevait assez souvent la visite des nombreux parents qu'elle avait en Courlande. Elle était née dans ce pays, et avait quitté la Russie, il y avait quelques années, pour venir habiter la Prusse.

La comtesse Ruthenberg avait été fort belle dans sa jeunesse, et avait joué un rôle très-brillant à la cour de Saint-Pétersbourg, à l'époque où l'empereur Alexandre Ier n'était point encore devenu pieux et ne pressentait guère sans doute qu'il dût le devenir un jour. Quelques années après l'avénement de l'empereur Nicolas, elle était tombée en défaveur à la cour de Russie, sans qu'on en connût trop la raison; et c'est alors qu'elle s'était retirée au château de Turellen, qui depuis nombre d'années appartenait à sa famille. Elle n'avait point d'enfants, et conservait de grandes habitudes de luxe dans sa retraite, qu'elle ne quittait que pour aller passer la saison d'été dans une des villes de bains de l'Allemagne.

Quatre ou cinq ans après son arrivée en Prusse, un bruit étrange courut dans le pays. Elle avait reçu, un mois auparavant, la visite d'un de ses neveux de Courlande, le jeune comte Ruthenberg, et tout à coup le jeune homme avait disparu. Un soir, il avait pris congé de sa tante comme d'habitude, et s'était retiré dans sa chambre. Le lendemain matin, on retrouva son lit intact, ses effets dans le même ordre que la veille; mais de lui, pas la moindre trace.

La comtesse, qui avait d'abord montré quelque inquiétude, parla bientôt de l'événement d'un air d'indifférence, et même avec beaucoup de légèreté. Les Ruthenberg avaient tous une tournure d'esprit assez étrange, qui rappelait d'assez près celle que le spleen donne aux Anglais. Peut-être le jeune homme s'était-il trouvé engagé dans quelque aventure imprévue; peut-être avait-il été pris d'un caprice subit, dont la poursuite l'avait entraîné plus loin qu'il ne le croyait d'abord, et allait-il reparaître tout à coup.

Mais quinze jours s'écoulèrent; on ne trouva point traces du jeune comte, on ne reçut aucune nouvelle de lui. Les bruits qui couraient dans le pays prirent plus de consistance, et on prétendit même que, dans la nuit de sa disparition, on avait entendu dans le voisinage du château un bruit étrange suivi de cris de détresse bientôt étouffés.

Ces bruits arrivèrent à mes oreilles. J'étais alors juge d'instruction en Lithuanie, et le château de Turellen se trouvait dans le cercle de ma juridiction. Je crus de mon devoir d'éclaircir l'aventure, et j'écrivis dans ce but au bailli du bourg voisin.

Il me répondit aussitôt que les bruits qui s'étaient répandus dans le pays étaient parfaitement fondés, mais que la comtesse n'était nullement inquiète et attribuait cette disparition subite à un caprice du jeune homme, dont elle connaissait le caractère aventureux. Il ne savait rien de positif sur le bruit étrange et les cris de détresse entendus pendant la nuit, et n'avait pu, malgré toutes ses recherches, obtenir le moindre renseignement à cet égard.

Il n'y avait rien là qui pût motiver une enquête, et j'avais presque oublié l'aventure, quand, quelques semaines plus tard, je reçus une visite qui me surprit beaucoup. A une

N° 376. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

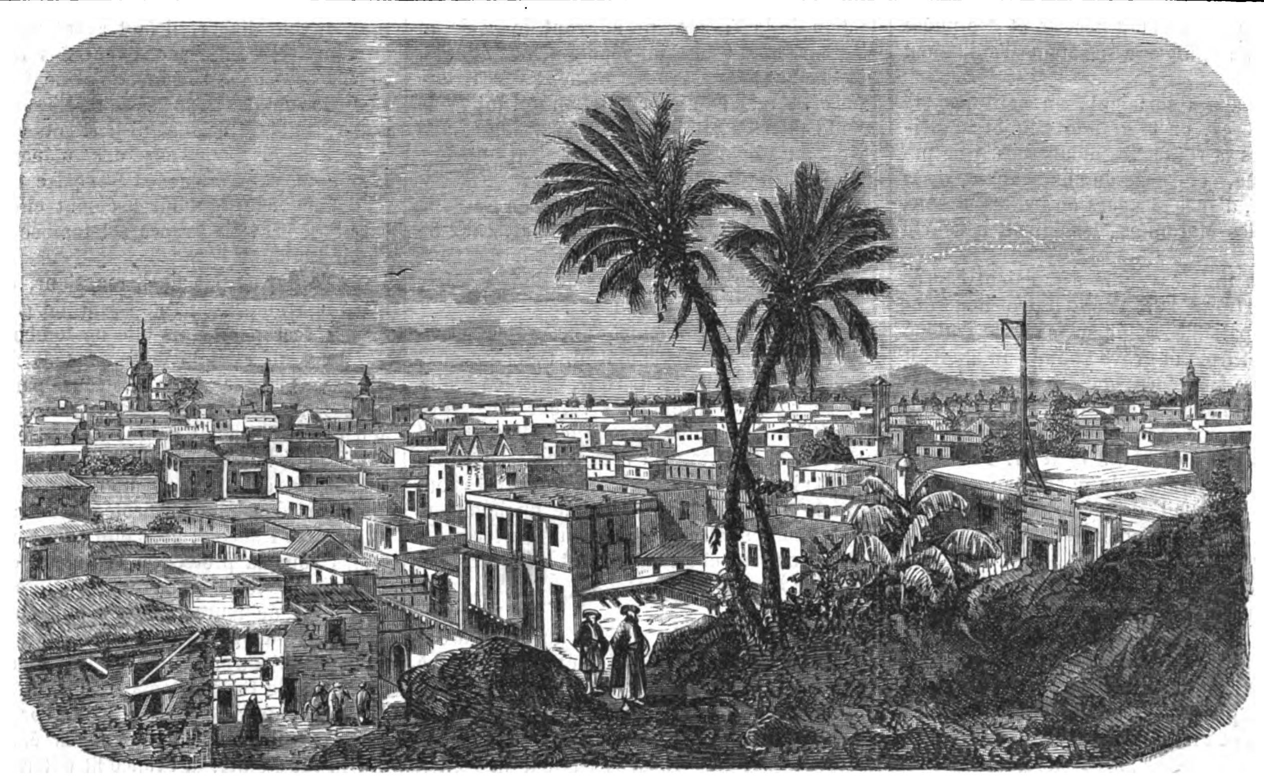
JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

8 Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Vue générale de Damas.



Abd-el-Kader vient au secours des Maronites. (Page 167, col. 3.)

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

XVI. — *Les sauterelles.*

Le soleil s'était levé à quatre heures, et ses rayons rougeâtres éclairaient cette admirable plaine de Damas que nous avons essayé de décrire. La campagne était déserte et des nuées d'oiseaux au plumage éclatant l'animaient seules.

Trois cavaliers sortaient, au petit pas de leurs montures, de la grande ville et se dirigeaient vers la route des montagnes. Une petite caravane, composée de chameaux chargés de bagages, d'ânes porteurs de ballots et conduite par des Maronites, les suivait à courte distance.

Deux des trois cavaliers semblaient causer avec une extrême animation, le troisième demeurait impassible, roide sur sa selle comme un piquet et froid et grave comme un habitant de la *joyeuse* angleterre qu'il était en réalité, car ce personnage était sir William, le parfait gentleman aux nombreux burnous.

L'un des deux causeurs était M. Paterson, l'autre était un homme de quarante ans environ, grand, bien fait, de tournure gracieuse et élégante, à la physionomie franche et ouverte, aux yeux intelligents.

« Permettez, cher monsieur Lernoy, disait M. Paterson, vous êtes Français, vous, et moi je suis Anglais, voilà toute la différence.

— Mais, répondit vivement M. Lernoy, avant d'être Français et Anglais, nous sommes hommes, nous appartenons à la grande famille de l'humanité, et l'intérêt de cette humanité....

— Est d'étendre le plus possible, interrompit M. Paterson, les limites du commerce....

— Anglais ! » ajouta sir William.

M. Paterson lança à son compatriote un coup d'œil approbateur et lui adressa un aimable sourire.

« Ces massacres sont horribles! atroces! reprit M. Lernoy.

— Mais êtes-vous bien certain qu'ils aient eu lieu? dit M. Paterson.

— Comment, si je suis certain? Et Deïr-el-Kamar, et Zahlé, et cent villages détruits par l'incendie, et dix mille chrétiens assassinés, et les cadavres qui encombrent le Liban.

— J'ai traversé le Liban, cher monsieur, et je n'ai rien vu du tout, absolument rien!

— Comment! vous refusez de croire....

— Mon Dieu! je crois à quelques petites affaires, quelques petites échauffourées. On aura boxé par ici ou par là, et la distance double l'importance des événements. Le tort de ce pays c'est de ne pas avoir de *policemen*. Le *policeman*, cher monsieur, est une institution éminemment anglaise et toute paternelle. Il n'y a rien de tel que le bâton pour conduire les peuples libres.

— Mais Damas? vous avez vu Damas avant-hier et hier?

— Sans doute.

— L'air n'y est-il pas chargé de menaces?

— Oh! les affaires sont nulles en ce moment, je le concède, et je crois effectivement à une crise. »

M. Lernoy haussa les épaules.

« Il faudrait ici une armée française! » dit-il.

M. Paterson fit un tel soubresaut sur sa selle qu'il faillit vider les étriers.

« Une armée française! s'écria-t-il. *My God!* vous n'y songez pas, monsieur! Et, que viendrait faire ici une armée française? De quel droit la France se mêlerait-elle de ce qui se passe dans ce pays?

— D'un droit qui remonte haut, monsieur Paterson, dit vivement M. Lernoy, car ce droit date de 1535, époque à laquelle François Ier obtint de l'empire ottoman, sous le nom de *capitulation*, un firman qui l'instituait protecteur des chrétiens du Liban. Henri IV, Louis XIV et Louis XV obtinrent le renouvellement de ces concessions, et chaque fois elles reçurent plus d'extension, de force et de solennité. Cette protection de la France, grandissant de siècle en siècle, s'étendit au saint-sépulcre, aux églises, aux évêques, aux prêtres et aux ordres religieux, et, par une interprétation qui fut rarement contestée, elle enveloppa à certains égards les simples habitants qui professaient le même culte. Ainsi, les catholiques de Péra, de Galata, ceux de Smyrne, de Syra, de Tine, de Naxos et de quelques autres îles de l'Archipel, ceux de Rhodes, de Chypre et de la Syrie furent tacitement rangés sous la protection de la France, et cette protection religieuse....

— Devint insensiblement une protection civile! interrompit aigrement M. Paterson.

— Oui, continua M. Lernoy, et grâce à elle les populations chrétiennes furent longtemps garanties des avanies auxquelles elles étaient exposées. Longtemps la France ne leur fit pas défaut; longtemps ses ambassadeurs et ses consuls se firent un devoir, même un honneur, d'intervenir sans cesse en faveur de leurs coreligionnaires, et ils étendaient ainsi dans ces vastes contrées le respect dû au nom français.

— Au détriment du respect dû au nom des autres peuples de l'Europe, et notamment à celui de l'Angleterre.

— Mais nullement, monsieur! Toujours la France a été généreuse et elle ne s'est jamais montrée endurcie. N'est-ce pas sur la sollicitation de la France qu'en 1535 l'Angleterre et l'Écosse obtinrent d'être portées sur le traité de commerce? N'est-ce pas encore sur la sollicitation de la France qu'il fut permis aux autres nations de l'Europe, que les Turcs nommaient ennemies, de naviguer dans les mers du Levant, et lorsque cette concession leur fut retirée, ne fut-ce pas toujours la France qui, sous Louis XV, fit rendre l'entrée des ports du Levant? Quel meilleur aveu pour ces populations musulmanes comme pour les nations européennes, de notre incontestable prépondérance? Et cette prérogative qu'on nous a ravie depuis 1840 dans le Liban [1], ce droit de protection qui nous fut donné par les Turcs et confirmé par l'assentiment universel, comment la France l'a-t-elle exercé lorsqu'elle le possédait sans partage? Elle l'a étendu, non-seulement sur les catholiques, mais encore sur tous les autres chrétiens lorsqu'ils l'ont invoqué. Les palais de nos ambassadeurs, les hôtels de nos consuls étaient devenus des lieux d'asile; ils étaient respectés par les Turcs des plus basses conditions comme par leurs chefs de tous les rangs. Les concessions tacites de ce droit de protection sont allées si loin, que jadis les églises catholiques du Liban ont pu arborer le pavillon français sur leur portail pour marquer à tous les yeux quelle protection puissante couvrait le culte qu'on y célébrait. Enfin le monastère du Mont-Carmel, ce monastère français, n'a-t-il pas toujours été, dans la Syrie, un refuge protecteur, une oasis d'humanité au sein de la barbarie? Vous parlez de notre droit, monsieur, du droit de la France en Syrie! Mais qui peut mieux que ces faits, mieux que notre longue et puissante protection, mieux que l'usage encore récent de notre prépondérance, constater la réalité des droits qui nous furent concédés par des actes solennels et par le consentement général [1]?

— Vous prêchez pour la France, dit M. Paterson; mais l'Angleterre? Ce pays de Syrie est trop proche de ses possessions des Indes, il fait trop partie inhérente de sa grande route asiatique pour qu'elle n'y ait pas une influence première, et qu'elle permette dorénavant à la France à elle seule de protéger tous ces Maronites. Que diable, il faut avant tout songer au commerce, cher monsieur! Ces Druses et ces Turcs achètent beaucoup et ne fabriquent rien. Ce sont des gens précieux. Ils sont riches, ils payent bien, ce sont d'excellents clients, et il faut avoir pour eux des ménagements. D'ailleurs, votre influence française est morte ici depuis 1840, et heureusement elle ne ressuscitera pas! La France est tombée ici avec l'émir Beschir!

— Ne parlez pas ainsi, monsieur, dit vivement le Français en rougissant de colère. La France se retire, mais elle ne tombe jamais. Si elle paraît se reployer un moment c'est pour mieux s'élancer ensuite. Vous parlez des Druses; mais la France a-t-elle jamais été leur ennemie? Elle avait daigné admettre la fable stupide qui faisait descendre ces monstres des soldats égarés d'un comte de Dreux, à l'époque des croisades. Elle les protégea donc comme originaires français; mais elle admit en même temps sous sa protection ces vieux chrétiens du sixième siècle qu'on appela *Maronites*, du nom d'un de leurs apôtres, et bien loin de diviser ces deux races et de les faire égorger l'une par l'autre, comme on les y pousse de nos jours, la France tenta de les rapprocher, de les unir presque en un même corps! Puis, après que la race de leur fameux émir Fackel-Din fut éteinte, la France fit déférer l'autorité, par l'élection des cheiks, à la maison Schahab qui a gouverné longtemps le Liban; à cet illustre émir Beschir que vous détestez, à ce roi pratriarcal qui avait vu jadis les soldats français en Syrie, et qui, après leur retraite, en avait sauvé beaucoup dans ces montagnes, refusant obstinément de les livrer à la *vengeance* des Turcs ou à l'*humanité* des Anglais, car il savait que la *vengeance* des Turcs se traduisait par le mot *supplice*, et l'*humanité* anglaise par le mot *ponton*. C'est là surtout les griefs que votre pays a eus contre lui, monsieur Paterson; et quand notre droit de protection, ce droit consacré par une possession de trois siècles, nous fut enlevé en 1840 par le concours des quatre puissances qui prétendirent régler sans nous les affaires intérieures de l'empire ottoman, les soi-disant modérateurs des Turcs devinrent les destructeurs de leurs villes, frappèrent sur tous les partis à la fois, et, pour délivrer les chrétiens de la domination du pacha d'Égypte, ils les livrèrent à des sultans de Syrie cent fois plus oppresseurs encore! Et, tandis que les vaisseaux anglais écrasaient Beyrouth et Saint-Jean d'Acre, votre

1. M. Lernoy parlait ainsi avant notre dernière expédition, celle de 1860.

1. Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir sur l'état de la Syrie avant les derniers troubles des détails sérieux et authentiques, nous les renverrons au rapport présenté sur ce sujet en 1843 à la chambre, par M. Pierre David, consul général en Orient de 1806 à 1826 et alors député du Calvados. (*Moniteur*, séance de la chambre des députés du 30 janvier 1843.) (*Note de l'auteur.*)



pays, monsieur Paterson, enleva de ces montagnes, où la croix surmonte le croissant, ce vieil émir Beschir qui fut relégué à Malte, exilé, emprisonné, victime de son ancienne sympathie pour les Français!

— Laissez donc, fit M. Paterson en ricanant; ce vieil émir avait fait son temps. D'ailleurs, à la place de son gouvernement, n'y a-t-il pas celui des kaïmakans?

— Oui, répondit M. Lernoy avec amertume, les kaïmakans sont des magistrats délégués; mais par qui sont-ils délégués? par un pacha dont ils sont les lieutenants! Ne savez-vous pas que le despotisme, en Orient, se délègue tout entier du supérieur à l'inférieur? Il ne rétrécit que les cercles où il s'exerce, en passant du Grand Seigneur aux pachas, de ceux-ci à leurs kaïmakans, et de ces derniers aux beys, aux agahs et aux cheiks; mais, dans le plus petit de ces cercles, il y a la même intensité qu'au sérail, c'est-à-dire le droit de vie et de mort, et surtout celui d'exaction arbitraire. C'est la spirale du Dante, car dans tous ces cercles il y a souffrance et terreur! La preuve en est dans ce qui se passe depuis quelque temps en Syrie, et dans ce qui se passera encore, car Damas est menacé d'une terrible catastrophe!

— Croyez-vous? » dit M. Paterson avec indifférence.

M. Lernoy regarda le négociant anglais.

« Si vous n'étiez pas du même avis que moi, pourquoi eussiez-vous quitté Damas ce matin? demanda-t-il.

— Mes affaires sont faites.

— Non pas, puisque vous n'êtes pas encore rentré dans vos diamants volés au juif Esaü à Deïr-el-Kamar.

— J'y rentrerai!

— Oui, je sais que Malhoun-Khatoun, le cheik des Druses vous l'a promis. Mais dites-moi, monsieur Paterson, n'est-ce pas d'après son conseil même que vous avez quitté Damas?

— Non! répondit sèchement l'Anglais.

— Oh! fit M. Lernoy, en lançant un regard expressif à son interlocuteur, je sais que vous êtes au mieux avec Malhoun-Khatoun et avec les Druses et les Turcs, vous et vos compatriotes, et je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé dernièrement à Saïda.

— Quoi donc? dit M. Paterson avec indifférence.

— Il y a quelques jours à peine les chrétiens de *Djezin*, surpris et poursuivis par les Druses, se sont réfugiés à Mamérié auprès de l'évêque, Mgr Boutros Bostani....

— Eh bien!

— Le prélat se disposait à conduire cette population de malheureux menacés à Saïda, mais sachant que Kassem-bey-Yousef tenait la campagne, il envoie demander une escorte à notre consul, M. Derighello. Celui-ci court auprès d'Omar-Effendi, qui lui accorde *deux* soldats. L'évêque, n'osant se fier à cette escorte ridicule, espère dans le courage des hommes qui l'entourent; mais voulant soustraire au péril d'une lutte imminente les femmes, les enfants et les vieillards, il se décide à faire conduire ceux-ci à Saïda par des chemins détournés. Le grand vicaire Jacoub se dévoue et se charge de conduire la paisible caravane avec les deux soldats turcs. Les chrétiens partent.... A Ghazié les musulmans les arrêtent et les dépouillent de tout ce qu'ils portent, même de leurs vêtements, mais sans les tuer. A une demi-lieue de Saïda, en vue de la ville-même, les soldats turcs font faire halte à la caravane sous prétexte de s'assurer de la sécurité de la route. L'un d'eux part en éclaireur.... Tout à coup une bande de Turcs s'élance, les chrétiens sont tous égorgés. Le soldat était allé simplement prévenir les massacreurs, qui attendaient à un autre endroit. Or, cette boucherie avait lieu à *dix minutes* à peine de la ville dans laquelle Osmar-Effendi avait *quatre cents* soldats sous ses ordres.

— Il avait tant d'occupations en ce moment, dit M. Paterson, qu'une petite distraction est bien excusable. Vous le savez, cher monsieur, on ne peut pas être à la fois partout ni à tout!

— Attendez! dit M. Lernoy. Pendant plusieurs jours les tueries continuèrent autour de la ville. Les chrétiens de Saïda étaient dans la terreur: les massacres s'organisaient. M. Abella l'agent anglais....

— A écrit à notre consul anglais de Beyrouth, interrompit M. Paterson, lequel a immédiatement expédié un navire anglais à Saïda pour empêcher les troubles.

— Dites donc pour protéger uniquement le consulat anglais sans se soucier des chrétiens menacés. M. Abella conduisit Kassem-bey-Yousef, le commandant druse de Saïda, le chef des massacreurs, à bord du navire anglais où le chef druse fut reçu avec les *plus grands honneurs!* Cela est un fait positif!

— Eh bien, dit M. Paterson, M. Abella n'avait pas à se plaindre de Kassem-bey-Yousef.

— Sans doute. Kassem-bey-Yousef fit placer des soldats à la porte de la maison de M. Abella et à la porte de sa filature, pour la garder et la défendre, et tandis que les chrétiens étaient massacrés, l'agent de votre pays, monsieur Paterson était respecté[1]!

— Naturellement, monsieur! Les agents anglais doivent être respectés partout et avant tout!

— Monsieur, dit sévèrement M. Lernoy, je n'accuse pas votre agent de faire cause commune avec des assassins, mais je suis certain qu'un représentant de la France placé dans la même situation, n'eût pas tenu la même conduite, et qu'un navire français eût protégé non-seulement ses nationaux, mais encore tous ceux qui eussent été menacés! »

M. Paterson grommela sourdement quelques paroles que M. Lernoy n'entendit pas.

« Aoh! fit tout à coup sir William en levant le nez.

— Quoi? demanda M. Paterson.

— Une tache dans le ciel! »

Effectivement, à l'est de Damas, au-dessus de la plaine fertile, venait d'apparaître subitement, dans le ciel pur et sans nuage, une tache foncée qui grandissait à vue d'œil. Sir William demeurait ébahi, le nez en l'air, les yeux démesurément ouverts.

« Aoh! faisait-il simplement; aoh! »

C'était tout ce qu'il pouvait dire pour manifester ce qui se passait en lui, et les impressions que recevait son âme.

Ces taches grandissaient de minute en minute avec une rapidité inouïe, et un bruit étrange: froissement aigu, cliquetis criard, semblait descendre du ciel. Les voyageurs s'étaient arrêtés.

Bientôt l'horizon tout entier s'obscurcit; un nuage plus compacte, plus sombre que toutes les vapeurs condensées, projeta sur la terre des ténèbres épaisses, et, du sein de ces ténèbres, s'éleva un fracas plus terrible, plus effrayant que les éclats du tonnerre, car il était plus continu, et il en augmenta encore l'horreur.

Le nuage s'abaissait progressivement, il tombait à plat, tout d'une pièce. Bientôt il heurta les sommets des collines, couvrit leurs flancs, et s'abattit enfin sur la terre. Alors le bleu du ciel reparut, la lumière se fit et éclaira le plus extraordinaire spectacle. La plaine entière, les collines, les arbres, les toitures des maisons voisines disparaissaient sous une couche grisâtre, épaisse, qui grouillait et bruissait, s'agitait et criait, se remuait formant des vagues.

Les animaux fuyaient épouvantés, les arbres craquaient, la terre gémissait. L'on entendait un bourdonnement assourdissant, général, incessant, tel, que le sol tout entier semblait avoir une voix, ou plutôt des milliards de voix. On eût dit des quantités effrayantes de chaudières immenses dont les eaux eussent été à la fois en ébullition.

« Les sauterelles! dit M. Lernoy. La plaine est perdue! »

Il n'achevait pas, que de nouveaux cris retentissaient dans les airs, mais c'étaient des cris aigus, joyeux, des appels et l'on vit arriver de toutes parts, à tire-d'ailes, avec la plus merveilleuse célérité, des troupes de cigognes et d'innombrables bandes de *samarmars* (oiseaux plus petits que la cigogne et qui se rapprochent du loriot). Le seul remède contre le mal qui est tombé du ciel est aussi envoyé par lui.

Les voyageurs étaient demeurés immobiles, formant avec la petite caravane qui les avait rejoints, un îlot au milieu de cette mer animée aux tons clairs et poussiéreux.

Tout au tour d'eux le combat s'engageait ou plutôt le carnage. Cigognes et samarmars faisaient merveille. Les unes écrasant et broyant à la fois, à l'aide de leur long bec, des myriades de sauterelles, les autres rachetant leur faculté destructive moins grande, par leur extrême activité. Mais ils avaient beau faire: la couche des sauterelles était tellement épaisse, qu'ils pouvaient à peine l'entamer et l'éclaircir.

Tout à coup, et comme s'il eût obéi à un même signal donné à la fois sur tous les points, le nuage qui s'était abaissé et qui couvrait la plaine à perte de vue, se releva doucement avec un redoublement de bruit infernal. L'obscurité se fit de nouveau. Le fracas rendu plus strident par les cris des cigognes et des samarmars, s'élevant en même temps, devint épouvantable. Une fois élevé, le nuage sembla demeurer un moment immobile: puis il s'inclina vers le nord et il courut rapidement comme s'il eût obéi au souffle puissant du *khamsin*.

Une seconde fois le jour avait reparu, mais cette plaine tout à l'heure riante, fertile, admirable, n'offrait plus que l'aspect désolant d'un canton affreusement ravagé. La terre, entièrement anudée, ne présentait plus à l'œil le plus clairvoyant le moindre brin d'herbe: les arbres se montraient complétement dépouillés de feuilles et même d'écorce, le grain des épis avait été dévoré aussi bien que la paille, le fruit aussi voracement que la fleur. C'était le spectacle de l'hiver succédant lamentablement à celui du printemps, et quelques instants à peine avaient suffi pour accomplir cette métamorphose aussi rapide que désastreuse.

Au même instant et du côté opposé à celui par lequel s'étaient envolées les sauterelles, c'est-à-dire vers Damas même, éclata un bruit

1. Ce fait, qui n'est pas le seul au reste du même genre, est de la plus stricte authenticité. Il est consigné tout entier dans la lettre datée de Saïda le 12 octobre 1860 et écrite par *M. Baptistin Poujoulat*. Ces lettres de M. Poujoulat, recueillies et classées, forment l'un des plus précieux et des meilleurs documents que l'on puisse consulter pour connaître dans toute son étendue cette sanglante période de l'histoire de Syrie.



épouvantable que domina presque aussitôt une fusillade des plus vives.

« Les massacres! s'écria M. Lernoy en pâlissant. Les sauterelles nous ont retardés : elles seront cause de notre mort! »

Les Maronites qui conduisaient les chameaux et les ânes, poussèrent des cris de terreur.

« Les Druses! s'écrièrent les uns en désignant Damas.

— Les Druses! » répétèrent les autres en désignant la montagne.

A la nuée des sauterelles succédait une nuée de Druses : la destruction revenait sur cette terre déjà ravagée. Des cavaliers, le yatagan au poing, s'échappaient des portes de Damas, courant dans les faubourgs, s'élançant vers les maisons isolées, habitations de campagne des consuls européens, des chrétiens, des juifs.

Puis d'autres Druses descendaient de la montagne comme des vautours avides de sang et de carnage, le fusil en arrêt, hurlant, rugissant des cris de mort et des menaces de tortures.

Sir William demeurait fasciné.

« En avant, sir William, dit M. Paterson. Ne craignez rien. Cet excellent Malhoun-Khatoun m'a donné un sauf-conduit.

— Nierez-vous encore les massacres? s'écria M. Lernoy d'une voix forte en étendant le bras vers Damas.

— Je ne vois que des cavaliers qui courent dans la plaine, répondit M. Paterson, et jusqu'ici ils n'ont fait de mal à personne. »

Et il mit son cheval au galop : sir William le suivit, et les deux Anglais abandonnèrent M. Lernoy avec ses Maronites et sa caravane. Les Druses arrivaient alors sur eux et les entouraient.

« Ferme, mes amis! cria le négociant français à ses domestiques. Vous avez vos armes! défendez-vous! »

Mais que pouvaient faire dix hommes contre deux cents! Une pluie de balles tomba serrée sur la caravane. Les Maronites furent renversés, tués, écrasés. En un clin d'œil les ballots furent arrachés et pillés, les chameaux et les ânes emmenés.

M. Lernoy demeurait debout, se défendant contre cinq Druses qui s'acharnaient après lui. Le reste des assassins s'était dispersé dans la plaine, se ruant sur les maisons, égorgeant les habitants, semant partout la mort et l'incendie.

Le malheureux Français se battait comme un lion. Blessé déjà, il se défendait encore avec la crosse de son fusil déchargé qu'il tenait par le canon. Tout à coup deux nouveaux cavaliers s'élancèrent de la montagne et surgirent dans la plaine. Ces cavaliers arrivèrent comme la foudre sur le groupe formé par les Druses et M. Lernoy.

Deux Druses roulèrent la poitrine ouverte par le tranchant d'un yatagan manié avec une vigueur surhumaine. Un troisième tomba le crâne fendu.

« Un! deux! trois! dit une voix sonore.

— Et quatre! » ajouta une autre voix.

Un coup de pistolet venait de retentir, et le cheval d'un Druse s'enfuyait traînant son cavalier le pied pris dans l'étrier.

Le dernier assassin prit la fuite en poussant des cris aigus. M. Lernoy demeurait stupéfait :

« Abou'l-Abbas! s'écria-t-il enfin. Toi en Druse!

— Eh! fit le chasseur de panthères, comment serais-je parvenu jusqu'ici sans ces vêtements.

— M. de Villeneuve! dit encore M. Lernoy en regardant le second cavalier, son second sauveur.

— Couvrez-vous d'un burnous! prenez un turban! dépouillez ces cadavres! cria Abou'l-Abbas. Et bénissez les sauterelles, car, sans elles, vous étiez perdu! Vous saurez tout! A cheval, vite! A Damas! »

Des gerbes de flammes s'élevaient au-dessus des remparts de la belle cité, et le bruit incessant de la fusillade se mêlait à des vociférations de démons.

« Oh! Deïr-el-Kamar! » murmura Henri en fermant les yeux comme pour se soustraire à ce terrible spectacle qui lui rappelait de si poignants souvenirs.

Abou'l-Abbas l'entraînait....

XVII. — *Les massacres à Damas.*

Ce jour-là, jour de sang et d'ignominie, c'était le 9 juillet 1860, et la chrétienté entière gardera mémoire de cette date fatale toute imprégnée de crimes; ce jour-là, en Europe, nous étions calmes et paisibles, vivant heureux et en paix; ce jour-là les plaisirs offraient, comme de coutume, leurs attraits enivrants, et à quelques centaines de lieues de nous cependant, éclairées par ce même soleil qui brillait au-dessus de nos têtes, s'accomplissaient, de l'autre côté de la Méditerranée, les plus horribles iniquités.

Des Druses, des êtres faits de chair et d'os comme les autres hommes, des créatures douées de la faculté de sentir et de comprendre, faisaient descendre l'échelle humaine à un degré au-dessous de la brute carnassière et vorace.

En présence de pareils faits, on est tenté de se demander si l'homme est réellement une créature intelligente, et s'il a bien marqué sa place en se mettant à la tête de la création, au-dessus du tigre, du chacal et de la hyène!

Et dire qu'à l'heure même où j'écris ces lignes, il s'élève des voix pour plaider la cause des monstres assassins, que des hommes faisant partie d'une société civilisée implorent l'humanité en faveur de ces sauvages féroces qui n'ont même pas l'excuse qu'a le stupide habitant de l'Océanie, car celui-là a toujours vécu seul, séparé des autres hommes, loin de la lumière de la société, et les autres côtoient la civilisation depuis des siècles.

Mais si l'on défend les Druses, pourquoi ne pas défendre aussi les serpents et les requins? Pourquoi donner des primes à ceux qui détruisent les animaux dangereux et destructeurs? Fait-on le procès au vautour avant de lui envoyer une balle?

Il y a là-bas, sur la *terre sainte*, les mânes de quinze mille Maronites qui crient vengeance, et si la première loi de la civilisation est l'humanité, la seconde doit être justice pour tous et punition du crime!

Quelle plume, quel crayon pourraient décrire ces scènes horribles? Quelles expressions forger pour peindre ces orgies sanglantes? De tels passages de l'histoire devraient être écrits avec du sang pour frapper d'épouvante les générations à venir et rendre impossible le retour de semblables forfaits.

Damas, belle et riante fille de la splendide Syrie! Damas! diamant le plus pur de la couronne asiatique, quel ignoble linceul n'a-t-on pas jeté sur toi durant ces journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet! Quel spectacle que celui qu'offraient cette cité tout à l'heure si riche et si splendide, ces rues où s'épandaient les caravanes orientales, où passaient ces femmes voilées, mystérieuses fleurs dont l'éclat se devine au parfum, où marchaient gravement ces hommes aux vêtements constellés d'or, cette population, une heure plus tôt florissante et paisiblement animée, quel spectacle maintenant que celui de ces maisons enflammées et croulantes, de ces rues pavées de cadavres et noyées de sang, de ces malheureux fuyant de tous côtés et ne trouvant partout que la mort et la destruction!

Que sont auprès de cela les guerres féroces du moyen âge, dont rougit notre civilisation moderne?

Depuis longtemps déjà, depuis que les massacres avaient éclaté dans la montagne, les bruits les plus alarmants couraient dans Damas. Les massacres médités un mois plus tôt par Akmed-Pacha, le gouverneur turc de Damas, devaient éclater dès le 18 juin, mais Abd-el-Kader avait deviné la trame horrible : il avait acheté douze cents fusils, il avait armé ses Algériens, et sa ferme contenance en avait imposé aux monstres. Les massacres avaient été remis. Akmed-Pacha (qui le croirait?) avait reçu une éducation européenne. Il avait été élevé à Paris et il avait passé deux années de sa jeunesse à Vienne! Les bienfaits de la civilisation sont-ils donc impuissants sur ces natures féroces?

Akmed-Pacha se replia sur lui-même, comme le tigre lâche qui fait patte de velours devant le lion, et attendit, mais il continua dans l'ombre, à nouer habilement un à un tous les fils de son infâme intrigue.

Sous prétexte de veiller à la sûreté de la ville et de la mettre en état de défense contre les Druses, il fit une levée de soldats, et il choisit parmi l'écume de la société musulmane, et il donna à chaque chef civil de Damas une centaine de ces bandits qui, le moment venu, devaient être les plus féroces parmi les assassins.

Du 18 juin au 9 juillet, les réunions s'étaient multipliées parmi les musulmans, et les cafés retentissaient d'injures et de menaces contre les chrétiens. Les intentions devenaient évidentes.

Des Turcs entraient chez les Lazaristes et chez les sœurs, examinaient les portes et disaient : « Encore quelques jours, et nous ferons de votre établissement une belle mosquée!... encore quelques jours, et nous n'entrerons pas ici furtivement, mais en *maîtres*, car nous sommes les maîtres partout où se trouvent les chrétiens. »

Les maisons des chrétiens avaient été marquées avec de petites croix rouges, comme jadis avaient été marquées les maisons des protestants lors des massacres de la Saint-Barthélemy. Des musulmans rencontraient-ils un chrétien dans la campagne, ils traçaient en l'injuriant une croix sur la route et forçaient le malheureux à fouler aux pieds le signe de la Rédemption. Des croix de bois étaient suspendues au cou des chiens-loups qui pullulent à Damas; d'autres chiens étaient chassés par les rues, portant des écriteaux où se lisaient ces mots : *consul de France*, d'autres : *consul de Russie*, d'autres : *consul de Prusse*.

L'Angleterre avait eu *seule* le triste honneur d'échapper à cet outrage[1].

Le consul anglais, M. Bank, lorsque ses collègues des autres puissances lui avaient parlé de leurs craintes, avait répondu qu'il ne croyait pas aux *mauvaises intentions* des musulmans.

« A quoi bon aller chez le pacha? disait-il; je lui ai déjà tout dit ce qu'il y a à lui dire! »

Et les massacreurs continuaient leurs préparatifs, et les chrétiens tremblaient, et Akmed-Pacha faisait appeler M. Lanusse qui gérait

1. Lettre du 5 septembre 1860 de M. Poujoulat.



notre consulat, et il lui disait d'un ton hypocrite :

« Je crains bien que des malheurs n'arrivent. Je ne sais vraiment quel parti prendre. Je redoute les Druses ! »

Et c'était lui qui dirigeait les Druses !

Cependant les Druses étaient arrivés chaque jour à Damas et se joignaient aux soldats turcs.

Les consuls, effrayés, étaient accourus chez Akmed-Pacha et lui avaient demandé de faire sortir les Druses de la ville. Le pacha y consentit sans difficulté, et les Druses s'en furent tranquillement; mais Akmed publia en même temps un ordre par lequel il était défendu de porter sur soi des armes, et sous prétexte de garder les chrétiens il plaçait six cents hommes de troupes dans leur quartier.

Les chrétiens, glacés d'horreur par cette précaution dont ils devinaient la portée, avaient fait cependant bonne contenance. Quelques-uns même avaient invité à dîner les officiers turcs. L'un de ces derniers fut reconnu par une jeune fille échappée au massacre de Rachaya.

« C'est l'assassin de mon père ! » s'écria-t-elle en tombant évanouie.

Le 3 juillet, Abdallah, le *cheik-ul-islam* (chef de la religion) de Damas, présenta au gouverneur un *fetwa* ou décision par lequel il prouvait, s'appuyant sur le Koran, que le massacre des chrétiens était autorisé par la *loi sainte*.

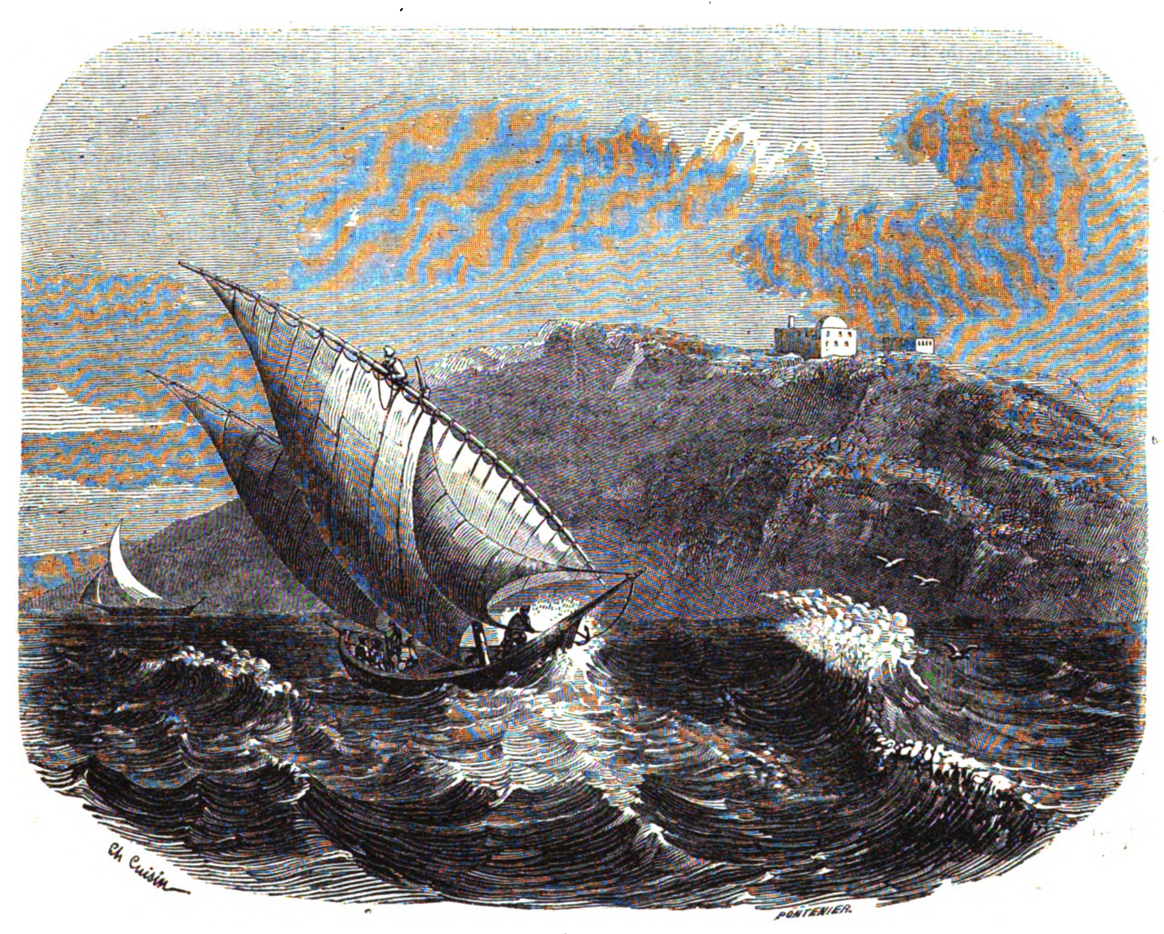
Il n'y avait pas seulement soif du sang chez les Druses et chez les Turcs, il y avait désir de vol et de pillage. La loi turque défend aux chrétiens de devenir propriétaires fonciers sur le territoire ottoman. Tous sont donc obligés de garder chez eux leurs fonds qu'ils convertissent en pierreries, en bijoux, en riches vêtements. Tous les chrétiens sont commerçants, et toutes leurs richesses sont constamment représentées matériellement chez eux. Quelle curée pour les massacreurs !

Et lorsqu'on parlait à M. Bank, le consul anglais, des appréhensions que chacun ressentait :

« Bah ! disait-il, ce sont des bêtises [1] ! »

Enfin le 9 juillet était arrivé, ce jour terrible, sanglant, qui fera à jamais la honte de tout un peuple, ce jour où des milliers de cris innocents s'élevaient vers le ciel et demandaient le secours d'un Dieu vengeur, ce jour-là des hommes souillaient leur condition d'hommes pour descendre à un degré plus bas que celui de la brute féroce.

Partout les massacres avaient lieu à la fois.



Le Mont-Carmel.

Partout l'incendie était allumé, partout retentissaient le cliquetis des armes, le bruit de la fusillade. L'air était déchiré par les hurlements des bourreaux, par les plaintes des victimes. Un nuage de poussière s'élevait et se mélangeait à la fumée sortant des décombres, à la fumée s'échappant des armes à feu. Les émanations du sang humain se joignaient à celles de la poudre, et l'atmosphère était surchargée de miasmes putrides.

C'était sur le consul de Russie que s'était d'abord déchaînée la fureur des Druses : c'était le consulat russe qu'ils avaient attaqué en premier. Le pavillon déchiré, les archives mises en pièces, les meubles brisés, le feu propagé partout, avaient été le signal de l'horrible carnage.

Quelques instants après, tous les consulats, toutes les habitations chrétiennes et juives étaient menacés à la fois. Alors la boucherie avait commencé sur une formidable échelle : alors la ville tout entière n'avait poussé qu'un seul et même cri, auquel avait répondu le sanguinaire rugissement des Druses.

Ici des maisons entières étaient assaillies à la fois : fenêtres, portes, terrasses, toitures, tout était envahi par un flot d'assassins, puis on entendait des cris déchirants, des rugissements sinistres.... quelques coups de feu retentissaient.... des cadavres étaient lancés par chaque ouverture, et des traînées de sang rougissaient les murailles.... une colonne noire s'élevait.... un jet de flamme brillait, et les démons abandonnaient la demeure solitaire et détruite, courant porter autre part leur infernale œuvre de meurtres.

Plus loin, une masse entière d'édifices, tout un quartier était cerné, entouré : une haie de fers menaçants, de gueules béantes de fusils et de pistolets empêchait tout être vivant de s'enfuir, et le feu était allumé aux quatre coins à la fois, et les démons rejetaient dans cette fournaise ardente les femmes, les enfants et les vieillards qui imploraient vainement leur pitié.

Les rues étaient encombrées; une foule aveuglée, terrifiée, affolée se ruait, se pressant, courant, s'écrasant, essayant de se soustraire au péril épouvantable. Puis, des chevaux apparaissaient, des vêtements larges flottaient au-dessus des têtes, des yatagans étincelaient au soleil, et un torrent de Druses en furie venait jeter la mort au milieu des chrétiens sans défense.

L'agent consulaire de Hollande venait d'être surpris, arrêté, tué : son corps avait été déchiqueté, coupé en lambeaux, et les monstres promenaient des quartiers de cette chair fraîche et palpitante, balançaient dans les airs ces membres séparés et encore recouverts de fragments de vêtements.

Le consul des États-Unis, attaqué dans sa maison, avait offert une héroïque résistance, mais forcé dans ses retranchements, poursuivi

1. Historique, malheureusement *trop historique.*



sans relâche, voyant tomber autour de lui ses plus fidèles serviteurs, ses plus braves concitoyens, il avait cherché son salut dans la fuite, et, blessé grièvement, tout sanglant, se soutenant à peine, il gagnait des jardins encore respectés par les assassins.

Mais si les consulats étrangers étaient tous attaqués, incendiés, détruits, le consulat anglais était, lui, respecté par les assassins.

Les Druses, passant devant la porte de *M. Bank*, demandent à qui appartient cette maison, gardée par des soldats turcs.

« A l'Angleterre! crient les Turcs.

— Respect! dirent les massacreurs, *c'est une nation amie*[1]. »

Et il y avait à Damas un pacha, un homme revêtu d'un commandement suprême, disposant de forces importantes, ayant des soldats sous ses ordres, ce pacha, c'était Akmed, ce général turc qui avait combattu à Eupatoria à nos côtés, qui portait sur sa poitrine la plaque et le cordon de grand officier de la Légion d'honneur! Et ce Turc, ce général, ce gouverneur dont les consuls réclamaient la protection puissante, dont les chrétiens imploraient en pleurant la pitié, cet Akmed excitait ses soldats à se montrer plus infâmes que les Druses. Akmed-Pacha faisait à Damas ce que Kurchid-Pacha avait fait à Deïr-el-Kamar[2].

Le *muphti* (chef de la religion de Mahomet) se promenait par les rues, animant le fanatisme des Turcs; son fils était parmi les meurtriers, et, chose plus horrible encore, plus incroyable, plus honteuse pour l'espèce humaine, les femmes turques garnissaient les terrasses de leurs maisons respectées, jouissaient de là du panorama sanglant, assistaient à ces tueries dégoûtantes comme à un intéressant spectacle, et à chaque chrétien qui tombait elles poussaient des cris de triomphe et elles excitaient les assassins à continuer leur œuvre!

Et tandis que ces misérables et stupides créatures obéissaient à un fanatisme sans nom, de pauvres jeunes femmes avaient les mains et les pieds coupés, d'autres les seins abattus. Des vieilles femmes étaient traînées dans le sang par leurs cheveux blanchis, des jeunes filles, des enfants subissaient les plus horribles tortures.

* Ici une mère voyait mourir sous ses yeux six de ses enfants et assassiner son mari[3].

* Là-bas, une jeune fille se sauvait, les yeux hagards, la folie peinte sur les traits. Elle avait quatre frères que les Turcs avaient tués. Elle avait un père, et les bourreaux, liant la victime, la garrottant assise sur une chaise, avaient fait de ses genoux un billot sur lequel ils avaient tranché la tête du vieillard!

Ce quartier chrétien, composé de *trois mille huit cents* maisons, humbles à l'extérieur, resplendissantes de richesses à l'intérieur, n'offrait plus qu'un immense lieu de carnage.

* Plus de mille jeunes filles disparaissent de Damas dans cette journée horrible, et l'on ne sait pas encore ce qu'elles sont devenues. Et cependant elles sont vivantes!

* Dans une église, vingt prêtres à genoux, les bras en croix, reçoivent la mort en prononçant le nom du Dieu sacrifié, tandis que les Druses sonnaient les cloches.

* Plus loin, sur une terrasse, des Turcs, placés le sabre à la main, recevaient un à un les chrétiens que les Druses leur amenaient. Ils les étendaient sur le sol, la tête reposant sur le bord de la terrasse, et ils les frappaient! Le fossé placé au bas de la maison a reçu ainsi plus de *trois cents têtes*.

* Un prêtre français, surpris sur l'autel, donnant l'absolution aux victimes agenouillées devant lui, ouvre sa soutane devant les bourreaux qui souillent la maison de Dieu.

« Frappez là le prêtre de Jésus-Christ! » dit-il d'une voix ferme.

Puis, se tournant vers les chrétiens qui poussent des clameurs déchirantes :

« Votre pasteur va mourir pour la foi, ajoute-t-il; faites comme lui et regardez le ciel! »

Et tous disparaissent sous un flot d'assassins : prêtre et fidèles tombent massacrés!

Quelle scène que celle du massacre des franciscains! Il était trois heures : les consuls venaient de faire prévenir les franciscains de quitter leur maison et de venir immédiatement chez Abd-el-Kader.

« Que craindrions-nous? répondent les Pères de la terre sainte. Nous n'avons jamais fait que du bien aux musulmans; pourquoi nous feraient-ils du mal? Nous avons leurs enfants dans nos classes qui nous regardent comme leurs pères. Si la maison d'Abd-el-Kader est française, la nôtre l'est aussi. Nous sommes paroisse française, et qui nous touche, touche à la France[1]! »

A quatre heures, les musulmans se ruent sur la maison et abattent à coups de hache, après y avoir inutilement mis le feu, la porte recouverte de lames de fer. Les furieux égorgeurs s'élancent dans le couvent.

Les religieux et plus de cent chrétiens qu'ils ont recueillis se précipitent dans la chapelle et entourent l'autel. Les assassins les poursuivent, et ceux qui les conduisent dans les détours des bâtiments, ce sont les enfants turcs, les élèves musulmans des bons pères!

Un Turc monte dans le clocher. Il a été convenu que l'on tuerait un franciscain à chaque coup de cloche. Le premier coup résonne : un poignard se lève....

« Première messe pour la France et Napoléon, » dit un assassin.

Et le franciscain est égorgé.

Un second coup de cloche retentit.

« Seconde messe pour le consul de France! » dit un autre.

Un second moine tombe, le crâne fendu.

Au troisième coup de cloche, un troisième franciscain est enlevé et jeté à genoux, une hache levée sur lui.

« Troisième messe pour M. Lanusse, chancelier du consulat de France! » crie-t-on.

Au quatrième coup :

« Quatrième messe pour ceux qui ont continué de venir dans ce lieu maudit! »

Et la tête du père supérieur va rouler sur les dalles. Alors ce fut le tour des autres franciscains et des chrétiens réfugiés dans l'église. Tous périrent au son de la cloche. Deux seuls hommes échappèrent au massacre : le cuisinier et le professeur d'arabe de l'école des franciscains, Mikaïl-Moussabeki, celui-là même qui a raconté cette scène d'horreur.

* Un musulman gravement malade, supplie, comme dernière joie, qu'on lui amène enchaîné un giaour. On s'empresse, et ses fils lui conduisent un chrétien attaché. Le musulman saisit un pistolet caché sous son coussin, et le décharge à bout portant sur la victime qui tombe morte. Au même moment l'assassin, suffoqué probablement par la joie, se roidit et expire[1].

Partout le pillage et le meurtre étaient organisés avec un ensemble infernal. Pendant ce temps, Abd-el-Kader, l'intrépide émir, s'efforçait d'établir des moyens de salut pour les chrétiens. On vient lui annoncer qu'Akmed-Pacha, connaissant ses intentions, envoie cinq mille bandits pour l'attaquer.

« Nous allons les recevoir! » s'écrie l'émir d'un ton terrible.

Puis se tournant vers Siddi-Kadour, son fidèle lieutenant :

« Tu vas faire monter mes Algériens à cheval, continua-t-il, les placer par petits détachements dans différents quartiers de la ville, établir dans la citadelle même quelques centaines d'Africains déguisés en Druses. Si ma maison est attaquée, mes Algériens mettront le feu à la ville musulmane; ceux de la citadelle tueront Akmed-Pacha et encloueront les canons. »

M. Spartalis, le consul grec, arrive en ce moment.

« Damas est perdue! lui dit l'émir. Nous mourrons, mais nous ne devons pas mourir comme des femmes. Il faut nous battre; il faut, vous tous chrétiens, vous armer et vous défendre! »

Des fusils et des armes sont distribués à cinq cents hommes.

« Mes armes! » dit l'émir à l'un de ses fils.

Et pendant ce temps les massacres continuaient plus furieux que jamais. * Des femmes sont attachées nues à la queue des chevaux, et traînées par les rues jusqu'à ce que leur corps tombe en lambeaux.

* A l'hôpital chrétien, fondé et servi par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, il y avait trois cents malades : tous furent égorgés jusqu'au dernier par les Turcs.

* Un prêtre est saisi par les monstres. On lui fait une tonsure avec un sabre. On lui dessine sur la poitrine et sur le dos, avec un *kandjar*, ses habits sacerdotaux. Le sang coule à flots du corps labouré du martyr, et on le laisse expirer dans la torture, lui refusant l'eau qu'il implore pour étancher sa soif.

Des pères, des maris, des frères, des fils voyaient là.... sous leurs yeux.... dans leur impuissance folle.... leurs filles, leurs femmes, leurs sœurs, leurs mères servir de jouets à des monstres sans nom : ils voyaient les canons de fusils dirigés sur ces poitrines si chères.... ils entendaient s'abattre le chien du pistolet dont la balle broyait une tête qu'ils avaient couverte de baisers.... ils entendaient le choc de l'acier brisant les os et pénétrant dans les chairs.... ils voyaient couler en ruisseau ce sang qui était le leur, et ils ne pouvaient rien!

Garrottés, blessés, mutilés, torturés, ils imploraient la mort, et leurs infâmes bourreaux se plaisaient à prolonger leur supplice. Non! ce qui se passa à Damas dans ces journées horribles n'a pas de dénomination dans notre langue!

Et M. Paterson, l'excellent négociant anglais, qui s'en allait de l'autre côté du Liban, calme, insouciant, sans péril suspendu sur sa tête, M. Paterson devait, dans son égoïsme, continuer à nier les massacres des Maronites, et, certes, à cette heure, il doit crier l'un des pre-

1. Ces paroles ont été répétées et confirmées par M. Bank lui-même à M. Poujoulat au mois de décembre dernier, alors que tous deux revenaient à Marseille.

2. Le consul de Prusse rapporte qu'il a vu des soldats turcs, placés sous les ordres d'Akmed-Pacha, cerner un quartier dévoré par les flammes et rejeter dans le foyer, à coups de baïonnettes, les malheureuses victimes qui cherchaient leur salut dans la fuite!

3. Toutes les phrases marquées d'un astérisque ne contiennent que des faits puisés dans des correspondances sérieuses, faits certains et dont je possède les preuves écrites. Plusieurs de ces faits se retrouvent également cités dans le remarquable ouvrage : *la Vérité sur la Syrie*. E. C.

1. M. Poujoulat, lettre du 27 novembre 1860.

1. Ce fait est de la plus grande authenticité.

miers pour la révision du procès des chefs druses, et il doit demander à l'humanité le bienfait de la vie des assassins. C'est qu'avant d'être homme il est bon négociant, M. Paterson; c'est qu'avant de compter les existences des Maronites il compte les livres sterling de son coffre-fort; c'est qu'avant de penser aux autres il pense à lui, le digne gentleman, et il se dit que, pour la prospérité de son commerce et pour la facilité de ses relations avec ses comptoirs des Indes, il faut que les Druses soient toujours Druses et que les Maronites soient sacrifiés. Il a toujours raisonné ainsi, M. Paterson; aussi, il est riche, il fait de bonnes affaires, et il se prétend le meilleur homme du monde!...

Les massacres continuaient toujours. Les rues étaient jonchées de cadavres et souillées de sang. Plus de vingt mille chrétiens et plus de cinq mille juifs s'étaient réfugiés dans un même quartier, essayant de se défendre, de se barricader, de retarder l'instant de la mort.

Les Druses et les Turcs attaquaient de tous côtés. A la tête des Druses marchait Malhoun-Khatoun, le cheik, le yatagan sanglant à la main, excitant sa troupe d'assassins, les lançant sur les traces des malheureux Maronites, comme le chasseur lance le chien sur la piste du gibier.

Les Druses entouraient ce quartier de la ville, dernier refuge des Maronites, mais ils ne pouvaient pénétrer que pas à pas, non que la défense fût opiniâtre, mais il y avait tant de victimes à immoler! Les soldats turcs accouraient de tous côtés. Les Druses tuaient, les Turcs brûlaient, tous pillaient, volaient avec des hurlements féroces. Osman-ben-Assah, l'agah, n'était pas parmi les siens. Qu'était-il devenu? Personne ne l'avait vu depuis la veille.

Le sang ruisselait à flots. Une bande de Druses s'était engagée dans une rue sinueuse et étroite, comme le sont les rues des villes orientales. Des cris déchirants partaient d'une vaste maison d'apparence européenne. Sur la porte de cette maison était écrit en grosses lettres et en français : *Pensionnat de jeunes filles*. C'était effectivement une institution dirigée par une Française et qui, réputée à Damas et dans les environs, servait d'asile à plus de deux cents jeunes filles de tous âges appartenant aux plus riches familles des négociants européens du pays.

Ces pauvres enfants, en proie à la plus folle terreur, attendaient la mort avec des angoisses effrayantes. Deux prêtres catholiques étaient parmi les jeunes filles et les exhortaient. Quelques religieuses, quelques-unes de ces pieuses sœurs de la miséricorde et de la charité que l'on est certain de trouver partout où il y a souffrance à consoler, blessures à panser, malades à soigner, joignaient leurs exhortations à celles des ministres de Dieu, mais les pensionnaires, épouvantées, se tordaient les bras, s'arrachaient les cheveux en poussant des cris d'horreur. Quelques-unes, frappées de folie subitement, erraient dans les cours, riant de ce rire strident, épouvantable dont les accès paraissent être la plus cruelle des tortures.

Tout à coup les portes, attaquées du dehors, s'effondrèrent et les démons sanguinaires se répandirent dans le pensionnat comme un torrent de lave dévastatrice. Alors les terreurs ne connurent plus de bornes, et les scènes les plus dramatiquement horribles commencèrent. On vit des jeunes filles décapitées d'un seul coup! On vit des enfants suspendus en l'air, le corps traversé par une lance. On vit des femmes précipitées du haut des terrasses. Les Druses s'enivraient de sang et semblaient redoubler de férocité.

Une religieuse, un prêtre et quinze jeunes filles, dont l'aînée avait à peine seize ans, s'étaient réfugiés dans la chapelle, et tandis que la sainte sœur, agenouillée devant l'autel, implorait le Très-Haut, le prêtre, saisissant le crucifix d'argent placé au-dessus du tabernacle, l'étendait au-dessus des enfants frappés d'horreur.

La vue du Christ, de ce Dieu de paix et de miséricorde, redoubla l'ardeur frénétique des assassins; ils s'élancèrent en masse pour se ruer sur la sœur et les jeunes filles. L'un d'eux leva son yatagan sur le signe sacré que brandissait le prêtre qui avait entonné le *De profundis*....

Un coup de fusil retentit, et le monstre profanateur roula la poitrine traversée par une balle. Au même instant les Druses reculèrent. Trois autres d'entre eux venaient de tomber.... La lame d'un yatagan, ruisselant de sang, décrivit un moulinet énergique, et, se multipliant par sa rapidité, éleva subitement une barrière d'acier entre les bourreaux et les victimes.

Un homme était debout auprès de l'autel, le front menaçant tourné vers les Druses. Cet homme, dont les vêtements étaient déchirés et rougis, dont les yeux étaient hagards, dont l'expression de la physionomie était effrayante, venait d'apparaître brusquement, comme le dieu des batailles. Une petite porte, demeurée ouverte au fond de la chapelle, expliquait ce que cette apparition avait tout d'abord d'inexplicable.

D'un seul bond, cet homme s'était élancé entre les Druses et les jeunes filles menacées; d'un coup de feu il avait renversé le sacrilége assassin, et à l'aide de son yatagan terrible, il avait fait reculer les plus féroces assaillants.

Profitant de la stupéfaction que sa présence causait aux Druses, il se rua sur eux et en abattit deux autres encore. Les monstres, exaspérés, poussèrent des rugissements de rage et attaquèrent tous ensemble leur terrible adversaire. En un clin d'œil, celui-ci fut entouré, menacé, et la mort fut sur sa tête.

« Tiens ferme, Abou'l-Abbas! » cria une voix sonore.

Un Druse tomba, et Henri de Villeneuve fut aux côtés du chasseur de panthères. Derrière eux étaient la religieuse toujours agenouillée, les jeunes filles plus affolées que jamais, pantelantes, éplorées, et le prêtre, debout, le crucifix élevé vers le ciel.

Il y avait là, dans cette petite église, quinze Druses debout, armés et menaçants, et deux hommes seuls entre eux et leurs victimes.... Alors commença entre ces deux hommes et les Druses l'une de ces luttes terribles, acharnées, délirantes, dans lesquelles la créature de Dieu déploie tout ce que la nature lui a donné de force, d'adresse, de vigueur, de don de destruction. Ce fut une lutte à rendre vraisemblables les poétiques récits de l'*Arioste* et du *Tasse*, un de ces combats de géants que l'imagination seule peut rêver.

Chaque coup portait la mort, et Abou'l-Abbas et Henri frappaient sans relâche. Le chasseur de panthères avait saisi par le canon son long fusil à la crosse pesante et toute constellée d'argent et d'or, et à l'aide de cette massue redoutable, il écrasait ses ennemis.

Henri, le poignard dans la main gauche, le yatagan dans la main droite, parait et frappait, rugissant comme un jeune lion attaqué par des tigres....

Quelques Druses à peine demeuraient debout et les infâmes reculaient, n'osant plus affronter leurs terribles adversaires.

Tout à coup un troisième personnage jaillit par la petite porte demeurée ouverte : M. Lernoy, une hache au poing, poussa un cri de joie en voyant debout ses deux compagnons, et s'élança auprès d'eux.... Les Druses fuyaient.

« Sauvons ces enfants! dit M. Lernoy. Abd-el-Kader vient au secours des Maronites!... »

Mais il n'eut pas le temps d'achever. L'église, un moment abandonnée par les Druses, était assaillie de nouveau et une troupe effrénée, la rage au cœur, l'insulte aux lèvres, inondait la maison du Seigneur.

Les deux Français et Abou'l-Abbas bondirent sur une même ligne, les yeux pleins d'éclairs, les armes menaçantes. Une fusillade terrible les accueillit.... Pas un des trois ne fut atteint, mais les pauvres jeunes filles, demeurées autour de l'autel, firent entendre des cris déchirants.

La religieuse s'affaissa la poitrine déchirée, et elle expira en prononçant le nom du Sauveur. Le prêtre demeurait immobile, son crucifix toujours levé, mais le sang inondait ses bras : deux balles lui avaient lacéré les épaules.

Malhoun-Khatoun était à la tête des Druses. En apercevant le cheik, Henri poussa un cri rauque et se rua pour l'atteindre. Abou'l-Abbas se précipita pour protéger Henri, M. Lernoy s'élança à son tour au secours des deux hommes.

Ce triple mouvement fut fatal à tous. Séparés, enveloppés, assaillis de toutes parts, les deux Français et le chasseur de panthères disparurent dans un cercle de Druses, tandis que d'autres assassins couraient assouvir leur furie sur les pauvres enfants demeurés sans défense.

On ne voyait plus rien. C'était un amas confus de bras se levant et s'abaissant, de corps roulant les uns sur les autres.... La lutte ne pouvait durer.... c'en était fait des trois généreux compagnons, quand des burnous blancs apparurent. Vingt Arabes surgirent à la fois.

Un homme de taille moyenne, mince et élégant, au teint basané, à la physionomie noblement expressive, était à leur tête, son yatagan au fourreau.

« Qu'Allah protége les Francs! » dit-il d'une voix vibrante en étendant la main.

Les Arabes s'élancèrent comme des lions et repoussèrent les Druses. Abou'l-Abbas, Henri et M. Lernoy tout sanglants, tout meurtris, se redressèrent plus menaçants encore.

« Mort aux giaours! hurla Malhoun-Khatoun en ralliant ses hommes.

— Mort! mort! vociférèrent ceux-ci en revenant au combat.

— Abd-el-Kader! cria Abou'l-Abbas en s'élançant vers l'Arabe, sauve ces enfants et ce prêtre chrétien; nous couvrirons la retraite. »

Arabes et Druses se regardaient menaçants. La lutte allait s'engager de nouveau. Sur un signe de l'émir, quelques-uns de ces hommes emportèrent les jeunes filles échappées au carnage, et s'efforcèrent d'entraîner le prêtre.

« Mort! mort! » cria Malhoun-Khatoun en voyant survenir une troupe de soldats turcs.

Des coups de feu éclatèrent soudain. Un nuage de fumée envahit l'église et déroba aux regards assaillants et assaillis. Des éclairs rapides sillonnaient cette vapeur blanchâtre et la déchiraient comme l'éclat de la foudre déchire

la nue, et, au bruit effrayant de la fusillade intérieure, se mêlaient les clameurs sinistres du dehors.

Tout à coup une clarté rougeâtre brilla; l'église fut éclairée tout entière, et un jet de flammes s'élança vers la voûte. Les Druses venaient d'allumer l'incendie.

La fusillade cessa; la fumée tourbillonna, poussé par les flammes; la toiture craqua, s'effondra d'un côté; le nuage opaque trouvant une issue s'échappa en colonne noirâtre, et le pavé de l'église demeura dégagé et illuminé.

Plus un être vivant n'était debout. Abd-el-Kader, Henri, Abou'l-Abbas, M. Lernoy, les Arabes, le prêtre et les jeunes filles, que n'avaient pas massacrés les Druses, avaient disparu. Les assassins eux-mêmes s'étaient repliés, laissant le champ libre à l'incendie. Des cadavres gisaient entassés pêle-mêle. Le corps de la religieuse était étendu dans une mare de sang; des enfants massacrés l'entouraient. Plus de vingt Druses se débattaient dans le râle de l'agonie suprême.

L'un d'eux, couché en travers la porte, ne donnait plus aucun signe de vie : celui-là était le cheik, c'était Malhoun-Khatoun.

Les Druses et les Turcs encombraient la cour; ils semblaient hésiter sur ce qu'ils avaient à faire.

Dans la ville la fusillade retentissait plus furieuse et plus continue; les flammes s'élevaient de toutes parts; des cris effrayants déchiraient les airs.

Puis à ces cris, à cette fusillade, se joignit le bruit lourd et sonore que fait une troupe de cavaliers chargeant au galop; des clameurs frénétiques accompagnaient ce bruit. On eût dit que la foule, tout à l'heure terrifiée et sans espoir, acclamait subitement un libérateur que le ciel lui eût envoyé.

« Mort aux giaours! mort à Abd-el-Kader! » hurla une voix dans la cour du pensionnat; et un homme revêtu du costume turc, qui s'était tenu depuis quelques instants sur le seuil de la chapelle embrasée, bondit à la tête des assassins.

Druses et Turcs le suivirent en l'acclamant. Cet homme c'était Osman-ben-Assah, l'agah, celui que Malhoun-Khatoun, le cheik, avait juré la veille de faire étrangler.

La cour fut vidée en un clin d'œil, et un nouveau flot de démons se répandit par la ville. L'incendie de la chapelle éclatait alors



Nous résolûmes d'enterrer le comte dans la pièce où nous étions. (Page 171, col. 1.)

dans toute sa force, et les lueurs rouges mêlant leur lumière aux rayonnements dorés du soleil, faisaient paraître le spectacle plus désolant encore.

Le corps de Malhoun-Khatoun, gisant sur le seuil de la porte, recevait en plein la double lumière. Qui eût vu ce corps eût put dire que le cheik était mort lâchement, car il était tombé à plat ventre, le dos fendu par un coup de yatagan. Il avait été frappé par derrière.

ERNEST CAPENDU.

(Reproduction et traduction interdites. — La suite au prochain numéro.)

UN JUGEMENT DE DIEU.

VII.

« Mon père était bailli dans un village des bords du Rhin. Lorsqu'il mourut, il y a quatre ans, j'entrais dans ma quinzième année. Il n'avait aucune fortune, et ma mère, à la charge de qui je restais avec une sœur plus âgée et infirme, se trouva sans autres ressources que sa faible pension de veuve, dont elles vivent encore toutes deux à Coblentz. Heureusement j'avais reçu une bonne éducation, et je cherchai une place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie. Au bout de six mois, j'en trouvai une, et j'entrai dans une famille du voisinage, qui avait connu mon père. J'y restai jusqu'à l'été dernier. Ce fut alors que je vins chez la comtesse. »

Elle fit une pause. Je crus voir, qu'arrivée à un des événements les plus importants de sa vie, elle se demandait si elle devait ou non me le raconter, et je vins à son secours:

« Pourquoi avez-vous quitté cette famille qui avait connu votre père? » lui demandai-je.

Sa résolution était prise.

« Je vous dirai tout, répondit-elle. Je fis alors la connaissance d'un jeune Anglais, qui habitait dans le voisinage avec sa famille. Il s'appelle Harry Wrigley. Nous nous aimions; mais ses parents, qui étaient fort riches, ne voulaient point consentir à son mariage avec une pauvre et obscure demoiselle de compagnie allemande. Ses prières me décidèrent à un mariage secret. Un prêtre anglican, son ami, qui l'avait accompagné dans son voyage sur les bords du Rhin, nous unit, mais après nous avoir fait promettre sur l'honneur de nous séparer aussitôt après la cérémonie et de ne point nous revoir avant qu'Harry n'eût obtenu le consentement de ses parents. Harry, ne pouvant alors s'éloigner de sa famille, je résolus de quitter le pays. Ce fut alors que je vins chez la comtesse.

Cependant, comme je redoutais de me trouver complétement seule au milieu d'étrangers, Harry me donna un des domestiques allemands de son père, qui nous était tout dévoué. Anton Rieder, ainsi s'appelle cet homme, qui est aussi honnête que brave, devait m'accompagner par-

N° 377. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

11 Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. : un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES.

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

XVIII. — *Un descendant de Jacob.*

Depuis les massacres de Deïr-el-Kamar personne n'avait osé revenir fouler le sol de la malheureuse cité détruite. L'œuvre des Druses avait commencé le 3 juillet; elle s'était accomplie dans la nuit du 3 au 4, et le 30 du même mois, vingt-six jours après, la ville offrait encore le lugubre et effrayant spectacle de la désolation.

Pas un cadavre n'avait été inhumé, pas une maison n'avait été relevée; le feu couvait encore sous les monceaux de cendres. Les Druses continuaient leur mission de meurtre dans la montagne; et les Maronites, chassés, traqués, poursuivis, ne pouvaient se présenter sur un terrain découvert sans voir la mort se dresser en face d'eux.

La destruction continuait son œuvre; seulement, au lieu d'avoir pour ministres les hommes, elle avait pour agents les animaux carnassiers. Ce n'étaient plus les Druses qui égorgeaient, c'étaient les chacals qui mangeaient les cadavres; les vautours, les aigles, les condors qui s'abattaient sur ce charnier abandonné; les hyènes qui arrivaient par troupes, fouillant cette terre sanglante de leurs gueules pointues aux dents acérées. On n'entendait que hurlements sinistres, que mugissements fauves, que cris aigus. C'était l'*horreur* dans toute l'effrayante acception du mot.

Au loin s'élevait Dptédin, cette résidence ruinée dont j'ai parlé précédemment : spectre du passé se dressant là sur une roche voisine et semblant assister, impassible, aux horreurs du présent.

A mi-chemin de Dptédin, à un demi-kilomètre de l'enceinte de Deïr-el-Kamar, s'élevait, quelques jours plus tôt encore, une maison de gracieuse apparence entourée d'un frais jardin à l'extrémité duquel s'épanouissait un verger soigneusement entretenu.

Aujourd'hui ce verger était dévasté, ce jardin était remué comme si un tremblement de terre eût bouleversé son sol, et un corps seul de la maison était debout. Des décombres noircies, des monceaux de cendres, des poutres charbonnées entouraient l'aile échappée au désastre par un miracle sans doute.

Le soleil était radieux, et il éclairait cette ville désolée dont les décombres contrastaient étrangement avec la beauté du paysage qui l'entourait.

Les cris des chacals, les hurlements des hyènes déchiraient les airs, et pas une voix humaine ne résonnait dans cette immense solitude où la mort avait laissé partout son stigmate.

Tout à coup, par la porte béante de ce fragment de maison isolée, se projeta une ombre qui se détacha en noir sur un pan de muraille à demi écroulée. L'ombre grandit peu à peu, et un homme se traînant péniblement apparut sur le seuil.

Abd-el-Kader resta à la porte de sa maison. (Page 181, col. 3.)

Cet homme, aux vêtements délabrés, à la barbe longue, inculte et plus blanche que la neige, au front ridé, aux yeux ternis, c'était Ésaü, le père de la belle Noémie.

Ésaü demeura un moment sur le seuil de sa porte. Ses regards vagues parcoururent l'espace et semblèrent interroger le ciel. Il écouta, et les clameurs furieuses des carnivores en orgie arrivèrent seules jusqu'à son oreille. Le vieillard tourna lentement sur lui-même et rentra dans sa maison. Il monta les marches

croulantes d'un escalier effondré et gagna le premier étage.

Là, une pièce était à peu près intacte. Sans doute elle avait échappé à la dévastation, soit que les Druses n'eussent pas pris le temps de la piller, soit qu'ils l'eussent dédaignée, car elle était simplement, presque pauvrement meublée.

Esaü, qui paraissait marcher avec peine, se traîna vers un divan placé le long du mur et se laissa tomber lourdement sur le siége.

« Ma fille! murmura-t-il. Noémie! Mon enfant bien-aimée! L'espoir de ma vieillesse!... où est-elle?... Oh! les Druses m'ont tout pris! Ils m'ont volé ma fille! ils ont pillé mes trésors!...

Mes trésors!... répéta le vieux juif après un moment de silence. Mes caisses pleines de *dinars*, de diamants et de perles! Ils ont tout saccagé! Oh! le Dieu d'Abraham a abandonné son serviteur!... »

Le vieillard se leva péniblement et parcourut lentement la pièce.

« Le jardin! dit-il d'une voix émue, ont-ils dévasté le jardin?... Comment le savoir?... Les décombres couvrent l'entrée de la cachette et depuis douze nuits je n'ai pu la déblayer!... Mes trésors!... mes trésors! »

Ésaü leva vers le ciel ses yeux étincelants et ses bras amaigris. Puis, obéissant à une résolution soudaine, il prit dans un angle une barre de fer à l'extrémité aplatie en forme de levier, et il descendit dans le jardin.

Là, tout était décombres. Une partie de la maison en s'écroulant, avait envahi le terrain, renversé les arbres, et les ruines formaient sur un point un monceau colossal. Des poutres énormes, des pierres gigantesques s'entassaient les unes sur les autres.

Ce fut vers cet amas que le juif se dirigea. Il s'arrêta pour considérer un moment l'ensemble informe et un profond soupir s'exhala de sa poitrine. Il était évident que s'il devait débarrasser la place pour se livrer ensuite à ses recherches, ce travail était matériellement au-dessus de ses forces.

Il se baissa cependant, et de ses mains amaigries il ramassa des pierres qu'il rejeta de côté, mais son levier, introduit sous les plus grosses, ne parvint même pas à les ébranler.

Soudain, Ésaü s'arrêta dans son travail et prêta une oreille attentive. Un bruit étrange, partant de l'amas même des décombres, l'avait frappé. Il se recula et il attendit: le bruit cessa. Ésaü demeura immobile, mais il n'entendit rien.

Frappé par une inspiration subite, il jeta son levier et courut avec plus d'agilité qu'on n'eût pu lui en supposer, vers sa maison. Il remonta dans sa chambre et prit sur un meuble l'un de ces sacs de cuirs brodés de soie, dans lesquels les Arabes renferment la poudre anglaise qu'ils achètent.

Il arracha en même temps un bout de corde garnissant une caisse. Il écarta le sac, passa dans l'intérieur l'extrémité de cette corde et l'y fixa solidement en refermant l'ouverture.

Ces préparatifs achevés, il redescendit au jardin. S'approchant doucement des décombres, il écouta et entendit de nouveau le bruit mystérieux qui avait déjà frappé ses oreilles.

« Il y a là un chacal ou une hyène! murmura-t-il, et par où l'animal a passé, je passerai aussi, moi! Il faut seulement le faire sortir. »

Ésaü tira un briquet de sa poche, fit du feu et plaça l'amadou allumé sur l'extrémité libre de la corde. Certain que la mèche brûlait, il poussa le sac à l'aide de son levier au plus profond qu'il put des décombres, puis il se sauva rapidement....

Quelques minutes s'écoulèrent.... Enfin une lueur jaillit, une détonation assez forte retentit et un nuage de fumée s'éleva des décombres en même temps qu'un hurlement affreux dominait les cris des animaux qui remplissaient Deïr-el-Kamar.

Ésaü revint vivement vers l'endroit où il avait placé sa mine. L'effet avait été assez puissant. De grosses pierres avaient été écartées et dans une sorte de vallée creusée dans l'amas de ruines, était étendu un cadavre de panthère.

Le juif prit son levier et toucha le corps de l'animal qui ne bougea pas. Certain que la panthère était morte, il se glissa doucement vers elle et il se trouva sous une sorte de voûte obscure formée par l'entrelacement de poutres à demi carbonisées.

« Oh! Dieu d'Abraham, murmura le vieillard, dont les mains tremblaient et dont les yeux étincelaient, pourquoi n'ai-je pas eu cette pensée plus tôt!... mes trésors! mes trésors!... »

Le juif avait oublié sa fille. Rampant sous cette toiture de décombres, il se glissa à plat ventre comme un mineur dans une galerie. Longtemps il explora le sol de ses mains étendues, se heurtant le crâne aux pierres, se déchirant les épaules aux poutres, mais cherchant toujours, cherchant sans se lasser.

Enfin un cri de joie jaillit à demi étouffé dans sa gorge. Ses doigts frémissants fouillant le sol venaient de rencontrer une partie de sable. S'enfonçant fiévreusement dans ce sable, la main d'Ésaü s'arrêta sur un anneau.

« Tout est là! dit-il. Tout est là! S'ils avaient fouillé, s'ils m'avaient pillé, ils n'eussent pas remis la trappe à sa place! Que le Dieu d'Abraham et de Jacob soit béni! mes trésors! les Druses ne les ont pas volés!... »

Le juif demeurait là, étendu, à demi enfoui dans ce monceau de ruines croulantes qu'un hasard pouvait faire s'abîmer sur lui, la main sur cet anneau précieux autour duquel se cramponnaient les doigts.... Sa poitrine respirait librement en dépit de la position gênante du corps. Mais une pensée vint flétrir le sourire de bonheur qui s'épanouissait sur les lèvres du juif:

« Ma fille! murmura-t-il, mon enfant!... »

A l'instant même où Ésaü sentait une douleur poignante succéder à l'éclair de joie qui avait traversé son âme, à l'instant où la voix déchirante du sang dominait le cri de triomphe de l'avarice, deux cavaliers gravissaient les pentes escarpées de la route de Beyrouth, se dirigeant vers Deïr-el-Kamar. Ces deux cavaliers étaient M. Paterson et sir William.

Suivant l'usage préservateur qu'il avait adopté, sir William disparaissait, comme de coutume, sous un amas chaque jour croissant de burnous de toutes nuances et de tous lainages, et chevauchait sur son pur sang arabe avec une apparence de momie qui eût par instant retrouvé un peu d'animation.

M. Paterson toujours gros, toujours gras, plus rouge que jamais, paraissait souffrir extraordinairement de la chaleur.

« Stupide pays! dit le négociant anglais, jamais on ne pourra établir ici de chemins de fer. Je ne connais rien de laid comme les montagnes. N'êtes-vous pas de mon avis, sir William?

— Il est évident, monsieur Paterson, répondit sir William, que je préférerais de beaucoup conduire mon *tandem* dans *Regent-street* ou dans *Piccadilly*, plutôt que de suer sang et eau sur cette route endiablée que vous m'avez fait suivre.

— J'espère, sir William, que quand la civilisation bien entendue aura triomphé de la barbarie, on rasera toutes les montagnes, on aura de grandes voies bien plates sur lesquelles pourront rouler de confortables *omnibus*. Mais en attendant, ce maudit pays est vraiment un enfer!

— Ah! fit sir William, voici Deïr-el-Kamar.

— Je me plais à supposer que je retrouverai là enfin cet Ésaü et que j'aurai des nouvelles de mes diamants.

— Je croyais que Malhoun-Khatoun vous avait promis de vous les faire restituer.

— Oui; mais Malhoun-Khatoun a été tué à Damas.

— Lors du massacre....

— Du massacre des Druses par les Maronites.

— Comment? fit sir William avec étonnement.

— Sans doute, répondit l'imperturbable négociant. La preuve que ce sont les Maronites qui ont massacré les Druses, c'est que Malhoun-Khatoun était un cheik druse et qu'il a été massacré!

— Aoh! fit sir William en arrêtant son cheval. Et tous ceux-là sont-ils des Druses? »

Les voyageurs atteignaient alors les premières maisons ruinées de Deïr-el-Kamar, et l'horrible scène de la désolation leur apparaissait dans toute sa saisissante réalité. Près de trois mille cadavres étaient là, devant eux, à demi rongés par les dents des chacals et des hyènes, par les becs crochus des oiseaux de proie.

« Tenez, dit M. Paterson, voyez-vous ces Maronites? Jugez maintenant de leur haine fanatique pour ces pauvres Druses! Ils se sont tués mutuellement pour accuser leurs ennemis!

— Vous croyez? dit sir William.

— Parbleu! cela est évident! Regardez, sir William. Il n'y a pas dans tous ces cadavres un seul cadavre de Druse! S'il y avait eu bataille, il y aurait eu nécessairement des Druses tués, et ils seraient là en témoignage de leurs méfaits. Mais non! il n'y a que des Maronites, rien que des Maronites; ce qui prouve que ces gens-là se sont massacrés entre eux pour faire du tort aux Druses.

— Très-fort! très-fort! murmura sir William.

— J'enverrai cette appréciation au *Times*, dit M. Paterson, et je prierai des amis de la Chambre des communes de parler en cette circonstance. Il faudra écraser tous ces avocats français qui vont jeter feu et flammes. J'enverrai une juste appréciation des événements. Ces pauvres Druses!... Je leur vends toutes mes cotonnades, savez-vous! »

Tandis que les deux gentlemen parcouraient les rues désolées de la ville, se frayant un chemin à travers les cadavres de ces hypocrites Maronites qui s'étaient massacrés eux-mêmes pour faire du tort aux Druses, un cavalier noir arrivant à toute bride du côté opposé, c'est-à-dire par la route de Damas, s'arrêtait devant la maison à demi détruite du juif Ésaü.

Le cavalier mit pied à terre devant les ruines et entra résolûment dans l'habitation.

« Ésaü! » appela-t-il à voix haute.

Personne ne répondit.

« Ésaü! » dit-il encore.

Un bruit sourd, parti de l'étage supérieur, se fit entendre. Le noir leva les yeux. Sur les degrés de l'escalier, il vit apparaître le vieux juif.



« Qui m'appelle? dit Ésaü.

— Moi, Ali, l'envoyé du cheik! répondit le noir.

— Que veux-tu?

— Te parler de ta fille!

— Ma fille! » s'écria Ésaü.

Et descendant rapidement les degrés croulants, il s'élança vers le noir.

« Ma fille! répéta-t-il. Est-elle donc vivante?

— Oui! répondit le messager.

— Tu l'as vue?

— Je l'ai vue. Elle est à Damas, dans le *harem* du cheik.

— Ma fille! Noémie! Un enfant d'Israël dans le *harem* d'un Druse!

— Veux-tu racheter sa liberté?

— Malhoun-Khatoun me propose un marché? dit le juif avec défiance.

— Non pas Malhoun-Khatoun, mais Osman-ben-Assah.

— Tu as dit le cheik.

— Oui.

— Eh bien! Osman-ben-Assah n'est pas cheik des Druses.

— Malhoun-Khatoun est mort, et Osman-ben-Assah a été nommé cheik après la victoire remportée sur les *giaours*. Le pacha lui a donné tous les biens de Malhoun-Khatoun avec son titre, et Osman-ben-Assah est aujourd'hui le premier de nos seigneurs.

— Et ma fille est entre ses mains?

— Oui.

— Combien demande-t-il pour me la rendre?

— Cinquante mille dinars d'or, ou la même somme en diamants, à ton choix.

— Dieu d'Abraham! s'écria Ésaü, où pourrais-je trouver pareille somme? Je suis ruiné! mes deux maisons ont été brûlées, pillées, dévastées! Je n'ai plus rien; je suis un pauvre vieillard! Qu'on me demande ma vie pour celle de mon enfant, et je la donnerai; mais cinquante mille dinars d'or!

— Si tu ne me les comptes pas avant que le soleil ne soit levé demain, ta fille mourra!

— Noémie!

— Osman-ben-Assah te donne douze heures pour te décider. Si tu ne peux payer en or, paye en diamants! »

XIX. — *A corsaire corsaire et demi.*

La nuit était noire, nuit rare en Orient, mais le ciel était chargé de nuages et la lune, sur son déclin, manquait de force pour percer la couche de vapeurs qui s'interposait entre ses rayons et la terre. Chacals et hyènes continuaient leur lugubre et horrible concert. Par moments, une lueur rouge jaillissait sur un point de la ville en ruines : c'était un foyer mal éteint dont le bond d'un animal venait de dégager les cendres et éparpillait les étincelles.

La porte de la maison d'Ésaü s'ouvrit lentement, et le vieillard apparut précédant l'eunuque noir.

« Voici les dix mille dinars en diamants qu'Osman exige sur l'heure et la promesse de payer, au retour de ma fille, quarante mille autres dinars en or, » dit le juif en tendant à l'esclave un paquet assez volumineux et un papier cacheté.

Ali prit l'un et l'autre et gagna le jardin dans lequel il avait entravé sa monture. S'élançant en selle, il partit au galop. Ésaü le suivit de l'œil un instant au milieu des ténèbres, puis, tournant sur lui-même pour rentrer dans sa demeure :

« Noémie! ma fille! murmura-t-il, que le Dieu d'Abraham la protége et la défende!... Quant aux pierreries de l'Anglais, que puis-je? les Druses ont tout pillé!

— Aoh! dit une voix tandis que deux ombres se détachaient dans les ténèbres, c'était excessivement poétique.

— On ne voit absolument rien, répondit une autre voix.

— C'est pourquoi cela est très-poétique, monsieur Paterson.

— Je suis de votre avis, sir William. Je trouve tout cela d'autant plus beau que ce temps nuageux me rappelle les brouillards de la Tamise! Ah! quel pays que celui-ci! Toujours du soleil et un ciel éternellement bleu! Dans ma maison de *Bread-street*, dans le *Strand*, sir William, j'étais souvent obligé d'allumer le gaz à deux heures de l'après-midi, c'est un fait!

— En vérité, je vous crois!

— Le gaz! répéta M. Paterson en secouant la tête d'un air désolé, voilà ce qui ne parviendra jamais en Syrie. C'est honteux pour l'Orient. Le gaz est la lumière de la civilisation.

— C'est très-juste, ce que vous dites là, monsieur Paterson. »

Les deux Anglais avaient atteint la maison du juif. Ésaü était toujours sur le seuil.

« Mort diable! dit M. Paterson, je suis sûr que ce juif n'aura rien à nous donner à souper!

— Aoh! fit sir William, j'ai mon nécessaire de voyage.

— Ah! très-bien! Ésaü, continua le négociant anglais, je viens de visiter les restes de ta maison de ville. Sir William et moi avons dressé un procès-verbal de la situation des lieux; tout a été effectivement brûlé, abîmé, détérioré. Mon avis est que tu peux exiger une indemnité que tu demanderas à qui de droit.... cela est ton affaire; mais la mienne est de rentrer dans mes dix mille livres sterling de pierreries, et tu comprends que j'ai trop de soucis d'une telle perte pour prendre intérêt à tes propres affaires. Il s'agit de mes marchandises, le reste ne me regarde pas, et, ne me regardant pas, devient pour moi nul et non avenu. Donc, je ne m'occupe que de la situation que te fait la loi vis-à-vis de moi.

— Mais je n'ai plus rien! s'écria Ésaü. Les Druses ont tout pris, tout pillé, tout volé, tout brûlé!

— Tu comprends que ceci n'est nullement mon affaire. Je n'ai pas à m'enquérir de ce qu'ont fait ou n'ont pas fait les Druses, que, pour ma part, je continue à croire de très-braves gens indignement calomniés. Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que j'avais commissionné à Toby Daniel Abraham, de Damas, un envoi de diamants, rubis, émeraudes et perles fines, montant en tout à la somme de dix mille livres sterling, l'autorisant à fournir à vue sur ma maison de Beyrouth. La traite est arrivée, j'ai fait honneur à la signature de Toby Daniel Abraham, j'ai payé avant livraison, donc je dois être livré.

— Mais je ne suis pour rien dans cette affaire! dit Ésaü.

— Tu t'y trouves, au contraire, parfaitement mêlé.

— Comment?

— Ces marchandises devaient m'être expédiées directement sur Beyrouth; elles n'avaient point besoin de passer par Deïr-el-Kamar. Pourquoi Toby Daniel Abraham leur a-t-il fait prendre cette route?... Parce qu'il avait à te faire parvenir un envoi à toi-même, et qu'il a voulu éviter les frais. Très-bien; mais cela ne me regarde pas. Le résultat de cette opération a été que les marchandises ont disparu. Or, je ne bénéficiais pas de l'économie de frais de route, donc je ne dois courir aucune chance de perte. Partant, je dois rentrer dans mes marchandises payées, et je réclame livraison.

— Mon bon monsieur Paterson, cher et excellent gentleman, dit le juif, croyez que je suis loin de combattre vos arguments, mais ce n'est point à moi qu'ils s'adressent, ce n'est pas moi qui vous ai vendu, c'est Toby Daniel Abraham de Damas.

— Parfait! Mais Toby Daniel Abraham de Damas est l'associé de Job Ésaü de Deïr-el-Kamar, or qui dit associé, dit responsable.

— Cependant....

— Tu profites des bénéfices de l'association, tu dois participer aux pertes. Or, Toby Daniel Abraham est mort....

— Il a été massacré? dit Ésaü.

— Là n'est pas la question; il est mort, sa personne est anéantie....

— Les Druses ont tout pillé, tout brûlé, tout saccagé....

— Je n'en sais rien et ce n'est pas mon affaire. Sa maison est ruinée, voilà ce qui m'intéresse. Donc je ne puis avoir aucun recours sur lui, et j'ai recours alors et naturellement sur toi.

— Mais je suis ruiné, pillé, dévalisé, comme Toby Daniel Abraham! s'écria Esaü.

— C'est possible, mais tu n'es pas mort, toi.

— Hélas! fit le juif avec un mouvement d'épaules décelant une piètre opinion de lui-même.

— Or, reprit M. Paterson, je connais tes coreligionnaires; tant qu'ils vivent, il y a espoir d'être payé par eux....

— Je n'ai plus rien!...

— Aussi, je ne te demande pas d'argent.

— Ah! fit Ésaü avec un étonnement joyeux.

— Non; je te demande seulement et j'exige au besoin que tu reconnaisses la dette.

— La fourniture de pierreries que vous n'avez pas reçue?

— Naturellement; tu étais l'associé de Toby Daniel Abraham de Damas, tu dois payer pour lui à son défaut.

— Je vous proteste que je ne possède plus un dinar!

— Nous verrons plus tard. Pour le présent, tu reconnaîtras ta dette par un acte en bonne forme!

— Mais, cher et excellent gentleman....

— D'ailleurs, tu n'as plus rien, dis-tu. Cela peut être vrai au point de vue de l'argent comptant et des diamants; mais tu possèdes des terrains immenses! Tout ce qui s'étend d'ici à la ville, et ton autre maison, sont ta propriété. Je te ferai exproprier; le padischah de Damas réglera l'indemnité.

— Les terres de mes pères! dit Esaü en pâlissant.

— Oui, » dit M. Paterson en regardant fixement le juif.

Celui-ci baissa lentement la tête avec un geste de résignation profonde.

« Que la volonté du Dieu d'Abraham s'accomplisse, monsieur et cher négociant, dit-il. Si vous consentez à recevoir ces terres comme indemnité, je suis prêt à vous les abandonner.

— Quand? demanda vivement l'Anglais.

— Sur l'heure même; le temps d'aller à Beyrouth faire régulariser l'acte de cession. »

M. Paterson fronça les sourcils avec une expression de mauvaise humeur évidente. Ésaü remarqua cette expression, mais son visage demeura impassible.

« Tu consentirais à quitter Deïr-el-Kamar? reprit l'Anglais.

— Hélas! dit le juif, la ville n'est plus!

— Mais c'est la terre de tes pères.

— C'est-à-dire des pères de ma femme, monsieur. Les terres de mes pères à moi sont à Saïda. »

M. Paterson regarda encore le juif.

« Ah! » fit-il simplement.

Puis après un moment de silence durant lequel il prolongea son examen attentif :

« Demain, dit-il, nous reparlerons de cela; mais songe que je veux être payé. Le consul anglais réclamera auprès du padischah, et je ferai agir toutes les autorités turques. »

Et M. Paterson, passant devant Ésaü qui courbait la tête en signe de soumission, gravit l'escalier croulant et gagna une chambre du premier étage dans laquelle s'était déjà installé sir William.

« Mort diable! fit-il en grommelant, le drôle dirait-il vrai, serait-il absolument ruiné? J'aurai juré qu'il avait quelque trésor enfoui dans un coin de son jardin; mais si cela était il ne m'abandonnerait pas ces terres avec autant de facilité! Qu'est-ce que ces propriétés de Saïda auxquelles il paraît tenir plus qu'à celles-ci? Il faudra que je m'informe. »

M. Paterson entrait dans la pièce au milieu de laquelle se tenait sir William aux prises avec l'un de ces nécessaires anglais qui contiennent une pharmacie et une batterie de cuisine.

La nuit était toujours noire et le ciel couvert de nuages. Dans les défilés des montagnes il régnait des ténèbres épaisses; et cependant sur ces chemins de démons bordés de précipices, coupés par des ravins, taillés sur le flanc d'un roc à pic, courait rapidement un cavalier drapé dans son burnous de laine blanche. Ce cavalier c'était Ali, le messager d'Osman-ben-Assah, qui emportait à Damas les pierreries du juif et l'acceptation du cartel d'échange proposé par le nouveau cheik.

Il y a parmi les Maronites un proverbe qui dit : « Partout où un Osmanli met le pied, l'herbe cesse de croître. » Certes, si la vérité de ce proverbe peut être démontrée, c'est en arrivant à Famiah (l'ancienne *Apamée*), la première ville du pachalik de Damas. Strabon nous apprend que les *Séleucides* avaient établi à Famiah une école mémorable de cavalerie, tant le local était bien disposé pour cet objet, tant les pâturages étaient nombreux, tant les eaux étaient limpides. Aujourd'hui, là où coulaient de clairs ruisseaux, s'étendent de noirs marécages; là où l'on voyait de fougueux étalons, on rencontre des buffles épais; là où croissaient les herbes odoriférantes, on aperçoit de fétides roseaux. Le grand fondateur Seleucus Nicanor avait bâti la ville en l'honneur de sa femme; les Arabes la ruinèrent en l'honneur de leur prophète. Maintenant quelques pauvres paysans de races diverses y dérobent avec peine à l'avidité des Turcs et aux ravages des Arabes quelques maigres moissons d'orge et de maïs.

Le jour commençait à naître et Famiah apparaissait triste et désolée, accroupie sur le versant oriental du Liban. Ali galopait rapidement; il comptait changer de cheval à Famiah pour, de là, s'élancer dans la plaine sur la route de Damas.

Il avait encore à franchir une gorge étroite et resserrée, par l'ouverture étranglée de laquelle il apercevait au loin la ville malheureuse et si peu importante, qu'elle n'avait pu exciter la soif de pillage des Druses qui l'avaient dédaignée. L'eunuque sentait son coursier faiblir, et il l'excitait de la main et des jambes pour lui rendre des forces et le contraindre à gagner Famiah.

Au centre du défilé était une crevasse étroite, mais extrêmement profonde, qui coupait la route. Il fallait franchir cette crevasse; le saut n'était ni dangereux ni difficile à exécuter, aussi Ali arriva-t-il sur l'obstacle avec la plus grande confiance.

Il enleva son cheval qui s'élança d'un bond gracieux; mais au moment où les pieds de devant du coursier arabe touchaient le sol de l'autre côté de la crevasse, une détonation retentit brusquement et fit vibrer les échos de la montagne.

Le cheval s'abattit et roula sur lui-même, envoyant au loin son cavalier. Une balle, qui avait atteint l'animal à l'épaule, lui avait brisé l'os de la cuisse.

L'eunuque, meurtri, étourdi, se releva péniblement en poussant une exclamation énergique. Son œil inquiet interrogea rapidement le défilé qui s'étendait devant et derrière, la montagne qui surplombait au-dessus de sa tête et le précipice qui s'ouvrait béant et noir sous ses pieds. Il ne vit rien, il ne remarqua rien qu'un léger nuage de fumée blanchâtre qui s'élevait lentement dans les airs, emporté par la brise du matin.

Ali saisit son yatagan et s'élança en courant dans la direction de Famiah, dont il pouvait apercevoir les toitures plates des premières maisons, dorées par les rayons naissants du soleil.

Déjà il avait franchi une partie du défilé étroit, lorsqu'une seconde détonation retentit et fit de nouveau vibrer les échos sonores. Ali s'arrêta en frémissant : une balle venait de lui raser l'oreille droite en faisant entendre son sifflement sinistre.

L'eunuque se retourna pour faire face au danger. Un homme vêtu en Arabe, la tête recouverte par le capuchon abattu de son burnous, venait de surgir subitement. Cet homme rejeta un fusil désarmé qu'il avait et brandit son yatagan.

Ali, comprenant le danger, s'arrêta en se tenant sur la défensive. L'homme au burnous, dont il était impossible de deviner les traits, bondit sur lui.

Aussitôt s'engagea un combat terrible, car chaque adversaire sentait que ce combat singulier devait être mortel pour l'un des deux. Les yatagans brillaient aux premiers feux du jour : les lames se heurtaient en faisant voler des myriades d'étincelles; les deux ennemis s'attaquaient avec un même acharnement.

Des soupirs rauques s'exhalaient de ces poitrines embarrassées des deux hommes. Ali avait une réputation de sabreur émérite parmi les siens; mais son adversaire maniait son arme avec une habileté et une vigueur remarquables.

Quelques secondes s'écoulèrent.... Ali poussa un cri, fit un pas en arrière et tomba en tournant sur lui-même, les bras étendus, la face contre le sol. Le yatagan de son ennemi lui avait fendu le crâne.

Alors l'homme bondit sur l'eunuque agonisant, il l'acheva d'un coup du poignard qu'il tenait dans sa main gauche, puis il le fouilla avec une sorte de frénésie.

Dans l'une des poches du *kaban* du noir il trouva le paquet de pierreries remis par Ésaü à l'envoyé d'Osman-ben-Assah. Il se saisit de ce paquet, l'ouvrit, en examina le contenu, puis il le referma et le jeta dans le capuchon de son second burnous, celui de laine blanche, qui était rabattu sur ses épaules, tandis que le capuchon du burnous de laine noire enveloppait hermétiquement la tête et dérobait entièrement le visage.

Cela fait, l'homme fouilla de nouveau les vêtements du cadavre. Il ne tarda pas à en retirer la promesse écrite du juif de Deïr-el-Kamar de donner quarante mille dinars d'or en échange de sa fille.

Un grognement joyeux et triomphant retentit sous le capuchon abattu. L'homme se releva (car il s'était agenouillé pour mieux accomplir son œuvre); il cacha dans sa ceinture le papier qui semblait avoir été l'objet de sa plus ardente convoitise, puis il poussa rudement du pied le corps inanimé, qui alla rouler dans l'abîme.

Ensuite il rejeta sur son épaule le pan du burnous blanc, et, drapé comme un sénateur romain dans sa toge, il reprit d'un pas rapide la route de Famiah.

Le soleil s'était levé radieux depuis un moment et avait éclairé cette scène dramatique.

XX. — *Le mois de juillet* 1860.

Plus d'un mois s'était écoulé et durant ce mois les massacres avaient atteint, en Syrie, toute l'apogée de leur horreur. Durant ce mois de juillet, près de *quinze mille* chrétiens avaient été massacrés dans le Liban, dans l'Anti-Liban et sur la côte Syrienne, plus de *trois mille* jeunes filles avaient été enlevées et jetées vivantes dans les *harems*.

Voici, d'après les données les plus sérieuses, celles acceptées par M. Poujoulat et recueillies sur les lieux mêmes, au mois de septembre dernier, le résumé de cette liste funèbre :

A *Hasbaya* et *Rachaya*, dans l'Anti-Liban, sur une population de 8000 âmes, il y a eu	2500	égorgés.
A *Deïr-el-Kamar*, sur une population de 8000 âmes	2200	—
A *Ebteddin*	121	—
Dans les provinces du *Maten* et du *Kersrouan*	250	—
A *Djezin*, à *Dareb-el-Sin*, à *Saïda*	820	—
A *Zahleh* et à *Karbahin*	220	—
A *Balbek*	500	—
Dans le voisinage de *Beyrouth*	120	—
A *Damas*	8000	—
Total en *un mois*	14731	

Dans ce nombre de 14 731 victimes ne figure pas celui des chrétiens morts les armes à la main en combattant les Druses et les Turcs : je ne veux parler que des chrétiens massacrés.

A ces 14 731 il faut joindre encore ces 3000 jeunes filles enlevées à leurs familles et qui sont mortes pour elles, ce qui porte le nombre des victimes à 17 731.

Ces chiffres parlent haut malheureusement, mais voici un fait qui parle bien haut également :

La liste des coupables dressée par les chrétiens eux-mêmes contenait 3940 noms pour Damas, divisés en 493 promoteurs et 3447 égorgeurs. Fuad-Pacha fit arrêter 1200 hommes sur ces 3940 (presque tous ont été relâchés depuis, car d'après la loi musulmane, un Turc ne *peut être accusé sur le témoignage* d'un chrétien et les chrétiens seuls accusaient).

Et si la perte des hommes, des femmes et des enfants dépasse 17 700 individus, sait-on à combien s'élève la perte matérielle d'argent? A quel chiffre monte le pillage et le vol? A plus de 93 millions 500 000 francs.

Notez que je ne parle ici que des pertes éprouvées par les particuliers. Ajoutez donc encore à ce chiffre énorme celui du grand couvent des Lazaristes de Damas, du couvent des Maronites, du couvent des Grecs, du couvent des Arméniens, pillés, saccagés, brûlés et

ruinés. Ajoutez encore *quatre cents* églises pillées et dévastées, desquelles on a enlevé jusqu'aux *cloches*. Sans exagération, ces vols nouveaux peuvent s'élever à 10 millions de francs.

Donc en 1860, à la face de l'univers, dans la seconde partie d'un siècle qui a la prétention d'être le plus civilisé et le plus civilisateur, aux portes de l'Europe, en l'espace d'un mois, les Druses, les Turcs, les Métualis, les Kurdes et les Bédouins du désert ont massacré 14731 victimes, enlevé 3000 jeunes filles chrétiennes pour en faire leurs esclaves et volé pour plus de *cent millions* de francs.

Quel tableau effrayant que celui qu'offrait, en août 1860, la Syrie tout entière, ce pays si beau et si splendide !

A Beyrouth, plus de trois mille femmes et enfants maronites, couchant pêle-mêle la nuit sur le sol nu, sans abri le jour contre les ardentes atteintes du soleil : veuves et orphelins faits par les Turcs et les Druses, auxquels les charitables sœurs de Saint-Vincent de Paul font chaque jour une distribution de riz, de farine et de couvertures.

Tout autour de la ville, plus de *vingt mille* réfugiés, venus de la montagne ou de Damas, encombrent les caravansérails et les cours des jésuites. Plus de dix mille malades ou blessés sont là ! Les enfants meurent de faim par centaines sur le sein tari de leurs mères, et les soldats turcs les insultent en passant.

Et cependant toute cette population misérable, souffrante, mourante, est soutenue par un espoir. Elle sait que la France, qui déjà lui envoie des vêtements et de l'argent, va lui envoyer encore ses braves soldats pour la protéger et la défendre. Aussi comme tous les regards sont anxieusement fixés sur la mer! comme chaque voile qui paraît à l'horizon est saluée par des cris d'espérance !

Les musulmans, eux, courbent la tête, et en songeant à la France, ils commencent à avoir peur !

A Damas, Akmed-Pacha, l'infâme chef des égorgeurs, a été rappelé à Constantinople et remplacé par Fuad-Pacha qui, lui, s'oppose à ce que les chrétiens quittent la ville, en leur promettant la sécurité dans l'avenir; mais quelle foi faire en la parole d'un Turc? D'ailleurs justice n'est pas rendue ! Les assassins sont toujours libres, les voleurs sont toujours possesseurs des richesses.

Fuad-Pacha, depuis son installation en Syrie, n'avait qu'un but, celui de faire revenir les chrétiens à Damas et à Deïr-el-Kamar. Mgr Ambroise, l'évêque de Damas, a refusé positivement de quitter Beyrouth avec ses ouailles.

« Nous retournerons à Damas, dirent les sœurs de Saint-Vincent de Paul, quand il y aura mille soldats français autour de notre maison pour la garder.

— Retournez à Damas, disait cependant le gouverneur turc dans ses publications, on vous donnera une escorte pour gagner la ville, on vous donnera en arrivant les clefs des maisons qui vous sont destinées. Vous êtes prévenus qu'à partir d'aujourd'hui on ne vous distribuera de l'argent à Beyrouth que pendant quinze jours. Ce terme expiré, on n'en distribuera plus qu'à Damas. »

Et à Damas, cependant, le quartier chrétien était toujours un monceau de ruines; les cadavres gisaient encore dans les décombres et les chiens les dévoraient! Trois mille chrétiens étaient demeurés dans la ville, manquant de tout, en dépit des soins vigilants d'Abd-el-Kader. La misère et la faim détruisaient leurs forces. Sur ces trois mille, quinze cents étaient malades, et Fuad-Pacha, le gouverneur, a dit, en quittant Stamboul pour venir en Syrie, que si après la conquête de Constantinople, en 1453, les Turcs avaient exterminé tous les chrétiens, la Porte ne les aurait plus aujourd'hui sur les bras !

A Damas, les chrétiens avaient deux quartiers : *Harat-el-Nassara* et *Meïdan*. Ce dernier est très-peu important. Le *Harat-el-Nassara* était comme une ville dans une autre ville, cité riche, florissante, avec ses trois mille huit cents maisons, ses trois couvents et ses onze églises.

Au moment où nous revenons à Damas, c'est-à-dire au mois d'août, ce quartier, ces maisons, ces couvents, ces églises ne formaient qu'une ruine horrible : c'était un saccagement sans exemple.

La ville musulmane avait repris, elle, son aspect ordinaire. Musulmans, Druses, Métualis et Bédouins se livraient tranquillement au trafic des objets volés que des juifs épargnés achetaient à vil prix. Fuad-Pacha siégeait toujours au gouvernement, promettant la punition des massacreurs, mais ne punissant rien et n'osant pas agir dans la seule crainte d'Abd-el-Kader, le protecteur des malheureux chrétiens demeurés dans la ville, car avec ses deux mille cavaliers, l'émir avait sauvé plus de dix mille chrétiens, gardant les uns près de lui, facilitant aux autres de gagner Beyrouth.

Durant *dix-sept nuits* et *dix-sept jours*, Abd-el-Kader est resté à la porte de sa maison, sur le seuil, debout, assis ou couché sur une natte, gardant, les armes à la main, son foyer menacé et les malheureux qu'il avait recueillis dans sa vaste habitation. Lui seul préserva les sœurs de Saint-Vincent de Paul de tout outrage et leur sauva la vie.

C'est le 4 août que nous rentrons à Damas.

XXI. — *Le bain.*

Sous les climats brûlants, l'une des principales préoccupations des habitants est naturellement celle des rafraîchissants de tous genres. L'imagination humaine se livre incessamment au travail le plus opiniâtre pour combattre, par des moyens plus ou moins ingénieux, la souffrance fatigante qu'impose la chaleur, mais s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, à plus forte raison il n'y a rien de nouveau pour détruire les effets de ses rayons aux feux torrides.

Les usages les meilleurs sont encore les plus anciens, en dépit des lois du progrès, et parmi ceux-là, le *bain* a droit de prendre la première place. Ici, la philosophie du Koran, cette philosophie matérialiste par excellence, a atteint pleinement le but qu'elle se propose, celui de l'alliage perpétuel de la salubrité et des plaisirs, en préconisant le bain et en faisant des ablutions hygiéniques répétées si souvent un point de religion.

Il est difficile en Europe, avec nos mœurs et nos habitudes, de se faire une idée exacte de ce qu'est le bain en Orient. Pour nous, le bain n'est qu'une loi de propreté et de santé; pour les Orientaux, c'est tout autre chose.

Outre l'accomplissement de l'acte religieux qu'il renferme, le bain est un plaisir, une distraction, presque un luxe que se donnent cependant toutes les classes, même les plus pauvres. Le bain, dans le Levant, remplace avantageusement le café, le restaurant, la promenade, les *raout*, les concerts, les spectacles, les clubs et les cercles.

Aller au bain, pour les hommes et surtout pour les femmes, signifie aller y passer une journée entière, y déjeuner, y dîner, y dormir, y fumer, y causer. On se rencontre au bain, comme chez nous on se retrouve au bois ou à l'Opéra. Les plus grands seigneurs ont chez eux des bains particuliers; mais ils se baignent rarement cependant autre part que dans les lieux publics. Il en est de même pour les femmes qui mettent en première ligne, parmi leurs plaisirs et leurs distractions, les heures passées au bain.

On comprendra dès lors que les établissements, destinés à recevoir journellement l'élite de la population, soient construits, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans de très-vastes proportions. A Damas le bain le plus en faveur, celui que fréquentent les plus riches *Setti*, est un édifice bâti en pierre de taille, ayant la forme d'un parallélogramme, et surmonté de deux dômes élevés.

De larges bancs règnent autour de chaque pièces; ils sont destinés au repos des baigneurs. Le pavé est en marbre de diverses couleurs; au centre est un grand réservoir rempli d'eau. Des colonnes élégantes soutiennent l'édifice.

C'est une véritable, longue et curieuse opération que celle d'un bain en Orient et qui se subdivise elle-même en une foule d'opérations différentes, dont quatre principales.

On fait d'abord entrer le baigneur dans une espèce de vestiaire; là, il se déshabille sur une estrade où l'on a préparé ce qui lui est nécessaire. Un *tellak* (garçon de bain) lui enveloppe la tête, les reins et la poitrine avec des linges parfumés d'une blancheur éblouissante, et il lui met aux pieds des sandales de bois excessivement hautes et montées comme les anciens *patins* de nos trisaïeules. Ceci est la première opération.

Pour la seconde, le baigneur, *préparé*, passe dans une autre pièce dont la température est plus élevée que celle de la précédente. Là on le laisse sur un divan, on lui apporte une pipe toute bourrée, et il fume en s'habituant peu à peu, progressivement, à la chaleur assez forte de la salle.

Une demi-heure après, le *tellak* vient reprendre son client et le conduit dans la troisième salle. Cette salle, très-vaste, est pavée en pierres et toujours chauffée à trente-cinq degrés : c'est, à proprement parler, la salle *du bain* ou l'*étuve*. C'est ici, et pour cette troisième opération, que l'on apprécie l'avantage des *patins*, des sandales élevées, car il serait impossible de demeurer pieds nus sur les dalles. Les pierres sont chauffées ardemment; ce sont elles qui dégagent la chaleur.

Le *tellak* et son aide s'approchent alors du baigneur qu'ils dépouillent de ses linges, et se mettent à le frotter des pieds à la tête avec le *kiçè* (sac de crin), faisant craquer adroitement et sans douleur les différentes articulations. C'est ce qu'on nomme le *massage*.

Le *massage* a lui-même ses différents degrés : tandis que le *tellak* frictionne avec une activité et une adresse merveilleuses, l'aide répand de temps à autre, sur les dalles, de l'eau contenue dans des seaux de cuivre brillant comme de l'or. Cette eau, en contact avec les pierres brûlantes, dégage aussitôt une vapeur épaisse qui, entourant le baigneur comme dans un nuage, obtient presque instantanément du corps une transpiration abondante.

La troisième opération achevée, on enroule le patient dans des bandelettes de linge blanc et on le transporte dans une autre salle. Là on le dépouille de nouveau et on l'inonde d'eau chaude : c'est une douche effrayante dont on a grand'peine à supporter tout d'abord l'extrême température. Le *tellak* et son aide savonnent le

baigneur, le couvrent d'une mousse abondante, puis à l'eau chaude succède l'eau tiède, et à l'eau tiède la douche de parfums. C'est la quatrième et dernière opération.

Cela fait, on enveloppe le baigneur dans le *tcherchef* (drap immense en toile de coton extrêmement fine), on lui met une serviette autour de la tête, et il passe dans le cinquième salon. Ce salon est ordinairement le plus beau de l'établissement, et c'est dans ce salon que véritablement le plaisir commence, car ce qui précède ne peut guère se traduire que par le mot fatigue, et je crois que tous ces *massages*, ces *étuves* ne sont qu'un raffinement ingénieux destiné à faire paraître plus agréable encore le séjour de la dernière salle.

Là, effectivement, l'air est pur, frais, parfumé. D'énormes divans sont disposés près des fenêtres. Les baigneurs, demi-nus, s'étendent sur ces divans et bravent les heures les plus fatigantes du jour.

Les uns font la sieste paisiblement, les autres fument le *tchibouk* ou le *narghilé;* presque tous prennent le café, et l'on reste dans ce salon causant, buvant, fumant, dormant, jusqu'à ce que le chant du marabout appelle les hommes à la mosquée pour la prière du soir. La première condition du bain turc est d'être maître absolu de tout son temps et de ne rien avoir à faire.

Mais, si les musulmans aiment le bain avec passion, les dames musulmanes l'adorent avec frénésie. En Orient aussi la mode a ses lois; et il y a, chez les grandes *setti*, *jour de bain*, comme jadis il y avait à Paris *jour des Tuileries*, comme il y a maintenant *jour de bois*, comme il y a Londres jour d'*Hyde-Park*. Ce qu'il y a de vraiment remarquable, et que personne, que nous sachions, ait jusqu'ici remarqué, c'est que dans tous les pays, dans tous les temps, les femmes ont choisi un même jour de la semaine pour satisfaire à leur plaisir le plus attrayant: celui de voir et d'être vues, et ce jour est invariablement le *vendredi*. Nos pères se rappellent les *vendredis du jardin des Tuileries*, jour de promenade par excellence sous la Restauration. A Londres, les belles *ladies* ont établi également les *vendredis d'Hyde-Park*. A Paris, maintenant, le *vendredi* est encore le plus beau jour du *bois de Boulogne;* et enfin, en Orient, le *vendredi* est le jour invariablement fixé, parmi l'élite de la population féminine, pour satisfaire à ce devoir religieux du bain, et pour sacrifier surtout aux plaisirs qui l'accompagnent.

Pourquoi dans tous les pays et dans tous les temps le *vendredi?* Pourquoi les femmes de toutes les nations ont-elles porté également toutes leurs prédilections sur le jour de Vénus, si injustement regardé par quelques-uns comme un jour de malheur? Est-ce parce que le vendredi a été de tous temps le jour aimé des femmes qu'on l'a nommé ainsi *jour de Vénus* (*dies Veneris*), ou est-ce parce qu'il a été nommé ainsi que les femmes l'ont consacré? Je laisse à de plus savants le soin de trouver la solution de cette question.

Toujours est-il qu'en Orient, comme en Occident, les femmes aiment à étaler le vendredi leurs plus riches toilettes, et tandis que celles de l'Europe vont aux promenades, celles de l'Asie se rendent au bain et y passent la journée.

En Orient, le même établissement ne reçoit pas les deux sexes, et ne les sépare pas par un plancher ou par une cloison, comme chez nous, avec ces deux inscriptions : *Côté des hommes; côté des dames*. Il y a des établissements spéciaux pour les uns et des établissements spéciaux pour les autres. L'entrée des bains des femmes est sévèrement interdite aux hommes sous *menace de mort*, et les eunuques, demeurés à la porte, y font meilleure garde encore qu'à celle du *harem*.

Ce jour-là où nous revenons à Damas, c'était un vendredi, jour de bain, et l'établissement élégant de la ville était encombré par les *setti*, les *sulthanes* et les *esclaves*. Le massacre des chrétiens n'avait rien changé aux usages et aux habitudes de la population musulmane, et à voir tous ces Turcs, tous ces Druses, tous ces noirs dans les rues et dans les bazars, toutes ces femmes voilées, tous ces enfants nus courant dans la poussière, on n'eût pu supposer que tous ces habitants paisibles étaient transformés, quelques jours plus tôt, en féroces assassins.

Pas un Maronite, pas un Grec ne se voyait dans Damas : les malheureux échappés au désastre se tenaient cachés sous la protection généreuse d'Abd-el-Kader.

A midi, le bain des femmes était envahi : on n'entendait que cris joyeux, que chants, que *derboukas* résonnant. Dans le dernier salon surtout, celui des causeries et de la sieste, la foule des baigneuses était plus compacte et offrait un coup d'œil ravissant, que malheureusement aucun regard de peintre ne pouvait contempler.

Dans un angle, couchées sur un divan près d'une fenêtre au store baissé, deux femmes, enveloppées dans leurs peignoirs de mousseline plus blanche que la neige, la tête entourée de gazes blanches, les pieds nus, se jouant sur la soie brodée d'or des coussins, deux femmes causaient à voix basse.

L'une était Aïchouhnâ, la *sulthane* favorite de l'ex-cheik des Druses, de feu Malhoun-Khatoun. L'autre, presque aussi splendidement belle que son interlocutrice, un peu plus jeune peut-être, avait dans toute sa personne un charme, une grâce, une distinction que lui eussent envié bien des grandes dames.

Toutes deux causaient; mais sans doute cette causerie devait être mystérieuse, car chacune des deux femmes parlait à voix basse, et leurs yeux, parcourant par moments les groupes qui les entouraient, semblaient s'assurer qu'aucune oreille indiscrète ne s'approchât pour écouter.

« L'émir Abd-el-Kader, Fatmah, disait Aïchouhnâ en se penchant vers sa compagne, a mis les Maronites à l'abri des Druses?

— Oui, répondit Fatmah, mon père a sauvé plus de dix mille chrétiens. Les uns sont dans son palais, les autres dans ses jardins. Tous campent entourés de cavaliers arabes dévoués à l'émir, et ils sont protégés par eux.

— Ton père aime donc les chrétiens, Fatmah?

— Il aime le *Grand-Seigneur de France*.

— Mais il a été prisonnier de la France, pourquoi aime-t-il le sultan?

— Hassan, le lion favori de mon père, a été pris par lui aussi jadis : il l'a emmené prisonnier dans son palais, et cependant Hassan aime l'émir et il est dévoué à ceux qu'il aime.

— Mais les Druses vont vouer une haine mortelle à Abd-el-Kader.

— Qu'importe! mon père est fort! Que peut contre lui la haine des méchants?

— Mais Osman-ben-Assah....

— Osman, interrompit la fille de l'émir, connaît Abd-el-Kader. C'est parce qu'il le connaît qu'il le redoute et qu'il n'a osé jusqu'ici te faire aucun mal à toi, Aïchouhnâ, mon amie, ni au Français blessé, ni à la Française qu'il retient dans son *harem*. Il sait que l'émir lui demanderait dent pour dent, œil pour œil, et il ne fait rien.

— Il attend! dit Aïchouhnâ d'une voix triste. Oh! si tu savais, Fatmah, combien cet homme est méchant. C'est lui qui a tué Malhoun-Khatoun, j'en suis sûre, et aujourd'hui il possède toutes les richesses de sa victime. Le pacha lui a tout donné pour le récompenser de sa conduite lors des massacres. Grâce à toi, grâce à ton père, il n'ose torturer la chrétienne, ni le Français, ni moi, mais il espère en l'avenir, et moi je crains tout de son espoir. »

Un léger silence suivit ces paroles. Aïchouhnâ semblait réfléchir profondément.

« Écoute, reprit-elle tout à coup, veux-tu m'aider dans le projet que j'ai formé.

— Oui, dit Fatmah.

— Mais d'abord que sont devenus Abou'l-Abbas et les deux Français avec lesquels il combattait?

— On l'ignore.

— Ils ont été tués?

— On ne sait. D'après ta demande j'ai supplié mon père de faire faire des recherches, mais toutes ont été vaines. On n'a pas retrouvé leurs corps parmi les cadavres des Maronites, mais on n'a pu savoir ce qu'ils étaient devenus. S'ils sont vivants, ils ne sont pas à Damas ou s'ils y sont, ils s'y tiennent bien cachés.

— S'ils ne sont pas tués, reprit Aïchouhnâ, ils doivent tenter quelque aventure pour pénétrer dans le *harem*, car je sais qu'Abou'l-Abbas est dévoué à Olivier et l'autre Français aime la chrétienne dont Osman veut faire une de ses esclaves.

— Mais ce projet que tu avais formé? dit Fatmah.

— Le voici. Tant que ton père sera présent à Damas avec ses Arabes dévoués et son grand ascendant sur les musulmans, la Française, Olivier et moi-même n'aurons rien à redouter, car Osman-ben-Assah n'osera pas agir de violence dans la crainte de l'émir, mais si le cheik ne peut nous faire mourir, ainsi qu'il le voudrait, il torture à chaque heure notre existence à tous trois. Il me hait! il sait que j'avais décidé Malhoun-Khatoun à le punir et il veut se venger. Il a deviné l'amour qu'Allah m'a inspiré pour Olivier, et c'est pour mieux me martyriser qu'il veut faire souffrir le Français. On dit que la France va envoyer des soldats pour protéger les Maronites....

— Cela est vrai : l'émir l'espère.

— On ajoute que ton père doit aller à Beyrouth pour obtenir du pacha les secours qu'il réclame.

— Il l'a dit hier devant moi.

— Enfin on ajoute que les Druses et les Turcs sont plus nombreux et plus menaçants que jamais dans la montagne, et qu'ils veulent venir se joindre à ceux de Damas, pour arracher les Maronites au protectorat d'Abd-el-Kader.

— Mon père a effectivement entendu parler de tous ces bruits.

— Eh bien! les Français ne peuvent être ici avant la lune nouvelle. Si ton père va à Beyrouth, Osman-ben-Assah sera libre d'agir : ou si les Druses reviennent en force, Abd-el-Kader sera contraint à abandonner ceux qu'il protége, et alors Olivier sera la première victime de la férocité du cheik.

— Oui! je comprends, dit Fatmah en ouvrant ses grands yeux, mais que veux-tu faire?

— Fuir avec Olivier et la Française.

— Quitter le *harem* d'Osman-ben-Assah?

— Oui.

— Comment feras-tu?

— J'ai mon plan formé et je possède les moyens de réussite, mais une fois libres tous trois, il nous faudra trouver un asile.

— Le palais de l'émir! s'écria Fatmah.

— Non! dit Aïchounhâ en secouant la tête. Tu connais nos lois. Un vrai croyant ne peut recevoir chez lui les femmes échappées du *harem* d'un autre croyant. Si ton père nous accueillait, il faudrait qu'il violât la loi et la loi est inviolable.

— Cela est vrai, dit Fatmah en courbant la tête. Que puis-je faire pour toi, alors?

— Agir sans que ton père le sache!

— Comment? dit Fatmah avec inquiétude.

— N'as-tu pas parmi tes esclaves, des hommes qui te soient dévoués? demanda Aïchounhâ.

— Si fait! J'ai des Algériens qui braveraient tous les dangers sur un seul de mes gestes, à une seule de mes paroles.

— Alors, fais préparer par eux quelque chambre cachée dans le palais de ton père; que nous puissions être en sûreté là sans que l'émir le sache. Tes Algériens nous porteront des provisions la nuit, et nous attendrons l'arrivée des soldats français si nous ne pouvons avant fuir du pachalik de Damas. Veux-tu, Fatmah? »

La jeune fille hésitait. Elle savait tout ce que la loi musulmane a de rigoureux, d'implacable, de terrible alors qu'il s'agit de femmes appartenant à un croyant; elle connaissait l'émir : s'il est grand, dévoué, généreux et brave, il est stricte observateur des principes du Koran, et le Koran défend, dans les termes les plus sévères, tout ce qui peut concerner un rapport, même oral, entre un homme et la femme d'un autre homme. A plus forte raison on comprend de quel crime énorme est taxée toute participation à une fuite du *harem*. Le Koran défend, et l'on sait ce que vaut pour un musulman une défense du livre sacré.

Fatmah hésitait donc à promettre à sa compagne la protection que celle-ci lui demandait, elle avait peur de compromettre son père aux yeux de ses coreligionnaires, elle redoutait le courroux de l'émir si jamais il savait la vérité.

Aïchounhâ devina ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille. Elle lui prit les mains, et les serrant étroitement :

« Tu refuses! » dit-elle.

Fatmah courba son joli front sans répondre encore. Aïchounhâ lui lâcha la main.

« C'est bien! dit-elle; nous saurons mourir.

— Aïchounhâ! » dit Fatmah avec un accent de tendre reproche.

Puis, après un silence plus prolongé que le premier, elle releva la tête, et une résolution énergique put se lire sur ses traits.

« Je ferai ce que tu désires que je fasse, reprit-elle; mon père ne saura rien. Quand faut-il que je t'attende? »

Aïchounhâ se pencha vers sa compagne, et entourant la taille de Fatmah avec son bras blanc et rond :

« Je t'aime! dit elle d'une voix frémissante, car tu l'auras sauvé! Cette nuit, deux heures avant le lever du soleil, envoie l'un de tes Algériens nous attendre devant la porte du *Bazar des Esclaves*. »

Ernest Capendu.

(Traduction et reproduction interdites. — La suite au prochain numéro.)

Anecdotes. — L'évêque de Québec s'était perdu au Canada; ceux qui étaient à sa recherche rencontrèrent une troupe de sauvages auxquels ils demandèrent s'ils connaissaient cet évêque ; « Si je le connais! répondit l'un d'eux, j'en ai mangé. »

— Champcenetz conserva toujours cette gaieté qui le caractérisait : devant le tribunal révolutionnaire, après avoir prononcé la peine de mort, le président lui demanda s'il avait quelque observation à faire. « Une seule, répondit-il, peut-on se faire remplacer? »

— On sait aussi la boutade de Martainville, tout jeune alors. Le président affectant de l'appeler M. de Martainville, il lui dit : « Citoyen, tu es ici pour me raccourcir et non pour me rallonger. » On prétend qu'un rieur dans la foule, car il s'en trouve partout, s'écria : « Eh bien! qu'on l'élargisse! »

— Rabelais étant fort malade, son curé, qui ne passait pas pour un habile homme, le vint voir pour lui administrer les sacrements, et, lui montrant la sainte hostie, lui dit : « Voilà votre sauveur et votre maître, qui veut bien s'abaisser jusqu'à venir vous trouver. Le reconnaissez-vous bien? — Hélas! oui, répondit Rabelais, je le reconnais à sa monture. »

— Le célèbre Rameau, étant en visite chez une belle dame, se lève tout à coup, enlève de dessus ses genoux un petit chien qui jappe et le jette brusquement par la fenêtre. « Eh! monsieur, que faites-vous donc? — Il aboie faux! » répond Rameau avec l'indignation d'un musicien enthousiaste dont l'oreille avait été déchirée.

— Après la cérémonie funèbre qui eut lieu à Saint Denis pour les obsèques de Louis XVIII, le grand maître des cérémonies vint en rendre compte au roi Charles X. Il y avait eu quelque confusion dans le service, par suite d'un démêlé entre deux prélats. « Sire, dit alors M. de Dreux-Brézé, il est vrai qu'il y a eu quelque inexactitude; mais que Votre Majesté se rassure, la prochaine fois ce sera bien mieux. »

— Un jour que l'abbé Bois-Robert avait la goutte, Boileau rencontra son laquais : « Comment se porte ton maître? lui dit-il. — Monsieur, il souffre comme un damné. — Il jure donc bien? — Monsieur, réplique naïvement le laquais, il n'a de consolation que celle-là. »

LE BAIGNEUR D'OSTENDE.

I.

Au commencement du mois d'août 1853, les médecins m'envoyèrent à Ostende pour y chercher le remède à un mal douloureux qui m'inquiétait depuis longtemps. Quoi qu'il m'en coûtât de m'arracher à mes relations habituelles, il fallut enfin m'y décider; mais je ne pourrais dire que j'ai commencé mon voyage en belle humeur. Du reste, le temps s'accordait parfaitement avec moi pendant le premier jour. Le ciel était gris et une pluie, qui n'était pas des plus fines, tombait sur la terre altérée et sur la tente du rapide vapeur qui m'emmenait à Cologne, la ville sainte. Peu à peu il plut à la susdite tente de livrer passage à la pluie pour inonder nos chapeaux et nos habits. Les dames se réfugièrent dans la cajute, et les hommes qui ne fumaient pas les y suivirent.

Je dois avouer que je n'appartiens pas à cette catégorie, et que j'hésitai par conséquent à me rendre dans la cajute. Je ne me sentais pas entraîné vers la cabine de l'avant. Il ne restait donc que le fumoir. Mais tout voyageur qui fume sait que ce fumoir est petit, qu'il contient généralement une grande quantité de chaises qui le rendent plus petit encore, et que, par un temps pareil, il est ordinairement tout encombré de monde.

Je me dirigeai lentement vers la porte, je l'ouvris, et, à mon grand étonnement, ne trouvai dans la chambre qu'un seul individu commodément appuyé dans le coin, et fumant avec une évidente satisfaction, dans une pipe turque, un tabac parfumé.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une structure robuste et musculeuse et d'assez haute stature. Son visage portait cette empreinte particulière qui annonce l'endurcissement aux fatigues. Son expression était sérieuse, mais non désagréable. Il était bien mis et sans gêne dans son maintien, comme un homme qui se sait indépendant. Il me fit l'effet de quelqu'un qui a vu le monde, qui a été soumis à toutes les vicissitudes de la température, mais qui sait toujours trouver la bonne passe au milieu des tourbillons de la vie.

J'ai toujours beaucoup aimé à juger en moi-même les voyageurs, et je fais attention aux détails afin de bien saisir et comprendre l'ensemble. Je ne tardai pas cette fois à convenir avec moi-même que mon compagnon était un marin, et que les rayons solaires de l'autre hémisphère avaient dû contribuer à brunir son teint.

Je n'ai jamais eu l'habitude de me lier trop vite en voyage avec un inconnu. Je le laissai donc tranquillement assis d'un côté de la table, tandis que je m'installais de l'autre côté en tirant de ma poche *le Voyageur en Belgique*, publié à Anvers chez Max Kornicker. C'est un volume intéressant, même pour qui connaît l'excellent guide intitulé *Belgien*, publié en allemand par C. Bœdecker, à Coblentz.

Je confesserai volontiers que je préférais *le Voyageur en Belgique*, parce qu'il est écrit en français et que cette lecture devait me rappeler un peu ce langage que j'avais presque complétement oublié.

Ce volume fut un mur de séparation entre le marin et moi. Enfin sa pipe turque se trouva vide. Il la bourra de nouveau; mais quand, pour l'allumer, il se dirigea vers l'angle du fumoir, il reconnut à regret que l'esprit manquait dans la lampe. C'est une chose déplorable dans les cervelles humaines et dans les lampes des fumoirs, où l'absence d'esprit est toujours fatale.

Mon camarade de chambre hocha la tête en silence. Par compassion pour le fumeur, je lui tendis sans mot dire ma boîte d'allumettes. Il la prit avec reconnaissance et la rendit en me remerciant.

Avait-il vu que je lisais du français et me prenait-il pour un Français, ou bien était-il lui-même membre de la *grande nation?* Je l'ignore; mais ses paroles étaient françaises avec un fort accent anglais, de sorte que je ne fus point fixé relativement à sa nationalité. Cependant j'avais repris mon livre et mon camarade se remit à fumer en silence.

Ma petite prévenance était entre nous comme un pont, mais un pont très-vacillant. Une autre occasion se présenta d'échanger quelques mots, puis la conversation s'engagea. Or, il arriva qu'un mot français me fit défaut, sans que je pusse le trouver, malgré tous mes efforts.

Tout en courant après, je m'écriai en allemand :

« C'est pourtant abominable d'être ainsi sujet à tout oublier!

— Ah! ah! répliqua mon interlocuteur, vous parlez allemand? Faisons la conversation en allemand, puisque nous sommes Allemands tous deux, et que (ne vous en offensez pas) nous ne nous entendons pas très-bien à labourer avec un attelage étranger. »

Cette observation eut pour résultat un commun éclat de rire, et nous nous avouâmes réciproquement pour quoi chacun passait dans l'esprit de l'autre. Il avait cru que j'étais Belge,



Le Harat-el-Nassara après les massacres. (Page 181, col. 2.)

N° 378. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

15 Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les massacres à Damas.



Débarquement des troupes françaises à Beyrouth.

SOMMAIRE. — ROMANS ET NOUVELLES : *Le Chasseur de panthères*, par Ernest Capendu. — *Le Baigneur d'Ostende*, par Wilhelm Œrtel. — MÉLANGES : *Le clapier*. — ÉCONOMIE DOMESTIQUE : *Conservation des asperges*, par G. Beleze. — VARIÉTÉS : *Le trirème*, par Frédéric Bernard.

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

XXII. — *Le Bazar des esclaves.*

A quelques pas de l'établissement de bains de femmes, dans lequel nous venons de pénétrer, se dresse un bâtiment énorme ressemblant assez, pour l'intérieur et l'extérieur, à une vaste ménagerie ou à une énorme volière : ce bâtiment est le *Bazar des esclaves*. C'est là que se vendent et s'achètent les femmes blanches, les noires et les négresses.

Autour d'une vaste cour on a construit, sans la moindre régularité, des espèces de loges en bois dont les portes et les fenêtres sont étroites et grillées. Ce sont des prisons.

Au centre de la cour s'élèvent des palmiers gigantesques. Sous ces palmiers se promènent gravement des Arméniens, des Turcs, des Druses, tous vendeurs d'esclaves, fumant leur longue pipe et faisant entre eux le cours de la marchandise humaine qu'ils débitent. Le Bazar des esclaves c'est la Bourse de Damas.

A quelques pas de ces impassibles trafiquants étaient assis les esclaves, formés par petits groupes séparés, chaque groupe appartenant à un propriétaire différent. Là étaient réunis tous les types divers de la grande famille d'Adam.

Ici, les plus beaux visages, le teint le plus blanc, les formes les plus élégantes, les filles de la Géorgie, de la Circassie, de la Mingrélie, aux traits réguliers et charmants, à la longue chevelure, à la taille souple et gracieuse.

Là, les faces les plus hideuses : le nègre africain au nez épaté, aux lèvres charnues, au front bombé ; aux cheveux crépus; le nègre abyssinien au visage luisant comme l'ébène poli.

Hommes et femmes étaient, suivant l'usage, presque tous nus ou à demi vêtus. Singulière coutume ! La femme se vend presque nue, et dès qu'elle est achetée, elle doit se couvrir d'un voile, même le visage, et celle que tout à l'heure chacun pouvait contempler, ne doit plus, une fois achetée, laisser apercevoir que ses yeux.

Au milieu des esclaves circulaient les acheteurs et les curieux : les uns marchandant de jeunes garçons, les autres des filles mauresques aux cheveux constellés de pièces d'or. Généralement les marchands d'esclaves ont le plus grand soin de leur marchandise et cherchent à la parer de tous les dons, même de ceux de l'éducation. Les jeunes filles destinées au bazar ont appris à chanter, à danser, à jouer d'un instrument, à broder; les jeunes garçons sont élevés encore avec plus de soins, et les sujets distingués se payent fort cher. Rien de moins rare, au reste, en Orient, que de voir un esclave devenir grand seigneur, car le préjugé qui, chez les Grecs et les Romains, imposait à l'esclavage une tache indélébile, est entièrement inconnu des mahométans. De nos jours même, le vieux *Khosrew* et *Khalil-Pacha*, gendre de Sultan-Mahmoud, sont des exemples de ces fortunes étranges si peu en harmonie avec nos idées d'Europe.

A l'heure où Aïchouhnâ et Fatmah étaient au bain, le bazar était dans toute son animation, car le soleil allait bientôt se coucher et l'instant de la sieste était passé. Près de l'une de ces loges qui entouraient irrégulièrement la grande cour, Osman-ben-Assah, le nouveau cheik, causait à voix basse avec un homme de haute taille et de physionomie basse et servile. Celui-là était Kassem-el-Kok, l'un des principaux marchands du Bâzar.

« Dans les dix bourses que je t'ai fait remettre avant-hier, disait Kassem, il y avait cent mille piastres, dix mille dans chacune.

— Donc, dit Osman, tu me dois encore deux fois autant.

— Non !

— Comment? Ne t'ai-je pas livré trente chrétiennes que tu as envoyées dans tes dépôts de l'intérieur ?

— Oui, sans doute.

— Eh bien ! n'était-il pas convenu entre nous que je te vendrais chaque chrétienne dix mille piastres ?

— Je l'avoue.

— Donc, trente chrétiennes faisaient trois cent mille piastres; tu m'as donné cent mille piastres, c'est encore deux fois cette somme, que tu me dois.

— Oui, si j'avais trente chrétiennes dans la condition convenue ; mais sur ces trente, douze sont mortes, les unes par suite de blessures reçues, les autres de douleur, et sur les dix-huit restant en bonne santé, cinq sont laides. En réalité, tu m'as donc vendu treize chrétiennes, que je puis vendre à mon tour, ce qui fait cent trente mille piastres et dix mille pour les cinq laides : en tout cent quarante mille, sur lesquelles tu en as reçu cent mille. »

Osman lança un regard courroucé sur le marchand qui demeura impassible.

« Tu veux me tromper ! dit-il.

— Je t'affirme que douze chrétiennes sont mortes ! répondit Kassem.

— Tu n'avais qu'à ne pas les laisser mourir. »

Kassem leva le doigt en l'air :

« Écoute, cheik, dit-il, veux-tu que nous prenions pour juge Fuad-Pacha lui-même; Allons lui raconter notre marché. »

Osman haussa les épaules

« Ne dit-on pas que des *giaours* vont venir en Syrie, fit-il avec une expression de colère dédaigneuse. Ne dit-on pas que la France envoie des soldats sur les terres du Grand Seigneur? Si cela est vrai, il faut que Fuad-Pacha ait l'apparence de vouloir protéger les chiens, et il ne reculerait pas plus devant ma perte que devant la tienne. Fuad-Pacha ne peut être juge entre nous, Kassem, nous devons nous entendre.

— Alors accepte les cent quarante mille piastres.

— Il m'en faut deux cent mille.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me les faut ! »

Kassem regarda Osman; mais il ne put rien surprendre sur la physionomie du cheik.

— Je ne te dois que treize chrétiennes, reprit le marchand, et je ne te payerai pas plus que je ne dois. Cependant, s'il te faut deux cent mille piastres, tu peux les avoir. Tu sais que je n'ai rien à te refuser.

— Je le sais, Kassem, dit gravement Osman-ben-Assah, c'est pourquoi j'ai besoin de toi et je vais te donner de nouveaux ordres. Je vais quitter Damas.

— Tu veux quitter Damas? dit le marchand avec étonnement. Les *giaours* doivent-ils donc réellement venir?

— On les attend de jour en jour à Beyrouth.

— Ah ! je comprends, tu veux mettre à l'abri les richesses acquises sur les chiens et tu crains que Fuad-Pacha ne soit forcé de faire ce que les chrétiens nommeraient justice.

— Fuad-Pacha, placé entre les *giaours* et Abd-el-Kader frapperait sur les Druses et sur les fils du Prophète.

— Où veux-tu te retirer?

— A la Mekke.

— Précisément je dois quitter moi-même Damas, demain, pour me rendre à la Mekke.

— Je le sais. »

Osman-ben-Assah regarda fixement son interlocuteur ; on eût dit qu'il cherchait à le sonder, à lire dans sa pensée avant de lui communiquer des intentions qu'il hésitait évidemment à formuler.

Kassem-el-Kok fumait, toujours grave et impassible, ne faisant rien pour provoquer une confidence, mais ne laissant pas supposer non plus que cette confidence il devait la repousser.

Enfin le cheik parut prendre une détermination brusque :

« Quand part ta caravane d'esclaves? demanda-t-il.

— Les chrétiennes sont déjà parties, répondit Kassem, les Arméniennes partent demain.

— A quelle heure ?

— A la deuxième heure de nuit. »

Il se fit un silence entre les deux hommes.

« Kassem, reprit le cheik, puis-je toujours compter sur ta fidélité ?

— Toujours, seigneur, répondit le marchand d'esclaves.

— Demain, à la deuxième heure de nuit, je te conduirai moi-même deux femmes; tu les feras partir avec ta caravane. L'une de ces femmes est à moi, et songe que personne ne doit voir même la couleur de sa prunelle. L'autre femme sera pour toi ; je te la donne, à la condition que tu la vendras à la Mekke. Me jures-tu de veiller sur la première de ces deux femmes et de la conserver jusqu'à l'heure où j'irai la reprendre ?

— Je le jure sur le Koran ! dit Kassem. Celle-là est une chrétienne ?

— Oui; il faudra la séparer de l'autre, celle que je te donne.

— Elle est chrétienne aussi ?

— Non, elle est musulmane.

— C'est bien, cheik, il sera fait ainsi que tu le désires.

— Alors j'accepte ton marché de cent quarante mille piastres. »

Kassem s'inclina en signe d'assentiment.

« Demain, à la deuxième heure de nuit, ici même ! » dit Osman-ben-Assah.

Puis, il s'éloigna lentement et quitta le Bazar. Quelques instants après, il rentrait dans son palais. Il pénétra dans ce salon où nous avons vu jadis Malhoun-Khatoun fumer gravement, entouré de ses principaux officiers. Osman-ben-Assah était, lui aussi, environné d'une cour nombreuse.

« Mansour ! » dit-il simplement en se laissant aller sur une pile de coussins.

Un esclave, qui avait entendu le nom prononcé par le maître, s'élança aussitôt au dehors. Deux minutes après, il rentrait dans le salon, et s'inclinant le front sur le tapis, devant le cheik.

« Mansour vient, » dit-il.

Au même instant, un Druse de haute taille, à la physionomie farouche, pénétra dans la pièce, et vint à son tour s'incliner devant Osman-ben-Assah. Puis il se redressa et attendit que le maître daignât lui adresser la parole. Osman fit, du geste, reculer à distance respectueuse tous ceux qui l'entouraient.

« Ali est-il revenu ? demanda-t-il en s'adressant à Mansour.



— Pas encore, seigneur, répondit le Druse.

— Le juif refuserait-il de payer les cinquante mille *dinars*?

— Cela est possible.

— Alors la juive mourra. Si demain, au milieu du jour, Ali n'est pas revenu, tu ordonneras le supplice. »

Mansour fit un signe affirmatif.

« Le Français, reprit le Druse, qu'ordonnes-tu?

— Qu'il meure! répondit Osman.

— Quand cela?

— Demain.

— Avec la juive alors?

— Oui, si Ali n'a pas rapporté de réponse, mais lors même qu'Ésaü payerait les cinquante mille *dinars*, le *giaour* doit mourir.

— Le lacet? demanda laconiquement Mansour.

— Non, le supplice des chiens, répondit Osman-ben-Assah. J'y assisterai et Aïchouhnâ y assistera également. »

Mansour se pencha vers le cheik.

« Abd-el-Kader protége le *giaour*, dit-il à voix basse; et l'on prétend que les Français ont débarqué il y a quatre jours à Beyrouth.

— Je le sais; mais qu'importe? Je quitte Damas demain soir et je vais dans la montagne. Les Français peuvent venir de la mer, derrière moi j'ai l'immensité de l'Asie et la sécurité du désert. Le *giaour* mourra demain, je l'ordonne! Tu feras venir Saïd-Abdoul-Nalek. »

Ce nom, prononcé à voix haute, fut entendu des Druses et des Turcs qui s'étaient reculés à l'extrémité du salon, et une sorte de frémissement joyeux parcourut cet auditoire d'ordinaire grave et impassible.

Chacun regarda son voisin, et une lueur fauve jaillit à la fois de tous les regards. Les noms de Saïd-Abdoul-Nalek et de *giaour* furent murmurés par toutes les lèvres.

Ce Saïd-Abdoul-Nalek était un Turc, ancien soldat d'Akmed-Pacha, l'égorgeur en chef des Maronites de Damas, lequel s'était acquis, durant les précédents massacres, une réputation parmi les siens à peu près égale à celle que s'était faite, parmi les sans-culottes de 1793, Maillard, le chef des assassins de septembre.

Seulement Maillard s'était contenté de tuer et surtout de faire tuer, lui; tandis que Saïd-Abdoul-Nalek avait su apporter un raffinement inouï dans les tourments sans nombre qui avaient été infligés aux victimes. C'était le génie de la torture, et Osman-ben-Assah faisait demander Saïd pour qu'il présidât à la mort d'Olivier de Cast.

XXIII. — *La fuite.*

La nuit était venue, et Damas, silencieuse et calme, reposait comme une ville à laquelle le monde entier n'eût pas eu à adresser la plus sanglante des accusations. Damas dormait au milieu de ces admirables campagnes, sous son ciel étoilé, sans se soucier des ruines fumantes qui s'élevaient dans son sein, sans se soucier des cadavres déchirés qui gisaient dans ses rues, et dont les chiens se disputaient les dépouilles.

Il était minuit, et le *harem* d'Osman-ben-Assah, le cheik, était entouré de ces ténèbres lumineuses qui sont une des splendeurs de l'Orient. La lune, resplendissant au milieu de la voûte éthérée sans nuages, inondait de ses rayons le jardin aux palmiers gigantesques, aux bassins de marbre doré, et dessinait les allées finement sablées comme des rubans de soie paille posés à plat sur un fond de velours vert.

Quelques-unes de ces allées, cependant, dissimulées sous les arcades odoriférantes d'un bois de myrtes et de jasmins, demeuraient dans l'ombre, et les massifs parfumés qui les entouraient, formaient çà et là comme de grandes taches noires sous la zone lumineuse. Au loin, dans la plaine, le cri des chacals, cet infernal concert inséparable de toutes les belles nuits d'Orient, déchirait lugubrement l'espace.

Dans le jardin comme dans les bâtiments du *harem*, tout était silencieux. Cependant, à minuit, un craquement répété se fit entendre; on eût dit qu'un pas léger faisait crier le sable dans l'une des allées ténébreuses serpentant sous les jasmins touffus.

Puis tout rentra dans le silence. Quelques instants après le même bruit recommença, et une ombre rapide, traversant un parterre lumineux, s'élança et disparut comme une flèche dans l'un des bâtiments du *harem*. Cette ombre était celle d'une femme enveloppée dans un voile de gaze qui l'entourait des pieds à la tête, et dissimulait la forme de son corps et les traits de son visage.

Le salon, dans lequel venait de pénétrer cette femme, avait ses stores relevés, et la lune, l'inondant de ses flots de lumière, l'éclairait comme eût pu le faire le jour naissant.

La femme, arrivée au milieu de la pièce, arracha plutôt qu'elle ne déroula le voile qui l'enveloppait, et le costume splendide d'une juive orientale, le visage admirable de Noémie apparurent sous la lumière argentée.

La jeune fille était d'une pâleur livide; ses joues étaient plus blanches que le voile qui les couvrait tout à l'heure; ses grands yeux lançaient un feu sombre et dégageaient des effluves ardentes qui brillaient, alors qu'elle se plaçait dans l'ombre, comme les rayonnements des prunelles de la lionne.

Ses mains frémissaient convulsivement, ses dents étaient serrées, tout son corps semblait en proie à l'agitation la plus violente; on eût dit une créature venant de commettre une mauvaise action. Il y avait de la rage, de la passion, du remords, de la frénésie dans l'attitude de ce corps qui paraissait galvanisé, dans l'expression de ce visage qui peignait les combats les plus fougueux de l'âme.

Noémie parcourait la pièce, suivant la ligne des divans, tournant dans un cercle comme une panthère enfermée dans sa cage. Des soupirs rauques s'exhalaient de sa poitrine.

Enfin, elle s'arrêta soudain, leva les bras et les yeux vers le ciel, puis elle se laissa retomber de toute sa hauteur sur un divan qui lui faisait face, et elle enfouit sa tête dans les coussins dont elle mordit la soie pour étouffer ses cris.

Se redressant tout à coup comme mue par un ressort, elle releva le front et lança autour d'elle un regard de défi.

« Dieu d'Abraham, punissez-moi! dit-elle d'une voix vibrante; mais je l'aime, lui, et je la hais, elle! »

Si le mot *harem* veut dire *défendu*, le lieu qu'il désigne justifie pleinement la signification du nom par la quantité de *choses défendues* qui s'y passent journellement. *Défense* et *excitation à braver un ordre* ne sont pas synonymes au point de vue de la langue; mais ils le sont certes au point de vue philosophique. Que de choses sont faites parce qu'elles sont défendues, qui ne le seraient pas si elles étaient permises. Les femmes surtout ont hérité de leur grand'mère Ève de cet amour immodéré du *fruit défendu*, et le *harem* étant l'empire des femmes par excellence, on doit supposer ce qui y est employé journellement d'intrigues, de ruses, de tromperies, pour enfreindre les lois imposées.

Les eunuques ont beau être vigilants et attentifs, celles qu'ils sont chargés de garder, tout en étant loin, sous le rapport de l'intelligence, de valoir les femmes de l'Occident, n'en déploient pas moins une rouerie incroyable jusque dans les plus petits actes de la vie.

Ainsi l'une des règles du *harem* est que, lorsque le *maître* dort, tout doit dormir dans les appartements des femmes. Les eunuques ont pour mission de veiller strictement à l'exécution de cette loi, et cependant il y a peu de nuits où, dans les *harem* les mieux tenus et les plus soigneusement gardés, quelque intrigue ne soit ourdie dans l'ombre et ne s'accomplisse à la faveur des ténèbres.

Cette nuit-là, dans le *harem* d'Osman-ben-Assah, le cheik redouté, Noémie venait de parcourir les jardins en dépit des défenses faites. D'où venait-elle? Elle seule le savait. Et tandis que la juive comprimait de ses mains frémissantes les battements fougueux de son cœur, une autre scène se passait à quelques pas de l'endroit où se tenait la jeune fille, prouvant encore que la ruse des femmes est plus forte que la vigilance des hommes.

Dans la chambre occupée par Olivier de Cast, lequel était prisonnier dans le sérail d'Osman plus sûrement qu'il ne l'eût été dans un cachot en Europe, deux femmes étaient assises à cette même heure. C'étaient Aïchouhnâ et Victorine.

Olivier était debout devant elles. Il était complétement guéri de ses blessures sans doute, car il paraissait avoir reconquis toutes ses forces, et l'animation extrême de son visage décelait que le sang devait circuler en abondance dans ses artères.

« Ainsi, disait-il à Aïchouhnâ, grâce à vous nous allons être libres! grâce à vous nous serons sauvés!

— Fatmah nous protégera, dit la *sulthane*, et l'autorité de son père la protégera elle-même.

— Mais pourrons-nous quitter Damas?

— Dans peu de jours, je l'espère, car je sais, à n'en pas douter, que le cheik part demain soir de la ville.

— Où va-t-il? continuer les massacres dans la montagne?

— Non; il fuit vers la plaine.

— Il fuit! Pourquoi?

— Parce que, dit Aïchouhnâ en baissant la voix, on prétend que les soldats français sont débarqués à Beyrouth.

— Les soldats français! s'écria Olivier en bondissant.

— Les Français! répéta Victorine en joignant les mains.

— Oui, dit Aïchouhnâ, et si cette nouvelle est certaine, Osman-ben-Assah fuira l'approche des *giaours*. »

Olivier prit la main d'Aïchouhnâ et la baisa.

« Oh! dit-il, tu es bonne autant que belle, et tu es l'ange de la miséricorde! Tu nous apportes à la fois le dévouement, la liberté et l'annonce de l'arrivée des Français en Syrie!

— Mais Fatmah n'a aucune nouvelle d'Henri ni d'Abou'l-Abbas? dit Victorine.

— Aucune malheureusement, ou heureusement plutôt, répondit Aïchouhnâ. S'ils fussent demeurés à Damas, ils seraient tués à cette heure.

— La nouvelle que tu viens de me donner du débarquement de nos troupes, dit Olivier, m'explique ce que j'appelais l'inaction d'Henri et d'Abou'l-Abbas. Désespérant de pouvoir nous sauver à eux deux, ils se seront rendus à Beyrouth au-devant des soldats français. Ils espèrent revenir avec eux. Mais il faut agir, Aïchouhnâ, il faut quitter cette nuit le sérail d'Osman. La menace de l'intervention de la



France doit exciter au plus haut point la terreur et la rage des Turcs. Que ne sont point capables de faire de pareils hommes! Il faut partir!

— Deux heures avant le jour, Fatmah enverra un Algérien à la porte du Bazar des esclaves, dit Aïchouhnâ. Il nous conduira en lieu de sûreté.

— Mais pour quitter ce sérail?

— J'ai des moyens de fuite.

— Comment?

— Par le jardin. Là-bas, à l'extrémité du *harem*, il est une porte connue de moi seule hier, de Victorine et de moi aujourd'hui, car je la lui ai montrée ce matin. Cette porte secrète, cachée, dissimulée adroitement, avait été pratiquée jadis par les ordres de Malhoun-Khatoun. Il m'en avait confié l'existence, car le cheik n'avait aucun secret pour moi, et il savait bien que, lui vivant, je ne pourrais jamais fuir sa demeure. N'étais-je pas sa femme? Cette porte s'ouvre avec une clef que Malhoun-Khatoun portait toujours sur lui; mais le matin du jour où il est mort, il m'a remis cette clef. Il avait un pressentiment sans doute; car il voulait qu'en cas de danger je pusse me sauver avec ses trésors. Cette clef, la voici! »

Aïchouhnâ tira de son sein une clef d'or d'un travail exquis.

« Eh bien! reprit Olivier, la nuit est calme, tout dort dans le sérail; descendons au jardin, et fuyons, il est l'heure!

— Partons, dit Aïchouhnâ, partons tous trois!

— Avec Noémie! s'écria Victorine. Je ne l'abandonnerai pas. »

Olivier regarda la jeune fille.

« Quoi! fit-il avec étonnement, ne vous a-t-elle pas dit qu'elle vous haïssait?

— Mais je ne la hais pas, moi. D'ailleurs elle souffre, elle est malheureuse! Elle fut ma compagne d'enfance; ma mère l'a élevée près de moi. Noémie a eu un moment de folie. Les horreurs auxquelles nous avons assisté lui avaient troublé la raison.... mais elle est bonne! je ne l'abandonnerai pas! »

En achevant ces mots, Victorine saisit les mains d'Olivier.

« Si nous fuyions sans Noémie, ajouta-t-elle, qu'aurions-nous à répondre au vieil Ésaü lorsqu'il nous demanderait sa fille?

— Mais où la trouver maintenant? dit M. de Cast avec une impatience fiévreuse, car son honneur et son humanité s'opposaient aussi à l'abandon de la juive, faite prisonnière dans la maison du père de Victorine, emmenée avec la jeune fille et sa compagne de captivité. Où la chercher? Faut-il risquer de réveiller tout le *harem?*

— Noémie nous attend à la porte secrète! dit Victorine.

— Comment? s'écria Aïchouhnâ.

— Oui, continua la jeune Française, ce matin, après que vous m'eûtes tout appris, je courus auprès de Noémie. J'oubliai tout ce qu'elle m'avait dit, j'oubliai la haine qu'elle m'avait vouée, et, la prenant dans mes bras :

— Nous allons être libres! lui dis-je.

— Libres! a-t-elle répété en frémissant.

— Oui, m'écriai-je. Nous sommes sauvés et je veux te sauver aussi, car si tu me hais, je t'aime toujours! »

Noémie fit un mouvement comme pour me repousser, puis elle m'attira à elle et elle pleura silencieusement. Oh! Noémie est bonne! Elle a été folle, je le répète. Alors je lui ai tout dit, lui recommandant de se trouver à la porte secrète deux heures avant le jour. Oh! pardonnez-moi, monsieur de Cast, d'avoir agi sans votre autorisation. Mais depuis un mois, vous m'avez tant de fois répété qu'il fallait me défier de Noémie, que j'ai eu peur que vous refusiez de l'emmener avec vous et j'ai tout fait sans vous prévenir. »

Olivier regardait la jeune fille inclinée devant lui comme une coupable.

« Vous êtes un ange, dit-il, et je n'ai pas le droit de vous blâmer. La miséricorde appartient aux nobles cœurs. Vous voulez sauver Noémie, eh bien! nous la sauverons.

— Oh! merci! s'écria Victorine.

— Partons! reprit vivement Olivier. Il est l'heure! »

Tous trois quittèrent la chambre et descendirent dans le salon du rez-de-chaussée. Là, Aïchouhnâ ouvrit, en faisant jouer le ressort, la porte communiquant avec la galerie souterraine. Ils s'y engagèrent sans hésiter et ils atteignirent le jardin.

Aïchouhnâ choisit les allées les plus sombres. Guidant Victorine et Olivier, elle marchait en avant, l'œil au guet, le pied sûr....

Ils avançaient lentement, avec des précautions infinies, évitant les endroits lumineux, faisant de nombreux détours pour suivre les pieds des palmiers et des orangers. Pas une parole n'était prononcée. Ils retenaient leur souffle et leur cœur battait violemment dans leur poitrine.

Enfin une haute muraille se dessina à travers le feuillage touffu.

« Voici la porte! dit Aïchouhnâ en désignant un massif d'orangers et de grenadiers qui paraissaient garnir la muraille.

— Noémie! dit Victorine. Elle n'est pas là!

— Il est l'heure cependant! » dit M. de Cast.

Ils avancèrent encore.... Entre eux et la liberté, entre eux et la vie, il n'y avait plus qu'une muraille! Victorine et Olivier oubliaient en ce moment toutes les tortures qu'ils avaient subies : un espoir délirant s'emparait de leur âme....

— Voici Noémie! dit Aïchouhnâ en désignant une forme blanche qui apparaissait au milieu du bouquet d'orangers et de grenadiers.

— Noémie! » fit Victorine en s'avançant avec vivacité.

La forme blanche qui avait apparu, recula vivement.... Aïchouhnâ était près de la muraille, elle venait d'écarter les branches et, se frayant un chemin à travers les buissons touffus, elle atteignit un endroit du mur qu'elle parut interroger ardemment.

Rien ne décelait qu'une ouverture fût pratiquée dans cette partie de la muraille. La pierre paraissait se continuer sans interruption.

Aïchouhnâ, une main appuyée sur le mur, semblait chercher avec l'autre un ressort. Enfin un claquement sec retentit : une pierre tomba. La *sulthane* prit la clef d'or qu'elle tenait et l'introduisit dans une serrure qui venait d'apparaître dans l'excavation pratiquée.

Aussitôt une partie de la muraille se détacha et tourna sur elle-même : une porte en pierre habilement pratiquée venait de s'ouvrir. La campagne apparaissait libre et déserte à l'horizon.

Olivier étouffa un cri de joie.

« Noémie! » dit Victorine en saisissant la main de la juive qui s'était rapprochée sans prononcer une parole.

Olivier et Aïchouhnâ s'étaient élancés à la fois....

« Ven.... » s'écria M. de Cast.

Mais un double cri jaillissant à la fois ne lui permit pas d'achever. Des yatagans nus venaient de briller dans l'ombre. Vingt Turcs cachés extérieurement le long de la muraille, bondissaient à la fois.

Aïchouhnâ était déjà renversée sur le sol. Olivier voulut lutter, mais il fut écrasé, renversé à son tour, garrotté étroitement avant d'avoir pu opposer la moindre résistance. Victorine était enlevée par deux mains vigoureuses. Seule, Noémie demeurait libre. Elle était immobile et comme fascinée.

« Ah! s'écria Olivier en mordant la robe de la juive, car ses mains liées ne lui permettaient de tenter aucun mouvement. C'est toi qui nous a trahis! »

Noémie parut s'arracher à sa stupeur.

« Elle l'aime! s'écria-t-elle d'une voix farouche. Je ne veux pas qu'ils se voient! Nous mourrons tous, mais ils seront séparés à jamais!

— Misérable! dit Olivier. La punition de ton crime sera dans ton crime lui-même, car, même si tu meurs, Henri maudira jusqu'à ta mémoire. Il n'aura pour toi que haine et mépris. Combien nous as-tu vendus? Voilà ce que Henri te demandera un jour, car il ne croira qu'à un honteux marché! »

Noémie poussa un cri rauque et se tordit les mains. Les Turcs emportaient leurs prisonniers.

« Ah! dit l'un d'eux avec une expression de joie féroce. Demain le *giaour* chantera, car Saïd-Abdoul-Nalek est arrivé cette nuit au sérail. »

XXIV. — *Le marché.*

Comprendra-t-on jamais en Europe le véritable caractère du peuple turc? J'en doute, et tous ceux qui connaissent l'esprit des habitants de l'Orient en doutent comme moi. Le caractère des musulmans est difficile à définir et plus difficile encore à faire comprendre. Pour apprécier ces hommes, avec leurs défauts et leurs qualités, il faut avoir été à même d'étudier leur vie intime. Entre les mahométans et les chrétiens il n'y a aucun point de contact, et certes on civiliserait plus vite selon nos mœurs un sauvage de la Calédonie qu'un habitant de Damas ou de Constantinople.

Entre la religion chrétienne et la religion musulmane il existe un antagonisme profond de moral qui, déteignant sur les peuples qui professent chacune de ces religions, a amené peu à peu entre eux une différence ineffaçable de mœurs, d'esprit, d'appréciation des actes. Le christianisme prêche, en premier principe, l'oubli des offenses et le pardon des injures. Le mahométisme proclame, lui, le souvenir de la vengeance et la peine du talion.

La générosité, cette vertu acclamée chez nous en reine, est non-seulement totalement méconnue des Turcs, mais encore son exercice passe, à leurs yeux, pour un acte de faiblesse, pour une preuve d'impuissance.

De là cette différence énorme dans l'appréciation des actes dont je parlais tout à l'heure et qui créera à jamais une inimitié profonde entre les sectateurs des deux religions.

Le Turc ne pardonne jamais, lui, mais il ne comprend pas davantage qu'on lui pardonne. La générosité du vainqueur chrétien est à ses yeux l'indice d'une infériorité dont, en sa qualité de bon musulman, il doit profiter.

Dent pour dent, *œil pour œil*, voilà le premier des préceptes religieux pour les fils du Prophète; le second est intolérance absolue. La loi de Mahomet est seule la loi de lumière; tous ceux qui ne la pratiquent pas sont dans les ténèbres. De cette conviction profonde du mahométan provient son orgueil effréné, son



— Ange de miséricorde! » dit Olivier, qui sentait ses yeux se mouiller de larmes.

Noémie s'était reculée, plus foudroyée par ce pardon sublime qu'elle ne l'eût été par une malédiction.

« Tu me pardonnes! reprit-elle en frémissant.

— Oui! dit encore Victorine. Si tu revois Henri, dis-lui que je suis morte en prononçant son nom! »

Noémie regarda Victorine avec une expression impossible à rendre. Puis elle poussa un cri sourd et courut vers la portière, qu'elle souleva doucement. Des Druses veillaient au dehors. Noémie laissa retomber l'étoffe soyeuse et revenant d'un bond vers Victorine :

« Tu ne mourras pas! dit-elle. C'est moi qui vais mourir. Toi, tu seras sauvée! »

Victorine leva ses grands yeux étonnés sur la juive. Olivier se pencha avidement vers elle :

« Que dis-tu? fit-il avec émotion.

— Mon père vient d'envoyer la somme nécessaire pour racheter ma vie et ma liberté, dit Noémie d'une voix ferme. Dans quelques instants on va venir m'annoncer que je suis libre et me dire de me couvrir de mon voile pour être remise aux mains de l'envoyé de mon père. Eh bien! ce n'est pas moi qui vais sortir du *harem* d'Osman-ben-Assah, ce sera toi, Victorine. Tu vas prendre mes vêtements, te couvrir de mon voile et cacher ton visage comme j'eusse caché le mien. Tu m'as pardonné lorsque moi j'aurais maudit! Tu es meilleure que moi, Victorine. Tu dois vivre et je dois mourir! »

Et Noémie, rendue plus belle encore par l'exaltation généreuse à laquelle son âme était en proie, se recula et demeura suppliante en face de Victorine et d'Olivier.

« Prendre ta place! s'écria Victorine. Consentir à me sauver tandis que tu mourrais pour moi!

— N'ai-je pas consenti, moi, à te livrer et à te perdre!

— Non! laisse-moi mourir!

— Victorine! songe que les tortures t'attendent, que l'heure va sonner, que l'instant qui peut être pour toi celui de la délivrance est plus fugitif qu'un éclair!... Songe enfin à ce que vient de dire M. de Cast! Si tu meurs, Henri se fera tuer pour te venger!... Il faut le sauver en te sauvant. Victorine! prends ma place! »

Ernest Capendu.

(*Reproduction et traduction interdites. — La fin au prochain numéro.*)

LE BAIGNEUR D'OSTENDE.

IV.

Dans l'après-midi du jour suivant, je m'engageai derrière les dunes, dans la direction du clocher de Mariakerke. Le bain du matin m'avait extraordinairement fortifié, et j'étais de très-bonne humeur.

J'avais un double but en prenant ce chemin. D'abord je voulais trouver Jan Cornelis, afin de tenir la promesse faite à Verhaegen; mais je désirais aussi visiter ces dunes qui ont un caractère si particulier.

C'était une journée comme je n'en avais pas encore vu de plus belle au bord de la mer. Le ciel était d'un azur foncé qui se reflétait dans les flots légèrement frisés de la mer. Aucun nuage n'était visible au-dessus de l'horizon. L'astre du jour poursuivait lentement sa royale carrière en versant sa lumière éblouissante sur la terre et sur le miroir des eaux. Une brise marine, rafraîchissante, soufflait du nord-est et combattait si efficacement l'ardeur du soleil, qu'elle ne semblait pas même trop forte, quoiqu'elle dût paraître accablante dans l'intérieur des terres. Çà et là l'œil apercevait une barque pleine de baigneurs qui faisaient une promenade dans la rade, ou une excursion à Blankenberghe. A l'extrémité de l'horizon, de plus grandes voiles apparaissaient et disparaissaient. *La Panthère*, ce fier vapeur qui fait le service entre Ostende et l'Angleterre, sortait majestueusement de l'estacade et fendait les ondes avec tant de puissance et de rapidité, que cela faisait plaisir à voir; car c'était une preuve du génie de l'homme, et, en même temps, une image de la vie de l'homme hardi et entreprenant qui s'avance joyeusement dans sa route, sans souci de ce qu'il y pourra rencontrer.

La digue était couverte de la société des baigneurs mêlés aux juifs d'Ostende; car on était au sabbat, et les enfants d'Israël déployaient ce jour-là tout l'éclat de leur richesse, de leur vanité et de leur ostentation. Partout on plaisantait, on riait, on causait, on caquetait et on faisait sa cour, on adorait ou on écoutait de sages discours, et on se moquait de la sottise des niais. Il y avait là pour moi ample matière à réflexions sur les mœurs et caractères de cette foule hétérogène; mais mon but m'entraînait ailleurs.

A peine fus-je entré dans le chemin des dunes, que je me vis seul et éloigné de cette multitude; car elle n'allait que du pavillon des dunes au parc aux huîtres et à l'estacade.

Les dunes, qui, du côté de la mer, s'élèvent presque perpendiculairement, et sont maigrement couvertes d'une sorte d'avoine sauvage appelée haveron, dont les longues et nombreuses racines leur donnent une indestructible fermeté, descendent insensiblement vers la plaine du côté de la terre. Elles forment, d'espace en espace, plusieurs chaînes de collines qui servent de digue naturelle contre les envahissements de la mer.

Leur versant, du côté de la terre, est tout couvert d'herbes et d'arbustes appartenant exclusivement à la flore des dunes, et forme de petits ravins ou vallons auxquels on ne peut refuser un certain attrait, quelque monotone qu'en soit l'aspect. Ce qui rend ce tableau pittoresque, c'est que, dans ces vallons et ravins des dunes, on voit çà et là paître quelques vaches, ou chèvres tachetées, courir un groupe d'enfants demi-nus, ou s'élever une maisonnette si petite, qu'il est difficile de comprendre qu'une famille puisse y demeurer et y vivre. Elles sont bâties de briques; comme toutes les maisons de Belgique, elles ont un toit de roseaux ou de tuiles plates; elles sont adossées aux dunes protectrices, et ont souvent pour voisin un poirier qui les ombrage. Quelques champs de pommes terre, de navets ou de plantes potagères, qu'une constante assiduité arrache pour ainsi dire aux dunes, sont protégés contre l'envahissement des sables par des murs de quatre à six pieds de hauteur. Une bande de poules errent aux alentours et donnent la dernière touche à ce tableau de la vie flamande, simple et pauvre, mais contente aussi, qui fait du bien à l'observateur et qui n'est pas sans poésie.

Si j'étais peintre je peindrais ce tableau, et, s'il était conforme à la nature, je suis sûr qu'il aurait un charme tout particulier pour l'amateur.

La plaine s'étend à perte de vue depuis le pied des dunes jusqu'à l'horizon, comme la mer de l'autre côté, avec cette différence que l'œil rencontre, au lieu de navires, çà et là quelque clocher, ou quelque groupe d'arbres dont la verdure bienfaisante le repose agréablement. Il règne en ces lieux une tranquillité constante qui n'est troublée que par le choc des vagues contre le côté opposé des dunes, par le sourd grondement de la mer courroucée, par le son lointain d'une cloche, le gloussement des poules, le mugissement des bestiaux, les cris des enfants et le sifflement prolongé, mais extrêmement discordant de la locomotive. Cette tranquillité fait d'autant plus de bien à l'esprit, que le tumulte et le bourdonnement de la multitude qui se rassemble sur la digue d'Ostende, ne sont pas de nature à laisser venir de paisibles contemplations.

Le cœur se réjouit de la paix qui règne ici lorsqu'il est poussé de ce côté, parce qu'il se trouve alors dans l'empire de la nature.

Quelque pauvres que soient les maisonnettes que l'on rencontre derrière les dunes jusqu'à Mariakerke, elles ont cependant un aspect de propreté qui les distingue fort avantageusement des demeures des pauvres dans l'intérieur des terres. Elles sont généralement bien entretenues. Leurs petites fenêtres sont entières, et toujours claires et transparentes. On n'y voit point de draperies de toiles d'araignée, pas de vitres remplacées par du papier. Si le salaire est moindre qu'ailleurs, l'ouvrage ne manque pas pour qui veut travailler, et la vie est à bon marché pour les pauvres. On achète, pour quelques centimes, une bonne mesure de crevettes ou de moules. Les petits poissons de mer ne coûtent presque rien et n'exigent pas beaucoup d'assaisonnement. Les pauvres de l'intérieur des terres sont beaucoup plus à plaindre.

Plongé dans ces réflexions, j'avais fait un bon bout de chemin et laissé derrière moi plusieurs de ces maisonnettes, quand je me rappelai soudain le but de ma promenade.

Je vis venir un homme qui poussait vers la ville une brouette chargée de navets.

« N'est-ce pas par ici que demeure le vieux Jan Cornelis? lui demandai-je.

— Vous n'auriez pu mieux rencontrer, mynheer, me répliqua cet homme, car vous voilà juste en face de sa maison; ce sentier vous conduira chez lui, et vous trouverez assis au soleil le *grysaard* que vous cherchez. »

Puis, après m'avoir salué amicalement, il poussa plus loin sa brouette.

Je portai mes regards à droite, du côté des dunes.

Des digues de sable assez élevées, à droite et à gauche du sentier, entouraient deux champs d'une étendue assez considérable, et dans les coins desquels des pruniers répandaient un peu d'ombre. A l'endroit où le sentier finissait, du côté des dunes, se voyait une de ces maisonnettes dont j'ai parlé. Elle se distinguait des autres parce qu'elle était plus neuve, et un petit parterre à côté de la porte où fleurissaient gaiement un rosier et quelques marguerites, me fit conclure qu'il devait y avoir là une femme. Un vieux poirier, assez haut pour ce pays de sables, ombrageait une partie de la maison et d'un petit espace qui devait servir de cour. Derrière cette demeure, dans un petit vallon, une vache tachetée cherchait sa maigre et dure provende; des poules et des lapins couraient gaiement dans les dunes, près de la maison. Sous le poirier et adossée à son tronc rugueux se voyait une chaise de paille du travail le plus simple, sur laquelle était assis un vieillard dont les cheveux blancs étaient couverts d'un chapeau de toile cirée, plus long de bord sur la nuque que sur le front. Tout,

N° 379. — Dix centimes.

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie, IMPRIMEURS A PARIS.

18 Mai 1861. On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les Libraires. Tome huitième.

Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Avant-garde française arrivant au village de Chaouok.



Gaza, la ville moderne.



Eh-Rahch, au pied du Jebel.

LE CHASSEUR DE PANTHÈRES,

ÉPISODE DES MASSACRES DE SYRIE.

XXVI. — *L'envoyé.*

Olivier et Aïchouhnâ s'étaient rapprochés et assistaient, anxieux et frémissants, à ce débat. Noémie, les mains jointes, suppliait Victorine de consentir à ce qu'elle proposait.

« Prends mes vêtements, mon voile, dit-elle, et tu es sauvée! Quelques secondes te restent à peine! Accepte, consens!

— Non! non! La vie à ce prix, je n'en veux pas! répondit Victorine.

— Mais tu le sauveras en te sauvant!

— Noémie!

— Tu n'as pas le droit de refuser! s'écria la juive avec véhémence. J'ai été infâme et misérable, tu ne peux me contraindre à demeurer éternellement misérable et infâme! Tu ne saurais m'empêcher de racheter mon crime. La religion de tes pères, dont tu m'as si souvent parlé, n'ordonne-t-elle pas la rémission des fautes et la pénitence? Veux-tu que je vive, maintenant que je sens tout le poids des remords déchirer mon âme, maintenant que j'ai conscience de mon ignominie? Non! je mourrai! En refusant, tu ne me sauveras donc pas! A l'heure où tu rendras ton dernier soupir, je me frapperai avec ce poignard que j'ai su dérober dans le harem, je le jure par le Dieu d'Abraham! »

Et Noémie tira de son sein un poignard aigu, à lame fine et tranchante.

« Noémie! » s'écria Victorine en se précipitant vers elle.

La juive l'arrêta du geste.

« Si tu refuses, si tu t'obstines à mourir, dit-elle, je mourrai et lui se fera tuer! Consens donc à vivre, si ce n'est pour toi, que ce soit pour Henri. As-tu le droit de lui ravir le bonheur?

— Noémie a raison! dit Olivier.

— Consens à ce qu'elle te propose! ajouta Aïchouhnâ, et peut-être pourras-tu nous sauver tous!

— Comment? dit Victorine.

— En te rendant auprès d'Abd-el-Kader, en voyant Fatmah, en lui racontant tout. Peut-être l'émir arrivera-t-il à temps pour le sauver! »

Et la *sulthane* désigna M. de Cast.

Victorine hésitait : elle regardait tour à tour Noémie, Olivier et Aïchouhnâ.

« Le temps presse! s'écria Olivier. Consens!

— Prends mes vêtements! dit Noémie en commençant à se dépouiller de sa robe.

— Cours auprès de Fatmah! » ajouta Aïchouhnâ.

Le moyen de fuite que proposait Noémie était assurément le plus simple et le plus facile. La loi qui, en Orient, ordonne aux femmes musulmanes de ne s'exposer aux regards des hommes que voilées hermétiquement et qui interdit à tout homme, en toutes circonstances, d'écarter le voile d'une femme, pouvait puissamment contribuer aux chances heureuses que présentait l'événement.

Cependant Victorine hésitait toujours. Olivier, Aïchouhnâ, Noémie l'entouraient, la pressaient, la suppliaient.

« Tu le sauveras en acceptant! Si tu refuses, il mourra! répéta la juive.

— Noémie a dit vrai, ajouta Olivier avec véhémence; vous n'avez pas le droit de refuser son offre. Accepter ce qu'elle vous propose, c'est lui accorder le pardon de sa faute, et la religion chrétienne, vous le savez, est celle du pardon! »

Victorine ne répondait pas; elle n'acceptait pas, mais elle ne refusait plus. Son âme généreuse comprenait tout ce qu'il y avait de grand dans la proposition de la juive. Noémie l'entraîna et lui arracha ses vêtements; Victorine laissa faire; Aïchouhnâ vint auprès des deux femmes, et en un clin d'œil la chrétienne fut revêtue du costume juif.

Victorine était de même taille que Noémie, et, recouverte des mêmes habits, le visage caché sous le long voile blanc de la fille d'Ésaü, elle pouvait passer pour elle et défier les regards les plus investigateurs.

« Tu es prête! dit Noémie; maintenant, Osman-ben-Assah peut te faire demander. Si l'envoyé de mon père t'interroge, ne lui réponds pas : évite de parler, que le son de ta voix ne te fasse pas reconnaître; fais-toi comprendre par signes et éloigne-toi au plus vite du palais.

— Fatmah te protégera, ajouta la *sulthane*, rends-toi auprès d'Abd-el-Kader sans perdre une seconde, qu'il vienne sur l'heure au secours de M. de Cast!

— Oui! oui! balbutia Victorine, je vous sauverai tous, je le jure, ou je reviendrai mourir avec vous! »

Et les trois jeunes femmes, les mains unies, s'approchant d'Olivier, l'entourèrent en attendant l'instant décisif, celui où l'on viendrait chercher la fille d'Ésaü pour la remettre aux mains de l'envoyé de son père.

Cet envoyé du juif de Deir-el-Kamar qui venait de pénétrer, quelques instants auparavant, dans le sérail du cheik, était un homme de haute taille, drapé dans un long burnous gris (la loi turque interdit aux juifs le *burnous blanc*), et dont le capuchon rabattu cachait les traits du visage. On n'apercevait dans l'ombre que le rayonnement lumineux de deux yeux enfoncés sous d'épais sourcils noirs.

Quand il avait pénétré dans la demeure d'Osman-ben-Assah, il avait lancé sur son épaule les plis de son burnous, et l'étoffe, en s'enroulant autour du cou, avait augmenté la difficulté qu'un œil curieux eût rencontrée pour examiner le visage de l'inconnu.

Sur l'ordre du cheik on l'avait introduit dans le salon d'attente, puis Osman était venu vers lui. Sans doute le cheik ne voulait qu'aucun des siens eût connaissance de l'affaire qu'il allait traiter, car avant de pénétrer dans la pièce où l'attendait l'émissaire du juif, il avait congédié du geste tous ceux qui le suivaient.

En voyant entrer Osman-ben-Assah, l'envoyé d'Ésaü demeura impassible, mais il se retourna un peu, ayant soin de se placer dans l'ombre, le dos tourné vers les fenêtres dont les stores abaissés s'opposaient déjà à l'envahissement de la lumière.

Osman, sans paraître se préoccuper de cette précaution étrange, sans la remarquer même, se coucha sur son divan, et levant le doigt, suivant l'usage oriental qui veut que toute entrée en conversation soit précédée d'un geste :

« Tu viens de Deir-el-Kamar? avait-il dit.

— Oui, avait répondu l'envoyé.

— Pourquoi Ali, celui que j'avais envoyé à Ésaü, n'est-il pas avec toi?

— Je ne sais. Nous sommes partis l'un après l'autre.

— Que m'apportes-tu?

— Ce que tu exiges pour rendre la liberté à la juive.

— Les cinquante mille dinars en diamants?

— Oui.

— Donne! »

L'envoyé plongea la main sous son burnous et s'avança vers Osman. Jusqu'alors le cheik n'avait pu voir le visage caché par le capuchon de son interlocuteur, mais le mouvement que fit celui-ci le plaça en pleine lumière.

Osman-ben-Assah devint subitement pâle comme un cadavre, il poussa un cri sourd et porta la main aux armes passées dans sa ceinture, mais il n'eut pas le temps d'achever le mouvement commencé.

D'un seul bond l'homme s'était élancé sur lui. Le saisissant à la gorge et l'étreignant de la main gauche, il le renversa sur le divan.

Osman aperçut la lame d'un poignard brillant au-dessus de sa poitrine : tout son corps frissonna.

« Grâce! murmura-t-il.

— Lâche! s'écria l'inconnu. Tu m'as frappé par derrière, et moi je te frappe en face! Regarde! me reconnais-tu? »

Et, d'un geste plus rapide que la pensée, il rabattit le capuchon du burnous qui cachait ses traits.

« Malhoun-Khatoun! » murmura Osman.

La main menaçante s'abaissa convulsivement, le poignard pénétra dans les chairs, le sang jaillit et Osman se roidit dans une convulsion suprême. La lame aiguë avait traversé le cœur.

Malhoun-Khatoun se redressa lentement. Il repoussa du pied le cadavre, et, rejetant le burnous gris qui le couvrait, il apparut sous son costume resplendissant. S'approchant d'un timbre, il saisit un marteau et frappa un coup violent sur la demi-sphère de métal qui rendit un son sonore dont les vibrations retentirent au loin.

Les portières de la pièce se soulevèrent de tous côtés à la fois, et plus de vingt serviteurs s'élancèrent.

« Enlevez ce cadavre! dit Malhoun-Khatoun d'une voix calme, et qu'on me donne ma *chibouk*. Allah est grand et Mahomet est son prophète! Ainsi périssent les traîtres et les lâches! »

Tous ceux qui étaient accourus demeuraient stupéfaits en présence du chef redouté que chacun croyait mort et que l'on revoyait plus terrible et plus menaçant que jamais.

Une heure après Malhoun-Khatoun, entouré d'un brillant cortége, se rendait au palais de Fuad-Pacha, le nouveau gouverneur turc de Damas. Fuad-Pacha reçut le cheik ressuscité avec ce calme du Turc qui ne s'étonne de rien. Les deux chefs demeurèrent longtemps en conférence; puis Malhoun-Khatoun reprit le chemin de sa demeure.

Saïd-Abdoul-Nalek, le tourmenteur, était toujours à son poste. Le supplice n'avait pu être contremandé, et les Druses attendaient toujours. Malhoun-Khatoun fit appeler Mansour.

« Fais jeter le *giaour* dans la prison du sérail, dit-il, et qu'on veille étroitement sur lui. Sa personne peut nous être utile; qu'il vive jusqu'à nouvel ordre. Ce soir, il y aura fête au harem; que l'on prévienne le chef des eunuques.

— Ali n'est pas au sérail, répondit Mansour en s'inclinant.

— Je le sais! il est mort! »

Mansour s'inclina plus bas encore sans répondre; puis, sur un geste du maître, il s'éloigna à reculons et quitta la pièce.



XXVII. — *Saïda.*

« Une foule immense de femmes et d'enfants, parmi laquelle se trouve à peine quelques hommes (ils sont presque tous morts) encombre le kan français et les approches de la maison des jésuites, écrivait de Saïda, à la date du 14 octobre 1860, M. Poujoulat qui, arrivé sur les lieux peu de temps après les massacres, a vu dans toute son horreur le résultat de ces ignobles boucheries.

« Le gouverneur turc leur a donné des tentes qui sont dressées à trois quarts d'heure de la ville. C'est là que ces malheureux couchent, non point sur des nattes ni sur des tapis, car les Druses et les Turcs ne leur ont rien laissé, mais sur le sol nu; la mortalité est énorme. Dieu sait ce qu'il restera de ces pauvres chrétiens s'ils passent l'hiver sous ces tentes, où, d'ailleurs, ils ont à peine de quoi manger. Ces chrétiens sont venus, la plupart, de Hasbaya et de Rachaya depuis le mois de juin dernier. »

Ce coup d'œil désolant, que contemplait M. Poujoulat au mois d'octobre, était plus navrant déjà peut-être six semaines plus tôt, en août. Les massacres de Hasbaya et de Rachaya, ceux sur lesquels les journaux se sont le moins étendus, sont cependant ceux sur lesquels l'attention eût dû davantage se porter; car, non-seulement ils marquèrent le premier pas fait sur cette voie sanglante, mais encore, mais surtout les tueries de ces deux villages ont eu, suivant l'expression de M. Poujoulat, un effroyable caractère de conspiration turco-druse.

Hasbaya est un bourg considérable assis au pied du *mont Hennon* dont parle l'*Écriture*, et auquel les générations nouvelles ont donné le nom de *Djebel-el-Cheik* (montagne du Vieillard). Hasbaya comptait, avant sa destruction, cinq cents maisons chrétiennes, dont les habitants étaient divisés en Grecs catholiques, Grecs schismatiques et Maronites; deux cents maisons druses et une quinzaine de maisons musulmanes, ce qui formait une population d'environ trois mille cinq cents âmes[1]. Après Deir-el-Kamar et Zahleh, Hasbaya était la localité chrétienne la plus importante du Liban et de l'Anti-Liban.

Quelque temps avant que les massacres n'éclatassent, au mois de mai, alors que les Maronites étaient dans la sécurité la plus profonde, et que rien ne faisait présager les horreurs qui allaient bientôt ensanglanter la Syrie, les chrétiens d'Hasbaya avaient remarqué cependant, avec un étonnement mêlé d'inquiétude, que les Druses, leurs voisins, emportaient peu à peu, la nuit, tous leurs objets mobiliers et toutes leurs richesses.

Où les portaient-ils? Un chrétien, plus hardi que les autres, suivit les Druses et les espionna, il les vit se diriger vers *Magedel-Chames*, petit village situé du côté du *Haoman*.

En même temps le bruit courut que les idolâtres de *Magedel-Chames*, de la province du *Bellan* et de *Marège-Chaya* s'agitaient et s'armaient sourdement.

Les massacres des chrétiens se sont trop souvent renouvelés en Syrie pour que le moindre indice ne mette pas en éveil les Maronites. Ceux-ci commencèrent donc à s'alarmer, et les chrétiens de la campagne accoururent à Hasbaya pour y mettre en sûreté leur famille et leurs trésors.

Un jour les Druses rencontrèrent une troupe de ces chrétiens, ils les attaquèrent, maltraitèrent les hommes et pillèrent les richesses. Ce fut le signal; ce jour était le 29 mai. Le 30, trois mille Druses fondirent sur Hasbaya défendu par douze cents chrétiens. Un combat acharné fut livré : deux cents Druses furent tués, les autres prirent la fuite. Seize chrétiens seulement avaient succombé.

Cependant, et en dépit de cette victoire, les chrétiens, peu rassurés sur l'avenir, envoyèrent demander protection et secours au gouverneur turc de Saïda. Celui-ci expédia aussitôt à Hasbaya quatre cents hommes commandés par Osman-Bey. Ce renfort arriva le 31 mai.

Le même jour les Druses, au nombre de quatre mille cette fois, arrivèrent sur le village et le combat recommença. Les Turcs n'y prirent aucune part. Osman-Bey demeura simple spectateur, lui qui avait été envoyé comme protecteur et défenseur.

Décidé enfin à intervenir, sur la supplication des Maronites, le général turc se décida à séparer les combattants, et il fit tirer trois coups de canon en *signe de paix;* mais ces canons furent braqués de façon à ce que chaque boulet emportât un chrétien; trois furent tués par les Turcs pour célébrer la *paix*.

Le lendemain, 1er juin, Osman-Bey laisse les chrétiens à Hasbaya, et va visiter les Druses retirés à Chaya; puis il revient vers les Maronites, les rassemble, et dit aux principaux d'entre eux :

« Les Druses veulent vous massacrer, et moi je veux vous sauver! Rentrez dans le sérail, donnez-moi vingt mille piastres et je réponds de tout! »

L'argent fut compté aussitôt. Osman-Bey demanda alors aux chrétiens de lui donner leurs armes. Ils hésitèrent.

« Prenez garde! dit le Turc; si vous me refusez vos armes, je vous considérerai comme des sujets rebelles du Sultan, et je sévirai contre vous. »

Les chrétiens voulaient bien quitter Hasbaya, mais ils voulaient se retirer les armes à la main. Ils refusèrent donc, et firent observer à Osman-Bey que les circonstances leur avaient prouvé qu'ils devaient se tenir prêts pour la défense. Osman congédia les chefs maronites.

Une heure après les chrétiens trouvent des soldats turcs placés à toutes les portes d'Hasbaya; ils avancent : les Turcs les couchent en joue, menaçant de faire feu sur tous ceux qui tenteraient de quitter la ville.

Les soldats, arrivés comme défenseurs, se faisaient oppresseurs. Les malheureux chrétiens, comprenant qu'ils ne pouvaient résister, se résolurent à obéir au gouverneur. Ils déposèrent leurs armes. Le soir, tous les chrétiens étaient enfermés dans le sérail de Hasbaya, sous la *protection de l'autorité turque*, et les armes étaient remises à Osman-Bey.

Or, sait-on ce que fit de ces armes le général turc? Il envoya, et ceci est de la plus grande authenticité, je le garantis, il envoya la moitié de ces armes aux Druses campés à Chaya, et l'autre moitié à Akmed-Pacha, de Damas, qui sans doute en avait besoin pour organiser ses massacres. Qu'est-ce que le *Morning-Chronicle* peut répondre à cela?

Le chef des Druses égorgeurs était le trop fameux Saïd-Djomblatt, et il avait pour sœur une femme de cinquante ans, veuve et mère de trois filles, laquelle passait pour avoir beaucoup d'esprit, et exerçait une grande autorité sur les décisions des *oukala* ou sages. Elle se nommait Néfié.

Une légende, admise comme vérité par les Druses, raconte que *Hakem*, leur dieu ou leur prophète, avait toujours avec lui deux ou trois vieilles femmes chargées de s'introduire, sous divers prétextes, dans les maisons pour connaître les secrets des familles. Ces femmes étaient devenues des prêtresses. Depuis cette époque les Druses ont sans cesse admis quelques femmes, des prêtresses, dans leurs réunions mystérieuses, et l'une d'elles a toujours une grande influence sur ses coreligionnaires. La sœur de Saïd-Djomblatt était ainsi élevée à l'état de ministre de la religion, ce qui lui valait le titre de Set-Néfié. Ce qui donnait encore plus d'importance à cette femme, c'est que dans la croyance des Druses, l'âme de *Kayem-el-Hak* (le soutien de la vérité), l'un de leurs dieux, l'une des *cinq incarnations de la sagesse divine*, avait passé dans le corps de Djomblatt et de Néfié.

Cette femme devait jouer un rôle important dans l'infâme tragédie dont le premier acte était accompli. Il y avait plus d'une semaine que les chrétiens, se fiant à la parole d'Osman-Bey, étaient enfermés dans le sérail de Hasbaya. Ils étaient dans un dénûment absolu; ils manquaient de tout : ils mouraient de faim et de soif. Il y avait de l'eau cependant dans les bassins des jardins du sérail; mais les Druses, par un raffinement de cruauté, avaient détourné les canaux et empêché les eaux de couler dans Hasbaya.

Osman-Bey alla trouver alors les chrétiens et leur déclara que, ne pouvant répondre d'eux, il allait les expédier à Damas, et il les engagea à prendre sur eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux et qui pouvait être caché dans leurs maisons, afin de tout emporter dans leur fuite.

Le 8 juin, au moment où les chrétiens, préparés, espéraient partir avec une escorte promise par Osman-Bey, trois cents cavaliers druses, appartenant à Saïd-bey-Djomblatt et conduits par Ali-bey-Oumadi, arrivèrent à Chaya, aux portes de Hasbaya. Cette nouvelle porta à son comble l'alarme des chrétiens; mais Osman-Bey leur fit dire que ces cavaliers druses venaient pour prendre Set-Néfié, afin de l'escorter jusqu'à Mouktara, chez son frère.

Le 9, la prêtresse quitte Hasbaya et se rend à Chaya au milieu de son escorte. Là un grand conseil est tenu avec Osman-Bey. Le même jour, soixante-sept Grecs schismatiques et leur curé sont enfermés dans le sérail, et parqués avec les autres chrétiens prisonniers.

Quatre-vingt-dix Grecs avaient été arrêtés à Haraoun; quelques-uns avaient consenti à apostasier, à se faire musulmans pour sauver leur liberté, mais les soixante-sept détenus avaient refusé.

Dans le sérail il y avait plus de deux mille chrétiens : tous attendaient avec anxiété le moment de partir pour Damas.

« Demain, à une heure, leur fit dire Osman-Bey, vous partirez. »

Et le lendemain, à l'heure dite, les Druses, excités par Set-Néfié, les Turcs, commandés par Osman-Bey, descendirent comme une nuée d'égorgeurs sur Hasbaya, entrèrent dans le sérail et attaquèrent les chrétiens désarmés et sans défense. Hommes jeunes et vieillards, femmes et prêtres, jeunes filles et enfants, rien ne fut épargné. La boucherie fut complète, des ruisseaux de sang inondèrent le village. Les Druses ne cessèrent le carnage que lorsque pas un chrétien ne fut encore debout. Ils étaient deux mille! *dix-huit cents* furent massacrés; les deux cents qui échappèrent n'évitèrent la mort qu'en se cachant, blessés déjà, sous les monceaux des cadavres.

Alors le pillage et la destruction continuè-

1. Voir, pour des renseignements plus détaillés sur les massacres de ces villages et sur ceux de Saïda, l'ouvrage de M. Poujoulat, lettres XXII, XXIII et XXIV. E. C.



rent leur œuvre, et le soir les cinq cents maisons chrétiennes ne présentaient plus qu'un amas de ruines noircies par l'incendie. Les Druses avaient tout détruit, tout volé, et croyaient avoir tout massacré[1].

La nuit venue, et les Druses et les Turcs occupés au vol et au pillage, les deux cents blessés quittèrent leur cachette sanglante et s'efforcèrent de gagner la campagne. Oh! ce fut une étrange et terrible odyssée que celle de ces deux cents malheureux que la mort devait poursuivre avec un acharnement sans exemple.

A travers mille dangers, au milieu des plus atroces privations, ces pauvres victimes parvinrent à gagner Rachaya, autre village chrétien. Il n'y a que cinq lieues de Hasbaya à Rachaya, et ils mirent trois jours pour accomplir ces cinq lieues. Ils arrivèrent en vue de Rachaya le 12. Là il y avait six cents chrétiens; mais les Druses, qui cernaient le village, empêchent les deux cents échappés de Hasbaya de se réunir à leurs frères.

Le 13, les Druses attaquent le village, ils se ruent sur les chrétiens, les entassent tous les six cents dans un *cabou* (cave) profond, et les massacrent sans pitié. Dix-sept seulement parviennent à s'échapper et se réfugient à Hamed-el-Laonye. Là, treize y sont égorgés; les quatre survivants s'arrachent des mains des assassins et parviennent jusqu'à Sultan-Yacoub. Trois meurent en arrivant, et le quatrième, le seul survivant au désastre, gagne enfin Zahleh, où le 15 les massacres éclatent à leur tour, et où il y fut tué.

Les deux cents malheureuses victimes échappées de Hasbaya avaient assisté, impuissantes, à la sanglante catastrophe de Rachaya. Cinquante moururent là des suites de leurs blessures. Les cent cinquante autres réussirent à gagner Saïda et arrivèrent dans cette ville quelques jours avant que les Druses ne l'envahissent. Le P. Rousseau a retracé d'une façon trop saisissante les infâmes tueries de Saïda, pour que j'entreprenne de les décrire ici. Soixante-quatorze des cent cinquante chrétiens de Hasbaya trouvèrent la mort à Saïda. Les soixante-seize autres atteignirent Damas où les attendaient de nouveaux massacres. Ainsi, à cette heure, des deux mille habitants de Hasbaya, des six cents habitants de Rachaya, pas un seul n'est vivant!

Au mois d'août, ces terres désolées offraient donc l'aspect le plus horriblement sinistre. De Hasbaya à Saïda et à Rachaya, de Rachaya à Zahleh, le sol était jonché de cadavres et couvert de débris fumants.

Saïda ou Saïdèh (l'ancienne *Sidon*) s'étendait en amphithéâtre, baignant ses pieds dans la mer: c'était pendant les plus fortes chaleurs du jour, et un soleil ardent dardait ses rayons enflammés sur la plaine désolée, sur la ville encore teinte du sang des martyrs.

Dans un bois d'orangers voisin, situé sur la route de Saïda à Hasbaya, un peu d'herbe permettait au voyageur de goûter quelques instants de repos. Deux hommes étaient étendus sur la terre, à demi cachés derrière un buisson qui, tout en les abritant contre les effluves brûlantes des rayons solaires, pouvait encore servir à dérober leur présence. L'un de ces deux hommes était Henri de Villeneuve, l'autre était M. Lernoy.

« Mon Dieu! disait Henri avec un accent de profond désespoir, serai-je donc condamné longtemps encore à cette inaction qui me tue!

— Patience! répondit M. Lernoy. Abou'l-Abbas va revenir vers nous d'un moment à l'autre, et alors nous agirons.

— Mais voici plus d'un mois qu'Abou'l-Abbas me fait espérer, et aujourd'hui rien encore! Et Victorine souffre et elle est à la merci des bourreaux! Pourquoi avons-nous quitté Damas?

— Que pouvions-nous faire contre les Turcs et les Druses? Qu'eussions-nous fait même en demeurant à Damas? Les chrétiens protégés par Abd-el-Kader sont contraints à se cacher! Non! ce qu'Abou'l-Abbas a proposé était ce que Dieu pouvait nous inspirer de plus heureux. Est-ce la faute du chasseur de panthères si les plus horribles événements sont venus déjouer tous ses projets? Ce qu'il voulait faire, n'était-ce pas réunir les hommes maronites en état de porter les armes; n'était-ce pas obtenir Yusef-Karam pour auxiliaire et ensuite recourir sur Damas avec des forces à joindre à celles dont disposait déjà Abd-el-Kader? Pouvait-on supposer ces assassinats organisés sur une si gigantesque échelle? Pouvait-on prévoir que les Turcs, se montrant plus acharnés encore que les Druses, dussent faire de la Syrie une vaste hécatombe; que partout nous ne trouverions que ruines et qu'abandon, que plus un chrétien vivant ne se montrerait à nos yeux dans la montagne? Non! l'on ne pouvait prévoir cela! Il faut accuser la fatalité, monsieur Henri!

— Mais Victorine? mais Olivier?

— Abou'l-Abbas ne s'est-il pas dévoué pour aller aux nouvelles et s'aventurer même jusqu'à Damas s'il le fallait?

— Il ne revient pas!

— Il reviendra!

— Mais pendant ce temps, que devient Victorine? Oh! cette attente est un supplice trop horrible....

— Silence! » fit tout à coup M. Lernoy en étendant la main.

Henri se pencha en avant dans la direction indiquée et écouta. Il ne distingua rien d'abord, mais bientôt un bruit sourd parvint jusqu'à lui.

« C'est le galop d'un cheval, dit M. Lernoy.

— Abou'l-Abbas! » fit Henri en se levant vivement.

Les deux hommes quittèrent le fourré dans lequel ils étaient cachés et, écartant les branches, ils s'avancèrent avec précaution vers la route qui coupait le bois et sur laquelle ils entendaient de plus en plus distinctement résonner les sabots d'un cheval lancé à toute vitesse.

Tout à coup, à travers le feuillage, ils aperçurent voltiger les pans d'un burnous, et un cavalier apparut dans le lointain, se rapprochant avec la rapidité de la foudre.

« Ce n'est point Abou'l-Abbas! dit Henri avec découragement.

— Non! répondit M. Lernoy, mais c'est Mahmoud, le cavalier que Yusef-Karam a donné au chasseur de panthères. Venez, monsieur Henri, c'est un ami! »

M. Lernoy, saisissant son compagnon par le bras, l'entraîna vers la route. Le cavalier arrivait sur eux. En les apercevant, il arrêta sa monture et il sauta lestement à terre.

« Abou'l-Abbas? où l'as-tu quitté? demanda Henri.

— Aux portes de Damas! répondit Mahmoud.

— Et Victorine?

— Elle est vivante, ainsi que M. de Cast.

— Mais Abou'l-Abbas? » demanda M. Lernoy.

Mahmoud tira un papier plié de la poche de sa veste.

« Voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre, dit-il, en vous recommandant de suivre sans y faillir chacune des instructions qu'il vous donne. »

Henri s'était emparé de la lettre et la dépliait avec une agitation fébrile. Il la parcourut rapidement, puis il poussa un cri de joie.

« Il a raison! s'écria-t-il. Il faut faire ce qu'il nous dicte! »

M. Lernoy s'était emparé à son tour de l'épître et il en prenait connaissance.

« Oui! oui! dit-il, il réussira, je l'espère; mais ce moyen, il n'y avait que lui pour le tenter.

— Partons! s'écria Henri.

— Nous n'avons plus de chevaux! dit M. Lernoy.

— Dans le bois de Hasbaya il y en a deux que j'ai pris aux Druses, répondit Mahmoud; ils vous attendent.

— En route! répéta Henri dont les yeux étincelaient.

— Et que Dieu nous protége! » ajouta M. Lernoy.

XXVIII. — *La prison.*

Avec cette impassibilité qui semble particulière aux Turcs, Malhoun-Khatoun était rentré dans ses dignités, dans sa fortune, dans son harem, dans sa vie enfin, sans avoir laissé apparaître sur son visage le plus léger sentiment qui décelât la satisfaction qu'il devait ressentir.

La vue de Victorine, toujours prisonnière dans le harem, avait réveillé chez le cheik toute la passion que la beauté de la jeune fille y avait allumée jadis. La jeune fille n'avait donc échappé, par la mort d'Osman-ben-Assah, à un danger grand que pour retomber dans un autre danger plus grand encore. Elle se trouvait, sans défense, à la merci d'un maître tout-puissant qui ne connaissait pas d'obstacle à ses désirs.

Noémie, dévorée par les remords, s'accusait du malheur qui s'acharnait sur sa compagne. Sans sa trahison, Victorine, Olivier, Aïchouhnâ et elle-même eussent été libres et sauvés à cette heure. Elle se maudissait, et rien n'était plus touchant que de voir la jeune chrétienne prodiguer ses soins et ses consolations à celle qui était la cause principale de tous ses maux. Aïchouhnâ, seule, espérait encore. Connaissant son empire sur le maître, elle se berçait de l'illusion de sauver Olivier de Cast et de fuir avec lui.

Quant à Olivier, enfermé dans une prison étroite sous la garde de Druses vigilants, il ne voyait que la mort en perspective, et cette mort, il l'attendait avec la froide résolution de l'homme dont la conscience est pure et qui ne craint pas de voir arriver le moment où il paraîtra devant le juge suprême.

Quelques jours s'étaient écoulés, et la nouvelle du débarquement des troupes françaises devenue certaine, s'était répandue dans toute la Syrie avec une rapidité terrifiante pour les Turcs et les Druses. Les égorgeurs commençaient à trembler à leur tour. Malhoun-Kha-

1. « Les cadavres des chrétiens étaient restés deux mois à Deïr-el-Kamar, servant de pâture aux bêtes de la montagne, dit M. Poujoulat dans sa lettre du 14 octobre 1860; ils y seraient encore si les Français n'étaient pas venus là pour les enterrer; mais les Français ne sont pas allés à Hasbaya, et les morts du 8 juin n'ont pas reçu de sépulture. Ils ne présentent plus aujourd'hui que des monceaux de squelettes. Mais ce qui est la chose du monde la plus effroyablement insolente qui se puisse imaginer, c'est la présence des Druses à Hasbaya, au milieu des débris fumants des maisons chrétiennes, au milieu des cadavres de nos frères, car les deux cents maisons des idolâtres et les quinze maisons turques sont encore debout. » (*La Vérité sur la Syrie.*)

toun, le chef des Druses de Damas, était en conférences perpétuelles avec Fuad-Pacha, qui cherchait à se donner l'apparence de vouloir rendre une justice tardive.

Quelques Turcs, quelques Druses avaient été arrêtés, mais presque tous avaient aussitôt été relâchés. Cependant une nouvelle, arrivée la veille, avait porté à son comble l'exaspération des mahométans. On affirmait qu'Akmed-Pacha, l'ancien gouverneur de Damas, le premier des égorgeurs, devait être exécuté par la justice turque. L'ordre formel était arrivé de Constantinople, prétendait-on.

La punition d'Akmed-Pacha inquiétait à juste titre les autres chefs de massacreurs. Si la justice du Grand Seigneur entrait dans cette voie, qui pouvait dire où elle devrait s'arrêter? La pression des gouvernements européens sur le Divan de Stamboul pouvait contraindre le Sultan à user de rigueur, et, bien que malgré lui, le forcer à châtier les coupables.

Malhoun-Khatoun était rentré au sérail, ce jour-là, sombre et taciturne. Le monstre envisageait l'avenir sous un aspect sanglant, mais cette fois ce n'était pas le sang de victimes innocentes qu'il voyait couler, c'était le sien, c'était le sang des bourreaux.

Il était tard lorsque le cheik avait atteint le seuil de son palais. La nuit vint sans qu'il songeât à passer dans son harem, et ses officiers, inquiets eux-mêmes, n'osèrent troubler la rêverie profonde à laquelle le maître était en proie.

Le *khamsin* avait soufflé dans la plaine, l'atmosphère était chargée, le ciel était noir et l'état de la nature augmentait avec le malaise que ressentait Damas tout entier.

A minuit, le tonnerre grondait au loin et de rapides éclairs sillonnaient les nues amoncelées et chassées par le vent vers les hautes cimes des montagnes.

Aïchouhnâ était seule dans son appartement, le plus beau harem. Elle avait congédié ses esclaves; elle était immobile et rêveuse, assise sur ses coussins brodés d'or et de pierreries; ses grands yeux baissés contemplaient, sans les voir, les arabesques du tapis qui recouvrait les dalles. Un profond silence régnait autour d'elle.

Tout à coup Aïchouhnâ se leva; elle hésita un moment, puis elle s'avança vers un grand coffre en bois de Santal, l'ouvrit et, plongeant ses mains dans l'intérieur, elle en retira deux bourses de soie verte, gonflées et au travers des maillons desquelles on apercevait le reflet fauve de l'or.

Aïchouhnâ cacha ces deux bourses sous sa robe, ensuite elle marcha vers la fenêtre ouverte, poussa le store et regarda attentivement au dehors.

La nuit était plus noire encore, le ciel plus menaçant, les nuages plus imposants se déroulaient lentement et s'amoncelaient en couches épaisses. Le grondement du *khamsin* se mêlait au roulement du tonnerre et dominait le cri des chacals de la plaine qui retentissait au loin comme un accompagnement sinistre à la tempête.

Aïchouhnâ demeura un moment la tête penchée au dehors, examinant le ciel, interrogeant les profondeurs du jardin; puis elle quitta la fenêtre, traversa la chambre sur la pointe de ses babouches de velours rouge, et, soulevant la portière, elle quitta l'appartement.

Le harem était sombre et désert. Aïchouhnâ en parcourut les détours en étouffant le bruit de ses pas; elle atteignit le jardin. Là, elle hésita, mais ce moment d'hésitation fut court. S'enveloppant dans le voile qu'elle avait pris, elle s'élança dans les allées ténébreuses et solitaires, et, plus légère que la gazelle, elle gagna le bois d'orangers situé à l'est.

A l'extrémité de ce bois s'étendait une haute muraille, dominée par un corps de bâtiment sombre et d'aspect désolé: c'était la prison du sérail. Le corps de garde des soldats druses était au rez-de-chaussée du bâtiment, mais ce corps de garde n'avait son entrée qu'à l'intérieur du sérail. Du côté du jardin, une grosse porte bardée de fer donnait accès dans le noir bâtiment.

Sans doute Aïchouhnâ, la *setti* favorite, la maîtresse absolue du harem, avait su s'emparer de la confiance du cheik, car elle marcha droit vers cette porte, écouta un moment en appuyant son oreille délicate contre le bois grossier, puis elle tira une clef de sa robe et l'introduisit dans la serrure massive; la porte s'ouvrit et Aïchouhnâ entra.

Un bruit sourd retentit soudain et deux nègres, armés de *kandjiars*, se dressèrent devant la *sulthane*. Sans dire un mot, elle tendit à chacun d'eux chacune des deux bourses d'or qu'elle avait prises. Les nègres reçurent les bourses et, s'inclinant profondément, ils s'élancèrent dans le jardin, disparaissant sous les bosquets et laissant la *setti* seule.

Un escalier ténébreux se présentait à elle. La *sulthane* en gravit rapidement les degrés et elle se trouva en face d'une seconde porte qu'elle ouvrit également après avoir écouté. Aïchouhnâ était alors enveloppée de ténèbres tellement épaisses qu'il était impossible qu'elle pût distinguer autour d'elle.

« Olivier! » appela-t-elle à voix basse.

Un léger bruit lui répondit seul.

« Olivier! reprit-elle.

— Aïchouhnâ! dit une voix. Est-ce donc toi?

— Oui!

— Que viens-tu faire?

— Te sauver!

— La liberté?

— Oui! je te l'apporte.

— Mais j'ai les mains garrottées, je suis attaché à la muraille.

— J'ai un poignard qui coupera tes liens! »

Aïchouhnâ s'avança: ses yeux, habitués maintenant aux ténèbres, commençaient à distinguer vaguement le corps d'un homme étroitement garrotté, placé à quelques pas d'elle.

La *sulthane* s'avança encore, et à l'aide d'une lame aiguë qu'elle tenait dans sa main mignonne, elle trancha rapidement tous les liens qui retenaient le captif.

Olivier de Cast poussa un soupir de soulagement.

« Libre! s'écria-t-il. Et Victorine?

— Tu fuiras avec elle!

— Comment as-tu fait pour tromper tous les yeux?

— Que t'importe! Je te sauve! Viens! »

Les minutes étaient précieuses. Olivier, comprenant le péril extrême de la situation, prit la main que lui tendait Aïchouhnâ et se laissa guider. Tous deux s'apprêtèrent à descendre....

Déjà ils touchaient les premières marches de l'escalier.... déjà Olivier sentait l'air pur frapper son visage.... déjà il entrevoyait la vague clarté de la nuit, lorsque tout à coup il lui sembla voir une ombre épaisse s'interposer entre lui et l'ouverture communiquant avec le jardin.

« Prends garde! » dit-il en repoussant brusquement Aïchouhnâ.

Il n'achevait pas qu'une clarté rougeâtre

Abd-el-Kader.

illuminait l'intérieur du bâtiment. Aïchouhnâ [illegible] un cri sourd et recula vivement. Olivier rugit comme un lion blessé....

Cinq Druses venaient de surgir, tenant d'une main des torches enflammées, de l'autre des yatagans nus. Malhoun-Khatoun était au milieu des Druses.

« Misérable femme ! dit le cheik d'une voix rauque, tu as voulu me trahir !... tu vas mourir ! Tu as protégé un *giaour*, tu t'es fait voir à lui à visage découvert, qu'Allah te maudisse !

— Grâce ! murmura Aïchouhnâ.

— Qu'elle meure ! » ordonna le Druse.

Deux hommes se précipitèrent; mais, plus rapide que la pensée, Olivier fut entre eux et la victime désignée. D'une main, étreignant un Druse à la gorge, il le renversa par une secousse violente, et, de l'autre, il lui arracha le yatagan qu'il brandissait.

Un cercle de feu jaillit soudain, et le second Druse tomba le crâne fracassé.

« A moi ! » cria Malhoun-Khatoun d'une voix forte.

Les Druses avaient reculé devant cette attaque imprévue, et ils se tenaient sur le seuil du jardin. Aïchouhnâ, à demi évanouie, était étendue sur les marches de l'escalier. M. de Cast, terrible comme le dieu de la vengeance, s'était rué sur ses ennemis.

Alors un combat effrayant s'engagea dans le vestibule même de la prison. En ce moment le *khamsin* redoubla de violence, et des tourbillons de poussière s'élevèrent dans le jardin emportant tout sur leur passage avec des mugissements épouvantables.

Des Turcs étaient accourus à l'appel du cheik druse. Vingt hommes étaient là, menaçant un seul chrétien. Sauver sa vie, Olivier ne l'espérait pas. Il avait la certitude de trouver la mort dans l'inégalité de la lutte, et il combattait avec cette énergie sublime du désespoir qui décuple les forces et fait accomplir des miracles.

Placé dans le vestibule étroit de la prison, deux hommes pouvaient l'attaquer seul à la fois. Le nombre des assaillants, croissant à chaque minute, n'augmentait donc pas précisément l'imminence du péril; mais, comme à chaque Druse tué un autre succédait, il était impossible que le chrétien pût trouver dans sa nature humaine des ressorts assez puissants pour triompher.

Quatre Druses gisaient agonisants aux pieds d'Olivier; mais les assassins se succédaient sans relâche. Déjà la respiration ne sortait plus que sifflante de la gorge aride du chrétien; sa main engourdie devenait plus pesante; il ne parait plus que difficilement les coups qui lui étaient incessamment portés, et le sang, rougissant ses vêtements, indiquait que les lames druses avaient déjà troué les chairs.

Le bruit de la lutte avait réveillé tout le sérail, mis en émoi tout le harem. Des femmes demi-nues, surprises dans le sommeil, parcouraient les jardins en poussant des cris de terreur. L'annonce de l'arrivée des Français avait troublé depuis quelques jours toutes les têtes musulmanes, et les esclaves de Malhoun-Khatoun, en entendant les cris d'un combat, se croyaient déjà aux mains des *giaours*.

Parmi ces femmes, cependant, deux s'élancèrent, poussées par un même sentiment, vers le chrétien qui ne luttait plus que d'une main défaillante : ces deux femmes étaient Victorine et Noémie. Toutes deux avaient reconnu Olivier, dont le visage était éclairé par la lueur des torches que brandissaient les Druses. Toutes deux avaient bondi en poussant un même cri.

En ce moment Olivier, entraîné malgré lui, s'était avancé sur le seuil du jardin. L'espace étant plus vaste quatre Druses se ruèrent sur lui, quatre yatagans brillèrent au-dessus de sa tête. Trois cris partant à la fois déchirèrent les airs.

Aïchouhnâ, Noémie, Victorine s'étaient élancées. Un Druse tomba la poitrine traversée; mais Olivier, en évitant un coup furieux, trébucha, glissa et roula sur le sol. Noémie et Aïchouhnâ se jetèrent sur lui pour le défendre.

Victorine, saisie par ses cheveux flottants, fut renversée. Malhoun-Khatoun la tenait sous son genou puissant. C'était un spectacle horrible. C'en était fait du chrétien et des trois femmes.

Les assassins se précipitèrent en rugissant. Au même instant deux coups de feu retentirent : un Turc, qui menaçait Olivier, tomba foudroyé; un autre Druse fut renversé; puis une trombe de fer sembla s'abattre tout à coup sur les Turcs et des cris déchirants retentirent.

Malhoun-Khatoun avait abandonné Victorine et s'élançait le yatagan au poing; mais son arme s'échappa de sa main vacillante, et le monstre tomba la gorge ouverte par la lame aiguë d'un poignard.

« Vingt ! » dit une voix sonore.

Olivier s'était dégagé et il se redressait avec une vigueur nouvelle. Les Turcs et les Druses semblaient frappés de stupeur et reculaient épouvantés.

Le chrétien parcourut la scène d'un regard rapide. A ses pieds gisait Noémie, la poitrine déchirée : elle avait reçu le coup destiné à M. de Cast. Aïchouhnâ, renversée, était blessée à l'épaule.

Plus loin, Victorine était entre les bras d'un homme qui la pressait contre sa poitrine, et qui agitait, menaçant, un long sabre ensanglanté.

A côté de lui était un autre homme vêtu en Européen, le pistolet fumant à la main.

Puis en avant, au milieu des Druses et des Turcs, le pied posé sur un cadavre, un homme, le burnous au vent, maniant avec une ardeur et une vigueur extraordinaires un long fusil arabe qu'il tenait par le canon, criait, menaçait, frappait et tuait avec une énergie, une rage, une audace véritablement fantastiques. Cet homme, ce démon, ce tueur de Druses et de Turcs, c'était le *Chasseur de panthères*.

« Abou'l-Abbas ! » cria Olivier en s'élançant.

XXIX. — *La France.*

Une foule immense encombrait les abords de Beyrouth, et bordait le chemin qui conduit de cette ville à la *forêt des Pins*. Cette foule empressée, heureuse, animée, faisait retentir l'air de clameurs délirantes. Des regards, obscurcis par des larmes de joie, se levaient vers le ciel et semblaient lui envoyer un témoignage de gratitude.

Pas un seul musulman ne se montrait parmi ces rangs pressés. Tous ceux qui étaient là étaient chrétiens. Des femmes, des enfants, des vieillards, des jeunes filles aux traits fatigués, au visage amaigri, aux yeux flétris, aux joues creuses et pâles, aux lèvres décolorées, aux mains décharnées, élevaient vers Dieu un doux concert d'actions de grâce.

Puis cette foule s'ouvrait, s'écartait en frémissant, en battant des mains, et l'on entendait sonner les clairons, résonner les tambours, et l'on voyait s'avancer, rapides, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, les piquets de campement surmontant le képis, les baïonnettes reluisant, des chasseurs à pied, des zouaves, des troupes de ligne.

C'étaient les soldats de la France qui foulaient sous leurs pieds le sol ensanglanté de cette Syrie à laquelle ils apportaient le calme, la sécurité et la protection. C'était la population maronite tout entière accourue pour fêter ses vengeurs et ses protecteurs.

Soldats et officiers s'avançaient ruisselant de sueur sous un soleil de feu, supportant la fatigue en souriant, le front haut et fier, répondant à l'émotion poignante de la foule par des regards pleins de promesses, par des paroles de consolation et d'encouragement.

Le soir, la division française campait dans la forêt; les soldats dressaient leurs tentes, faisaient leur cuisine, préparaient leurs armes, riant, chantant, fiers de la mission sainte qui leur était confiée. Bientôt une troupe de cavaliers maronites fut signalée. C'était une députation des principaux chefs chrétiens qui venait complimenter le général.

Reçus par M. de Beaufort-d'Hautpoul, l'un d'eux lui adressa le discours suivant :

« Général,

« Les principaux représentants de la nation maronite viennent vous offrir leurs hommages, leurs respects, et vous souhaiter la bienvenue, à vous et à vos vaillantes troupes ! Vous le savez, général, depuis des siècles la France nous a pris sous sa protection. On nous appelle les *Français du Liban*, et on a raison, car si nous ne sommes pas Français d'origine, nous le sommes par le cœur et par les croyances. Nos bras et nos cœurs sont à vous : trop heureux si vous pouviez disposer de nous comme de vos propres soldats. »

Le général leur répondit quelques-unes de ces paroles franches et cordiales comme il sait en dire, car le général de Beaufort-d'Hautpoul est l'un de nos officiers généraux les plus instruits et les plus dignes d'exciter la sympathie.

Tandis que cette scène touchante avait lieu au camp des Pins, la population turque de Beyrouth était plongée dans la stupeur, et le gouverneur lui-même paraissait fort embarrassé de sa contenance et de sa personne.

Des groupes parcouraient les rues : ces groupes, silencieux, inquiets, effarés, lançaient de sombres regards sur les maisons chrétiennes ; mais la peur, plus que la menace, était peinte dans l'expression de ces prunelles flamboyantes. Deux hommes vêtus en Européens, ou pour mieux dire en Anglais, car le costume adopté par nos voisins d'outre-Manche ne peut se méconnaître, même à l'étranger, marchaient au milieu de cette foule et souriaient amicalement aux Turcs effrayés. Ces deux hommes étaient M. Paterson et sir William.

« Aoh ! disait sir William : voici les Français en Syrie, savez-vous, monsieur Paterson ?

— Ils n'y resteront pas longtemps, cher, répondit le digne négociant.

— Croyez-vous ?

— L'Angleterre ne saurait le souffrir. D'ailleurs que veulent ces Français ? Protéger les Maronites et opprimer les Druses ? Mais les Maronites sont des bandits, des lâches, des misérables, et les Druses sont des gens de cœur et d'honneur. On les a calomniés, les malheureux. Aussi notre devoir à nous est-il de les protéger et de les conserver comme amis. Vous ne savez pas, sir William, ce que les Druses peuvent faire pour nous ! Pensez donc, avant 1830, les Anglais ne pouvaient voyager dans le Liban qu'avec un passe-port visé par les consuls de France ! N'était-ce pas honteux ? En 1840, heureusement, l'Angleterre a conquis ses

droits, et elle ne les abandonnera pas! Tous ces Français partiront d'ici sur un signe de la Chambre des Communes. Il va y avoir une petite stagnation dans les affaires, et puis ensuite tout reprendra son cours.

— A propos d'affaires, dit sir William, et les vôtres? Êtes-vous enfin rentré dans vos diamants? Ésaü vous a-t-il remboursé?

— Non, mais il me remboursera.

— Il est donc riche encore?

— Certainement!

— Comment cela? Je le croyais ruiné!

— Ces juifs ne le sont jamais. Ils en ont l'air parfois, mais au fond ils sont toujours riches. Ésaü avait des trésors cachés à Deïr-el-Kamar, dans sa maison en dehors de la ville. J'ai su cela par l'un de ses anciens serviteurs qui l'avait espionné. J'ai tout dit à Ésaü, le menaçant de faire fouiller son jardin. Quand il a entendu cela, il a pâli, il a frémi et il s'est exécuté. Il m'a fait une promesse de payement que j'ai là, et qui est remboursable dans deux jours. Il payera.

— Vous vous trompez, dit une voix sonore.

— Hein? » fit M. Paterson en se retournant.

Un homme était devant lui.

« Ésaü ne payera pas! dit cet homme.

— Abou'l-Abbas! dit M. Paterson.

— Moi-même! Vous me croyiez mort! je suis heureux de vous apprendre que je suis en parfaite santé.

— Eh bien! reprit M. Paterson, qu'est-ce que vous dites? qu'Ésaü ne payera pas!

— Certes, je le dis!

— Pourquoi?

— Parce qu'il est mort!

— Ésaü?

— Oui. Il est mort de saisissement en apprenant le meurtre de Noémie, sa fille.

— Mais.... mais.... mais.... fit M. Paterson en pâlissant. S'il est mort, il n'a pas emporté ce qu'il possédait.

— Les trésors ont été volés par un parti de Druses errant dans la montagne.

— Qu'en savez-vous?

— Ces Druses ont été surpris, attaqués et pris par quelques braves chrétiens, à la tête desquels je me trouvais. Ils ont tout avoué, ils emportaient les richesses trouvées dans le jardin du juif.

— Mais ces richesses....

— Les Maronites vainqueurs s'en sont emparés. C'était de bonne prise et ils ont bien droit, ce me semble, à quelque indemnité.

— Je perdrais mon argent! s'écria le négociant.

— Il faut bien que vous perdiez quelque chose, mon cher monsieur Paterson, et cette fois vous perdez sans espoir de rentrer jamais dans cette perte : je suis encore heureux de vous apprendre cette autre bonne nouvelle. »

Et Abou'l-Abbas, laissant l'Anglais suffoqué par cette nouvelle désastreuse, tourna sur ses talons et courut rejoindre un petit groupe qui, stationnant à quelque distance, paraissait l'attendre. Ce groupe était composé d'Olivier de Cast, d'Henri de Villeneuve, de Victorine et d'Aïchouhnâ.

« Demain, dit le chasseur de panthères en rejoignant ses amis, *le Borysthène* appareille pour retourner en France.

— Demain, s'écria Henri en pressant Victorine sur son cœur, nous partirons, nous quitterons cette terre maudite.

— Et toi, pauvre femme, dit Olivier en regardant Aïchouhnâ, que feras-tu? »

La *sulthane* leva ses grands yeux humides de larmes sur le gentilhomme français.

« J'ai fait un serment, dit-elle, et ce serment, je le tiendrai. J'ai juré que si ton Dieu te sauvait, je le reconnaîtrais pour le mien. J'ai juré que si tu sortais vivant de Damas, je me ferais chrétienne! Laisse-moi te suivre en France. Il y a là de saintes femmes qui prient pour ceux qui souffrent: je joindrai mes prières aux leurs, et le Dieu des chrétiens entendra peut-être ma voix! »

Le lendemain, en effet, *le Borysthène* partait pour Marseille et emportait à son bord les deux Français, Victorine et Aïchouhnâ. Henri et Victorine allaient demander aux lois de la mère patrie la consécration de leur amour si douloureusement éprouvé; Olivier allait se reposer de ses fatigues et se remettre de ses blessures; Aïchouhnâ allait, elle, demander au cloître l'expiation de ses erreurs religieuses.

Abou'l-Abbas demeurait en Syrie. Le chasseur de panthères voulait se ranger sous le drapeau des soldats de la France.

Quelques mois après son départ, M. de Cast recevait cette lettre qu'il fit publier par quelques grands journaux et que je place à la suite de mon récit :

« Beyrouth, 22 mars.

« Comment vous peindre l'inquiétude qui règne ici, depuis que le dernier paquebot a apporté la nouvelle que l'occupation française n'était prolongée que jusqu'au 5 juin? On voudrait y croire, et tout cependant vient confirmer cette déception. La politique anglaise, qui ose dire à la face du monde qu'elle protége les Druses, va donc prendre le dessus, et la population chrétienne, qui ne lui accorde ni ses sympathies ni sa confiance, se prépare à émigrer en masse. Dans peu de mois la Syrie, qui semblait rattachée comme par miracle à la civilisation européenne, sera définitivement un pays perdu. Mais le gouvernement de la France sera à l'abri de tout reproche ; il aura tout fait pour le sauver, et Dieu, qui juge les gouvernements et les nations comme les simples particuliers, lui tiendra compte de ses efforts, de ses sacrifices.

« Rien n'a été fait, jusqu'ici, malgré toutes les promesses du pouvoir turc. Depuis sept mois, le sang de seize mille chrétiens massacrés demande vengeance, et l'on délibère encore! que dis-je, on délibère! on nie déjà les crimes, on innocente les assassins, et l'impunité qu'ils entrevoient derrière ces détails interminables qui sauvent leurs têtes, les rendra plus hardis qu'auparavant: on peut prévoir de nouvelles luttes et de nouveaux crimes.

« Lord John Russell a dit à la Chambre des Lords, à Londres, que si la politique française était de soutenir les Maronites et les chrétiens de tous les rites, la politique anglaise devait être de soutenir les Druses. Jamais antagonisme n'a été mieux posé, et pour justifier sa politique, lord John Russell a dû nier toutes les horreurs commises en 1860; peu s'en est fallu qu'il ne représentât les chrétiens comme des agresseurs ; il s'est contenté de dire qu'ils n'avaient pas ses sympathies.

« Et il l'a dit en face de ces mêmes lords qui, il y a quelques mois, organisaient à Londres un comité syrien pour ouvrir une souscription en faveur de la nation malheureuse que la France est venue protéger de ses armes! Mais si l'égoïsme n'a pas la puissance de changer les opinions du jour au lendemain, combien de ses auditeurs ont dû être en désaccord avec lui, et ne l'entendre même qu'avec indignation! J'ai entre les mains une pièce émanée de ce comité syrien de Londres, dont lord Strafford de Radcliffe était le président, dont le marquis de Lansdown, le marquis de Clanricarde, lord Elburg, lord Stanley, etc., étaient les principaux membres, et au dos d'un cadre préparé pour recevoir les noms des souscripteurs à l'œuvre d'humanité, je trouve un précis des faits qui lui ont donné naissance et qui est ainsi conçu :

Résumé des barbaries commises par les musulmans, les Druses et les Turcs sur les populations chrétiennes de Syrie et de terre sainte :

150 villes ou villages pillés et brûlés avec leurs églises, patriarcats, monastères, écoles, ainsi que les quartiers chrétiens de Damas et les consulats européens qu'ils renfermaient; les consuls d'Amérique et de Hollande frappés mortellement.

16 000 chrétiens assassinés, torturés, mis à mort sous les yeux de leurs familles; M. Graham et d'autres missionnaires mutilés et leurs corps privés de sépulture.

8000 femmes chrétiennes, mariées ou non mariées, vendues dans les harems pour quelques shillings.

70 000 à 80 000 personnes environ, dont 20 000 veuves et orphelines, réduites à la misère.

Persécutions religieuses, tortures, assassinats, pillage, incendie, viol, rapt, des milliers de chrétiens contraints à abjurer le christianisme pour embrasser l'islamisme. Voilà les horreurs qu'il faut redire pour faire comprendre le but charitable que se propose l'association.

Le comité de Londres pourrait ajouter aujourd'hui que ces infortunes n'ont pas encore été soulagées : les souscriptions de la France ont pourvu à leurs premiers besoins pendant l'hiver qui vient de s'écouler; mais leur avenir est encore incertain, leur situation est toujours précaire. M. l'abbé de Lavigerie, directeur de l'OEuvre des écoles d'Orient, pendant son court séjour à Beyrouth, avait décidé la construction d'un orphelinat où 350 jeunes filles, sans famille depuis les massacres, auraient trouvé un asile contre la prostitution; déjà les bâtiments s'élevaient jusqu'à hauteur d'homme, mais à la nouvelle que les troupes françaises allaient abandonner la Syrie, le comte de l'OEuvre des écoles d'Orient a rappelé les fonds qu'il avait envoyés et abandonné sa charitable entreprise. Les orphelines du Liban devront être envoyées en France, où les suivront les dignes sœurs de charité qui les avaient recueillies depuis quelques mois.

Si rien ne vient changer les conseils et les décisions de l'Europe, tous les établissements chrétiens fondés avec tant de peine dans les villes du littoral seront abandonnés avant que l'armée française s'embarque.

Ismaïl-Pacha, dont le nom est indissolublement lié dans l'histoire au souvenir de l'héroïque défense de Kars, quitte demain la Syrie et le service turc pour se retirer en Angleterre. Il passera par Paris.

Je vous ai dit dernièrement que le Sultan envoyait à Fuad-Pacha, comme témoignage de sa haute satisfaction, un sabre d'honneur enrichi de diamants. Ce don impérial est arrivé à Beyrouth avant-hier et remis immédiatement à son destinataire par un pacha, envoyé extraordinaire de la Sublime-Porte. Une salve de vingt et un coups de canon, tirée à la caserne turque, a annoncé à toute la ville cette faveur insigne du très-haut et très-puissant seigneur. Malheureusement, ce n'est pas avec ce beau sabre que Fuad-Pacha tranchera le nœud de la situation.

Dois-je maintenant écrire ici le mot FIN? Je le voudrais; mais, hélas! le titre même de mon livre s'y oppose.

Épisode des massacres de Syrie, ai-je dit. Oui,



Roulant donc la bride et me cramponnant à la selle et à la crinière, je laissai l'animal aller à son gré. (Page 217, col. 1.)

sans doute, l'*Épisode* est terminé, mais les *massacres?* Tant que les baïonnettes françaises seront dans le Liban, les massacres cesseront d'avoir lieu; mais si la France, contrainte par la volonté de l'Europe, retire ses soldats, ce n'est pas le mot FIN qu'il faudra écrire après le mot *massacres*, ce sera le mot SUITE.

Mais Dieu est grand et la France est puissante. Espoir donc à ceux qui souffrent!

ERNEST CAPENDU.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

HISTOIRE D'UN PENDU.

I.

Quoique j'aie été témoin et acteur de l'aventure que je vais vous raconter, je n'abuserai pas de mes avantages pour vous parler de ma famille, de mon enfance, de mes parents et de mes amis. Je suppose que vous ne prenez pas le moindre intérêt aux documents curieux et importants que je pourrais vous fournir sur ces différents sujets; et d'ailleurs je dois reconnaître avec une entière franchise que, quoique j'écrive l'histoire d'un pendu à la première personne, ce n'est pas moi qui suis le pendu. Je ne vous décrirai pas non plus le Jacinto, qui est un beau fleuve, ni la prairie du Jacinto, qui est une belle prairie. Enfin, je ne vous donnerai aucun renseignement géographique et statistique sur le Texas et sur sa révolution. Au fond, qu'est-ce que je vous dois? L'histoire d'un pendu. La voici, elle vaut la peine que vous la lisiez :

J'étais depuis quelques semaines chez M. Neal, que je ne connaissais pas. Je n'en étais pas moins son ami, car il avait le cœur sur la main, et nous nous étions plu dès le premier jour. M. Neal possédait une de ces belles plantations si communes alors sur la frontière du Texas, et qui unissaient les avantages positifs de la civilisation aux charmes et à la liberté de la vie des bois. Tout m'enchantait dans cette plantation, et je me promettais bien d'en fonder une moi-même, grâce à une patente qui m'avait coûté mille guinées, rien que cela, et que je tenais de la *Compagnie générale d'exploitation de la baie de Galveston.* C'était pour me former à mes futures occupations, quand je serais à mon tour chef d'une colonie, que j'étais parti avec les gens de M. Neal pour faire la chasse aux *mustangs.*



Il avait tiré de sa ceinture un long couteau qu'il examinait. (Page 218, col. 2.)

Les *mustangs* sont de petits chevaux ayant en moyenne 1 mèt. 33 centimèt. de hauteur. Introduits en Amérique par les Espagnols, ils s'étaient multipliés à l'infini pendant les trois siècles de leur domination, et ils erraient alors par troupes dans les prairies du Texas. Rien n'égale la vigueur et la vitesse de ces chevaux, si ce n'est leur mauvais caractère. La chasse fut très-bien conduite par les gens de M. Neal, pleine des péripéties les plus ravissantes pour un chasseur, et j'y donnai des preuves de ce courage, de ce sang-froid, de cette agilité.... Bref, je me comportai admirablement jusqu'au moment où me vint la fatale pensée de poursuivre au galop un mustang qui s'échappait. On me cria de m'arrêter; mais me prenait-on pour un cavalier novice? Les cris de mes compagnons ne firent qu'augmenter mon enthousiasme. Je les perdis de vue en quelques secondes, et